

**PHILIPPE**  
**ET**  
**LE MYSTÈRE TITE-LIVE**



Le château fort de Clermont-l'Hérault (34) vu du côté ouest

**~Roman pour la jeunesse~**  
**-10 ans et plus-**

**Résumé :** Philippe, un adolescent de douze ans vif et débrouillard, décide un beau jour de juin de tirer au clair un petit mystère : qui a bien pu photocopier de nuit un document écrit à la main et en latin sur la photocopieuse du centre de documentation du collège ? L'enquête qu'il mène avec habileté, aidé de sa sœur Aurore et de quatre ami(e)s, va le conduire de surprise en surprises. Finalement, cette affaire qui se voulait un petit divertissement de fin d'année scolaire, les amènera à affronter un danger mortel et à découvrir la valeur de l'amitié et du dépassement de soi.

**L'Auteur :** Joël Cambre.

## PROLOGUE

Le collège de la petite ville de Clermont-l'Hérault, n'a rien d'extraordinaire. Il est comme tous les autres, peuplé de professeurs plus moins à l'aise dans leur métier et d'élèves plus ou moins concernés par leurs études, avec du personnel administratif pour gérer l'intendance. Ses bâtiments récemment rénovés sont installés au pied d'une des collines boisées qui bordent la localité, dans un beau cadre méditerranéen fait de pins parasols et de cyprès, avec des buissons de genets dont les belles fleurs jaunes embellissent le printemps local. Côté Est, la plaine proche est couverte de vignobles à perte de vue. Qui aurait pu prédire que cette ville paisible en apparence, nichée dans son beau cadre champêtre, allait être le théâtre d'une aventure amusante au début, mais qui allait se transformer peu à peu en une lutte féroce pour la survie ? Lutte qui allait obliger ceux qui la soutiennent à puiser très loin dans leurs réserves de courage et d'ingéniosité pour y faire face ? Qui aurait pu prévoir que les héros de cette aventure seraient un groupe de six adolescents, quatre garçons et deux filles, dont l'âge moyen tournerait à peine autour de douze ans ? L'élément déclencheur qui allait être à l'origine de cette histoire est une caractéristique humaine bien connue : la curiosité. C'est considéré par nos contemporains à la fois comme une qualité et un « vilain défaut » quand elle devient trop forte. Mais au fond tout dépend du but qu'on lui assigne non ? Est-ce pour médire de son prochain que l'on regarde autour de soi et que l'on traque les potins ? Ou est-ce par amour de la vie, pour nouer des relations plus profondes avec les autres que l'on s'intéresse au monde qui nous entoure ? Soyons honnêtes, chez beaucoup les deux raisons sont mêlées dans des proportions variables...

D'autres personnes sont différentes : elles sont –par peur- coupées de leurs propres émotions et par conséquent elles ne comprennent pas grand-chose à celles des autres. Du coup elles refusent de regarder autour d'elles et se promènent dans la vie sans rien voir d'autre que leur monde intérieur. Il se trouve qu'un des acteurs principaux de cette aventure, ne disons pas lequel pour ménager le suspense, est ainsi. Nos six jeunes héros sont différents, car ils sont curieux de tout ! Le privilège de la jeunesse n'est-ce pas d'être ouvert, d'aller de l'avant avec confiance, sans tout passer au filtre du gain espéré, de vivre pleinement, au risque de la souffrance, mais avec la gratification possible de la joie, celle d'avoir vécu tout simplement et aussi celle qui naît du dépassement de soi ? Cette aventure qui débute dans la salle tout à fait banale du CDI d'un petit collège du Sud de la France, par le truchement d'un incident minuscule, qui aurait dû être immédiatement oublié, va en fournir la preuve éclatante.

Philippe, Aurore sa sœur, Diama la jeune africaine copine d'Aurore, Quentin, Yannick et Dominique, les copains de Philippe, voilà à présent nos six jeunes héros prêts à plonger dans le grand fleuve de la vie, qui va les amener à côtoyer des rapides dangereux. Sauront-ils s'en sortir sans dommages ?

# 1 Mademoiselle «Poils aux pattes»

Les yeux de mademoiselle Talbot firent le tour de la pièce et une moue de satisfaction apparut sur son visage lourd et dur qu'aucune trace de maquillage ne venait adoucir. Elle aimait par-dessus tout l'ordre et celui qui régnait dans le centre de documentation et d'information (le CDI) du collège Saint-Exupéry de Clermont-l'Hérault était exemplaire. Cet espace chargé de livres et de revues était son domaine et elle se sentait fière d'avoir une fois de plus gagné le combat journalier qu'il lui fallait livrer contre l'esprit désordonné qui habitait les quatre cent élèves de l'établissement. « Ces petites pestes ont dû se plier à ma volonté! pensait-elle avec satisfaction et il est temps de rentrer, car c'est déjà 18 heures. »

A l'extérieur, derrière la vitre, un visage juvénile suivait attentivement les mouvements de la demoiselle. Philippe, 12 ans, cheveux bruns taillés court, silhouette svelte et élancée, visage fin et harmonieux, un mètre et cinquante centimètres de malice et de débrouillardise qui lui avaient valu le surnom mérité de « Poun la magouille », observait sans indulgence son adversaire personnel. Les deux heures de colle infligées récemment par mademoiselle Talbot pour « tapage et indiscipline grave », « alors que je n'ai pratiquement rien fait ! » se disait-il, lui étaient un souvenir cuisant et il cherchait à présent sa revanche. Il sortait juste de la salle d'étude où il avait purgé sa peine de 16 à 18 heures. C'était un garçon curieux de tout, à l'esprit vif, très observateur, psychologue naturel, finalement très bien armé pour la vie, mais qui supportait assez mal l'École avec son morne cortège -disait-il- de cours ennuyeux. Non pas qu'il soit incapable de penser finement, mais il était de ces élèves que les professeurs sous-estiment souvent car leur naturel les pousse à n'étudier que ce qui les passionne et ils ont beaucoup de mal à travailler le reste. D'ailleurs l'un d'entre eux –sans doute déçu du peu d'intérêt porté à sa matière- lui avait déjà dit qu'il ne ferait rien de bon dans la vie ! Ce à quoi Philippe avait rétorqué du tac au tac que le prof d'allemand de Bonaparte (le futur Napoléon) lui avait dit ça aussi quand il était jeune... Certes quelques matières suscitaient l'intérêt de notre héros, comme l'Histoire, la Physique, car elles expliquaient le monde et ses mystères. La littérature le laissait froid car il ne voyait pas pourquoi il s'intéresserait aux « élucubrations » (sic) d'auteurs morts comme Jean-Jacques Rousseau ou Victor Hugo qui le faisaient mourir d'ennui. Pour les maths c'était autre chose : il les aurait bien aimé, mais c'était eux qui ne l'aimaient point... Nul n'est parfait !

Ceci dit notre garçon s'intéressait à l'informatique, qu'il pratiquait surtout via les jeux vidéo, il vouait une passion au monde de l'aviation et aimait par-dessus tout les sorties dans la nature avec sa petite bande de copains. En effet, il avait la chance d'habiter une petite ville où l'on sort vite du monde de l'asphalte et des voitures. Construction de cabanes, combats à coups d'épées de bois sur les remparts du château médiéval, chicaneries avec les jeunes du quartier d'à côté, étaient les activités ludiques courantes que pratiquait notre héros. Plutôt sportif, il aimait les marches dans les collines et les forêts proches de Clermont, les balades à vélo, l'exploration des nombreuses grottes de la région qu'un groupe de spéléologues de ses amis lui proposait parfois de visiter, quand leur accès n'était pas trop difficile pour un adolescent de son âge. Quand la météo était mauvaise, il restait la solution de jouer à des jeux vidéo sur PC ou sur console de jeu avec les copains, ou à défaut on pouvait passer des heures à discuter via la messagerie...

Mais revenons à notre CDI du collège Saint-Exupéry de Clermont-l'Hérault où un événement se préparait qui allait bouleverser la vie de notre héros et celle de ses copains. Le regard de la documentaliste, mademoiselle Talbot, qui se posait en cet instant sur la photocopieuse fut attiré par un détail infime: sur la partie supérieure de la machine, le compteur de photocopies<sup>1</sup> indiquait un chiffre bizarre! Les grandes aventures commencent parfois par ces petites choses que l'on remarque à peine...

---

<sup>1</sup> Sur certaines photocopieuses, il existe un petit appareil qui indique le nombre de photocopies qui ont été effectuées depuis la mise en service. Par exemple, s'il indique 12000 photocopies et qu'on en fasse une nouvelle, le nouveau numéro sera 12001. Ces petits compteurs sont très utiles pour voir si quelqu'un s'est servi de la machine pendant votre absence, d'autant plus qu'on ne peut pas les « trafiquer ». Ils servent principalement à suivre le vieillissement de la photocopieuse.

« Hier soir, comme d'habitude, j'ai vérifié en quittant le travail ce compteur et il indiquait 11452... Aujourd'hui la machine n'a pas fonctionné, car dès mon arrivée, ce matin, elle est tombée en panne, complètement bloquée. J'ai enlevé le fil électrique pour éviter qu'on y touche avant la venue du réparateur. Ce dernier, un fainéant de classe mondiale, n'est pas venu... Tous les mêmes, jamais là quand on a besoin d'eux! Aucun élève n'a pu y accéder, cela j'en suis sûre, même cette bande de petits hystériques de 5<sup>e</sup>. Alors pourquoi le chiffre du nombre de photocopies effectuées est-il ce soir de 11492 ? » se dit-elle.

Intriguée et irritée, mademoiselle Talbot examina le nombre et réalisa soudain que cela faisait une différence de quarante photocopies ! Poussée par une intuition subite, elle ouvrit le meuble qui servait de magasin pour les blocs de feuilles de réserve, qui devaient être normalement alignés comme à la parade, 10 paquets de 500 et un entamé de moitié...

Un hurlement d'horreur retentit soudain dans la pièce, franchit la porte ouverte et bondit dans les couloirs, faisant vibrer l'air ambiant à la vitesse de 334 mètres par seconde, comme aurait dit le vieux Wagner, le légendaire prof de physique du collège, célèbre pour sa chevelure hirsute, qu'aucun peigne ne pouvait dompter... Derrière la vitre, Philippe sursauta, surpris et laissa tomber sa trousse, qui mal fermée, répandit sur le sol une multitude de crayons, de boulons et de vis, d'élastiques et autres accessoires divers. Il faut savoir que notre héros avait du mal à se séparer de ses objets familiers, il gardait tout ! On ne sait jamais, ça peut resservir, disait-il souvent.

A l'intérieur, le regard incrédule de la documentaliste restait fixé sur les étagères du meuble à papier. Un paquet de 500 feuilles avait disparu! Devant un « crime » aussi monstrueux, qui perturbait l'harmonie de sa vie bien réglée, son esprit d'abord figé se remit à fonctionner et perçut le faible bruit de la trousse tombant sur le sol. Se retournant d'un bloc, elle aperçut le garçon derrière la vitre et poussa un nouveau cri: « Monsieur Garnier! Que faites-vous là à regarder! Venez par ici »! Philippe, d'abord pétrifié par la surprise, se reprit et s'avança vers elle avec sur le visage cette expression inimitable d'innocence, de reproche et de surprise, qui était sa grande spécialité et avait déjà prouvé sa redoutable efficacité auprès du monde des adultes.

« Je n'ai rien fait de mal, je passais par-là, en rentrant de ma colle, vous avez crié, j'ai eu peur et ma trousse est tombée. Qu'est-ce qu'il y a mademoiselle, pourquoi tout ce bruit, je ne vois rien d'anormal... » Toujours être celui qui pose les questions, pensait en lui-même le rusé garçon...

- Rien d'anormal! On m'a volé! Ma... ma photocopieuse! Elle en bégayait de fureur.
- Mais elle est là! Personne ne vous l'a prise! s'étonna-t-il sans rire.
- Et ça ? dit-elle en montrant le meuble vide. Un paquet de 500 feuilles. Disparu!
- Mais... et la machine? Elle est toujours là et bien là ! Personne n'y a touché, répondit le rusé garçon qui voulait tout savoir.
- Regarde là, non ici, le compteur de copies, il marque... »

Tout à coup elle réalisa qu'elle était en train de tout raconter à un élève, qui plus est à un des plus sournois du collège et elle se tut brusquement, saisit son sac à main d'un air pincé, repoussa l'adolescent hors de la pièce qu'elle ferma à clé, puis se précipita à grands pas dans le couloir. Il fallait que monsieur le Principal soit averti de ce qui était arrivé, pensait-elle en avançant.

Mademoiselle Talbot ne perdait pas facilement la tête et quand cela arrivait ce n'était jamais bien long. De plus, elle avait la réputation d'avoir une intelligence froide et logique. Sa colère s'apaisa pendant qu'elle marchait et en arrivant devant la porte du Principal, elle avait déjà retrouvé tous ses esprits; elle avait même fait une petite découverte. Elle frappa, une voix lui répondit et elle poussa la porte.

Le problème de Philippe était qu'il n'avait pas eu le temps de voir ce que la documentaliste voulait lui montrer au sujet du compteur de copies. Et il ne voulait pas réparaître devant ses copains sans avoir tout appris de l'incident. On a sa réputation à défendre, se disait-il en approchant de la porte du monsieur Schneider, Principal du collège.

Malheureusement pour sa curiosité, la porte était fermée et ne laissait échapper qu'un bruit de voix incompréhensible. Mais il en fallait plus pour décourager "Poun la magouille"! Regardant par une vitre du couloir, il aperçut la fenêtre du Principal qui était entrouverte et il lui fallut peu de temps pour sortir du bâtiment et se glisser à proximité. Il n'y avait presque plus personne au collège à 18 heures 15 et un buisson de bonne taille s'interposait entre lui et la route, ce qui lui permettait de passer inaperçu. Accroupi sous la fenêtre, il ne perdit pas une miette de ce qui se disait dans la pièce.

« Vous êtes sûre que quelqu'un s'est servi de votre machine ? disait la voix de monsieur Schneider.

- Absolument ! Le compteur est formel et je le contrôle tous les soirs. De plus, je note le nombre sur mon agenda à la page du jour. Regardez, voici pour hier soir, c'était le jeudi 3 juin: 11452; et pour ce soir: 11492. Cela fait quarante photocopies et c'est cette nuit que ça s'est passé. Ce qui veut dire que quelqu'un a pénétré dans la salle de documentation alors qu'elle était fermée à clé. Et pourtant il n'y a aucune trace d'effraction ! Il ne peut donc s'agir d'un élève, car aucun n'a la clé de mon CDI ! Ce ne peut être qu'un adulte et parmi ceux qui ont les clés du collège par-dessus le marché, c'est un comble !

- Chut! Ne parlez pas si fort mademoiselle, on pourrait croire qu'un malheur est arrivé ! Cette affaire n'est dans le fond pas si grave... Voilà ce que nous allons faire...

- Monsieur Schneider, vous ne trouvez pas qu'il fait froid ici ? dit mademoiselle Talbot en l'interrompant. »

Clac! Le Principal venait de rendre toute écoute impossible en verrouillant la fenêtre. « La vieille chouette toute pourrie ! Toujours froid celle-là! Même au mois de juin! C'était trop beau », murmura le garçon accroupi, tout déçu de ne pouvoir entendre la suite de cette curieuse conversation. Pour le petit espion, il ne restait plus qu'à s'en aller en rasant les murs pour passer inaperçu. C'est ce qu'il fit et peu après il se retrouva dans la rue, où sa première idée fut d'aller raconter cette histoire à son meilleur ami, Yannick. Ce dernier habitait le quartier situé au pied du vieux château-fort, qui dressait ses tours imposantes et ses créneaux délabrés au sommet de la colline de Rougas, à 10 minutes de marche du collège. Tout en marchant d'un pas vif dans les ruelles étroites du plus ancien quartier de Clermont-l'Hérault, Philippe se disait que son copain n'avait pas de chance d'habiter dans un coin pareil, où il n'y avait pas de jardin autour des maisons. Et ces dernières avaient l'air si pauvres, avec leurs façades pleines de lézardes où des morceaux de plâtre gris se décrochaient des murs. Décidément se disait-il, quand je serai grand, j'aurai de l'argent et j'achèterai une belle maison toute neuve et aussi une belle voiture. C'est triste ces gens pauvres. Je donnerai aussi des sous aux mendiants, mais pas trop, sinon je deviendrais comme eux. Le garçon, tout en réfléchissant de la sorte, arrivait à présent au 21, rue du château, où habitait Yannick.

Sonner à la porte du domicile de son copain, dire à sa mère qu'il lui fallait le voir d'extrême urgence fut l'affaire d'un instant et peu après il arriva dans la chambre de son ami. Ce dernier était fort occupé à réparer une voiture télécommandée et il leva les yeux, surpris de cette visite imprévue.

« Salut "Yanniche"! J'ai une grande nouvelle à t'annoncer déclara sans perdre de temps le visiteur.

- Eh, « la magouille », qu'est-ce que t'as encore déniché? interrogea le mécanicien.

- Il y a un type qui est entré au collège la nuit dernière et il a fait des photocopies en douce ! Ah ! j'oubliais, il a aussi volé un bloc de 500 feuilles de papier. Et tu sais chez qui c'est arrivé? Devine!

- Ouais je sais, c'est au secrétariat, chez Sylvie la gonzesse bien roulée! s'exclama Yannick qui avait toujours adoré les devinettes et savait aussi apprécier la beauté...

- Non.

- Alors c'est chez le père Maquart, le vieux crabe à l'ordinateur, tu sais, comment ça s'appelle son métier? A ça y est, c'est gestionnaire.

- Non. Il te reste un coup, après tu as perdu!

- Alors c'est chez « Poils aux pattes »!

- Qui ça?

- Poils aux pattes, la mère Talbot si tu préfères.

- Hi hi hi, c'est bien elle, t'as trouvé! T'aurais dû voir sa tête! Elle a crié si fort qu'elle a failli avaler son dentier! Mais pourquoi tu l'appelles comme ça?
- Parce qu'elle a des poils aux jambes... Je te jure, l'autre jour j'avais laissé tomber ma gomme au CDI et elle est passée tout près quand j'étais accroupi, je l'ai bien vu!
- C'est vrai? Je n'avais pas remarqué... Excellent! On va l'appeler comme ça, à partir de maintenant.
- Mais cette histoire de vol ce n'est pas une blague? interrogea Yannick qui commençait à douter.
- Non, attends, je vais tout te raconter, répondit son camarade, qui s'empressa de le faire, en quelques mots rapides. »

Yannick écouta jusqu'au bout, en posant de temps en temps une question, mais sans gêner son ami. Il faut dire qu'il avait un surnom bien mérité: « Yanniche la tronche », ce qui voulait dire qu'il avait un esprit vif mais aussi et surtout qu'il avait d'excellentes notes en classe, une mémoire encyclopédique, ce qui ne l'empêchait pas d'être amateur de bonnes blagues. Âgé de 12 ans comme Philippe, il se distinguait aussi par une maturité et des idées au-dessus de son âge. Plus petit que son copain, plus râblé, c'était un garçon plus discret, qui parlait moins et méditait plus. Son domaine c'était la technique, où il excellait. Personne mieux que lui ne savait réparer un jouet électrique et nombreux étaient ceux qui demandaient son aide pour résoudre des cas désespérés, comme remettre en état des consoles de jeux qui semblaient définitivement cassés. Il était le chouchou de son prof de maths qui était fier des résultats de son élève et racontait à qui voulait l'entendre que ce jeune Yannick c'était de la graine d'ingénieur pour plus tard...

Quand son copain eut terminé son récit, Yannick le regarda quelques instant avec un peu d'admiration. « Sacré Philippe! Quel débrouillard! Il a presque réussi à tout faire dire à la mère Talbot et pourtant, elle n'a pas un caractère facile celle-là. Il est si doué pour embobiner les gens que je le vois très bien plus tard en train de persuader des Esquimaux d'acheter des glaces au chocolat ! pensait-il avec un brin de mélancolie en comparant avec ses propres capacités en ce domaine. »

« Bon, alors qu'est-ce que tu en pense? » demanda Philippe, en interrompant le cours des pensées de son interlocuteur.

- Ce qui est intéressant c'est ce qu'à dit mademoiselle Talbot, quand elle a affirmé que le voleur était certainement un adulte possédant les clés du collège. Je crois qu'elle a raison. D'ailleurs je ne vois pas un élève ouvrir toutes ces portes pour faire des photocopies et dérober des feuilles de papier. C'est archi nul!
- Tu as raison. Mais alors, qui est le voleur ?
- Tu aimerais bien le savoir hein, Philou? Eh bien moi aussi! déclara Yannick sur un ton décidé. Si tu veux on va faire une enquête, tout seuls comme de vrais détectives! Tu sais je regarde souvent les séries TV policières et j'ai retenu tous leurs trucs, enfin presque, dit-il avec un grand sourire. Et si on trouve le voleur, on le dira aux gendarmes... Et puis on parlera de nous dans les journaux. On sera célèbres ! Hé hé, je rigole... De toute façon, les vacances approchent et on n'a pas grand chose à faire, ça nous occupera de tirer ça au clair!
- Mais j'y pense, le Principal ne va pas appeler les gendarmes? Pas pour ça ?
- Non, il ne le fera pas. Quarante photocopies et 500 feuilles de papier... On ne dérange pas les gendarmes pour si peu, ils ont d'autres chats à fouetter avec les vrais voleurs. Il passera pour un imbécile. Par contre, ce qui m'étonne c'est le fait que ça ait été fait la nuit... Pourquoi ne pas demander à la miss Talbot tout bêtement ?
- Oui, c'est bizarre. Pourquoi s'embêter à entrer dans le collège la nuit, pour commettre un vol si minuscule ? C'est vraiment curieux... Tu ferais ça, toi ?
- Oh non ! Je ne suis pas si c... Mais bon, voyons les raisons possibles... Il n'avait peut-être pas de photocopieuse. Bof, pas terrible comme motif. En fait c'est ma première idée qui est la meilleure. Ce petit larcin, la nuit, au collège « Saint-Ex » de Clermont, c'est tout à fait anormal.

- Ce n'est quand même pas si cher quarante photocopies... C'est bizarre, pourquoi prendre ces risques alors qu'il suffit d'aller à la librairie du coin pour...
  - Attends... Maman! dit Yannick en ouvrant la porte de sa chambre brusquement.
  - Oui mon Yannou chéri!
  - Je t'ai déjà dit de ne plus m'appeler comme ça! s'indigna Yannick tandis que Philippe regardait ailleurs d'un air détaché pour cacher une envie de rire naissante. Je voudrais savoir combien ça coûte une photocopie chez Rambal, tu sais le libraire de la rue Nationale?
  - Ah oui, j'en ai fait faire il y a deux jours. Cela fait 0,15 centimes d'euro la copie pour un petit nombre, moi c'était 20. Pourquoi tu me demandes ça?
  - Juste pour savoir, merci maman.
  - Je t'en prie mon Yannou chéri!
- 
- Raaaah, elle n'a toujours pas compris que je n'avais plus cinq ans! explosa Yannick tandis que Philippe s'étouffait presque de rire contenu. C'est dur l'amitié parfois...
  - Quarante photocopies cela faisait 6 euros déclara vivement ce dernier pour ne pas fâcher son ami en changeant de sujet. La somme est ridicule, même pour un ado comme nous, alors pour un adulte... Alors pourquoi la nuit, au collège?
  - Je ne sais pas... Il va falloir y réfléchir. Cela cache peut-être autre chose de plus gros ! Je crois que ça vaut la peine qu'on essaye de savoir, on ne sait jamais. Je te propose une réunion de tous les copains demain, ce sera samedi, un jour pratique pour se voir sans être embêtés par les parents. De plus, comme on a cours le matin, on pourra peut-être en profiter pour essayer d'apprendre quelque chose. Si on se retrouvait chez toi, à 4 heures de l'après-midi, ça laisserait le temps de faire les devoirs, t'es d'accord?
  - Ok, Yanniche ça baigne! Mais qui va-t-on mettre au courant? Pas ce naze de Daniel, j'espère? Ni ce glandeur de Michael? Je ne peux plus le voir celui-là, avec sa manie de se mettre 3 kilos de gel sur les cheveux pour épater les nanas !
  - Mais non Philou, on ne va en parler à aucun des deux, sinon tout le collège serait au courant le lendemain. On va le dire à Dominique et à Quentin. Tu préviens Domiche et je m'occupe de Quentin. D'accord?
  - Ça va. Allez, il faut que j'y aille, sinon mes parents vont se demander ce que je fabrique. Déjà qu'ils n'étaient pas très heureux avec mes deux heures de colle... Salut, à demain ! »

Et Philippe, en sortant de la maison de son ami, se fit la réflexion que dans les prochains jours il irait au collège avec plus d'entrain, car les petits mystères il adorait ça. Il se dit aussi en souriant qu'il savait pourquoi la réunion aurait lieu chez lui. Pauvre Yannick, se faire appeler « Yannou chéri » par sa mère devant tout le monde, il voulait éviter ça ! Le lendemain, un samedi, Yannick, qui était en avance, se tenait à l'entrée du collège et voyait passer les petits groupes de garçons et de filles qui se hâtaient vers la porte principale. Mais ce qui l'intéressait le plus, pour une fois, ce n'était pas le passage des collégiennes en tenue d'été mais celui des professeurs et du personnel administratif. En observant de près les attitudes, il espérait sans trop y croire remarquer un détail susceptible de le mettre sur la piste du voleur.

Voici qu'apparaissait monsieur Virenque, le prof de maths, précédé de sa gigantesque bedaine, soufflant et agitant son porte-documents. Il passa en coup de vent sans jeter un coup d'œil au collégien négligemment assis sur le petit mur qui bordait la rue. Il était suivi de près par madame Fourquier, la prof de dessin, à la silhouette si menue et si jeune qu'on aurait presque dit une élève. Elle fut suivie de la très belle madame Combès, l'élégante prof d'anglais, qui lui fit un petit sourire en passant. Très sympa cette dame, pensa l'ado. Le dernier à entrer fut monsieur Knecht, le prof de français, qui enseignait aux classes de quatrième et de troisième. « Qu'est-ce qu'il est mal fagoté celui-là! Regarde-moi ça, il a même des taches brunes au bas de son pantalon... » se disait Yannick en détaillant du regard les vêtements froissés de l'enseignant. Il est vrai que ce n'était pas nouveau. La silhouette négligée de monsieur Knecht était archi connue au collège.

Le regard de Yannick se détacha de la porte d'entrée de l'établissement pour glisser vers la droite, où se trouvait le parking. Là, l'adolescent aperçut une grosse voiture garée à une vingtaine de

mètres de lui. « Wouaw, la bagnole, la classe ! C'est une BMW mais haut de gamme –une série 7- et son gris anthracite est génial. » A ce moment, son regard fut attiré par un mouvement à l'intérieur de la voiture. « Tiens, il y a quelqu'un dans la « BM » se dit-il », mais le reflet du soleil sur le pare-brise l'empêchait d'en voir plus. Yannick aurait bien aimé observer encore la voiture et son occupant –un parent d'élève plein de pognon sûrement- mais à l'instant même, la sonnerie appelant les élèves à rejoindre leurs classes retentit, ce qui obligea le garçon à entrer derrière les autres sans avoir rien découvert d'intéressant.

A 10 heures, il retrouva Philippe dans la cour de récréation au moment où ce dernier expliquait avec forces gestes les événements de la veille à Quentin et Dominique. Les quatre amis décidèrent d'un commun accord de ne pas attendre le lundi pour commencer leurs recherches, ceci d'autant plus que leur classe, la 5° E n'avait pas cours de 11 à 12 heures. Yannick, aidé de Quentin essaierait de s'introduire au secrétariat afin de savoir quelles étaient les personnes qui avaient un double des clés du collège, tandis que Philippe et Dominique iraient fouiner du côté de la « doc » à la recherche d'un indice.

Il était peu après 11 heures quand ces deux derniers entrèrent ensemble au CDI. Le cours de musique qu'ils venaient de suivre – de très loin - leur avait permis de mettre au point une tactique: Philippe détournerait l'attention du « dragon Talbot », tandis que Dominique essaierait de s'approcher de la photocopieuse. Les deux compères s'étaient dit que le vol ayant eu lieu dans la nuit de jeudi à vendredi et découvert vendredi soir, il y avait encore une chance de trouver quelque chose le samedi matin. En effet, le nettoyage à fond des bureaux et du CDI avait lieu deux fois par semaine, le mercredi et le samedi après-midi, en l'absence des élèves. Et comme l'avait déclaré « Poun la magouille », « si l'on veut trouver quelque chose, il vaut mieux chercher avant le passage des aspirateurs qu'après. »

Le centre de documentation et d'information - le CDI - était à la fois la bibliothèque et la salle de lecture de l'établissement. L'on y trouvait des encyclopédies, des livres éducatifs, des revues, plusieurs ordinateurs avec une liaison Internet ainsi que des romans pour la jeunesse. Dès que l'on franchissait la porte, l'on avait sur sa gauche le bureau de la documentaliste, qui était vitré, ce qui permettait à cette dernière d'avoir des vues sur tout le local. A droite il y avait un espace avec le meuble présentoir des revues et ses fauteuils de lecture ainsi que l'espace informatique et Internet avec trois PC. A côté, le local de la grosse photocopieuse. Il n'était pas fermé, mais pour accéder à cette dernière il fallait demander l'autorisation à mademoiselle Talbot, qui après avoir jugé du bien fondé de la demande, accordait ou non son autorisation. Souvent elle préférait procéder elle-même, pour ne pas laisser « les sales petites pattes » des élèves se poser sur « sa » machine! Au fond et en face, se trouvait la partie bibliothèque, une grande salle séparée par une allée, les rayonnages de livres d'un côté, les tables de lecture de l'autre.

Il y avait pas mal de monde dans la salle de lecture, de nombreux élèves de 5° E qui prenaient leur repas de midi au collège, ayant choisi d'attendre ici plutôt que dehors où la pluie s'était mise à tomber. Après s'être assis à la bibliothèque et avoir pris quelques minutes pour préparer leur coup, nos deux amis décidèrent de passer à l'action. Assise à son bureau, mademoiselle Talbot était profondément plongée dans la lecture du journal local, le Midi Libre, occupation qui l'absorbait tant qu'elle n'entendit pas les coups frappés à la porte de son bureau. Il est vrai qu'un fait divers particulièrement dramatique venait d'avoir lieu dans la région et ce genre de nouvelles l'avait toujours passionné. A cet instant, Philippe, pensant qu'on lui avait dit d'entrer, ouvrit la porte et pénétra dans la pièce. Son regard se porta sur la documentaliste, puis sur le journal, tandis que cette dernière levait les yeux, surprise et laissait s'exprimer un rictus de colère de se voir dérangée juste au moment où elle arrivait à la partie la plus palpitante de sa lecture...

En un éclair le garçon eut compris la situation: Attention danger ! Surtout se faire tout petit pour ne pas la froisser, sinon ma petite entreprise allait rater! Le regard morne, la tête baissée, il



murmura les mots suivants: « Mademoiselle, mon roman préféré, je ne le trouve plus! Il n'est plus à la bibliothèque et pourtant personne ne l'a emprunté !

- Quoi? Un roman, lequel? répondit-elle d'une voix sèche en s'efforçant de calmer son irritation car après tout elle était là pour renseigner les élèves...
- Oh, c'est un très beau livre, je ne me lasse pas de le lire. C'est « Voyage au centre de la terre », de Jules Verne.
- Vous aimez autant la lecture que cela « vous » ? Hum je ne pensais pas...
- C'est mon passe-temps préféré ! l'interrompit Philippe qui en dépit de son caractère turbulent adorait la lecture, même si pour le coup, il s'agissait d'une astuce.
- Mouais... Bon venez, nous allons vérifier tout de suite, répondit-elle. »

Et sur ces mots, elle sortit du bureau et se dirigea vers la bibliothèque. Les livres de la bibliothèque étaient classés de façon classique: par ordre alphabétique en fonction du nom de l'auteur. Bien entendu, ce n'était pas un hasard si le rayonnage supportant les auteurs dont le nom commençait par « V » se trouvait placé au fin fond de la pièce. Il s'agissait d'éloigner le plus possible la documentaliste. Ce n'était pas un hasard non plus si le livre de Jules Verne n'est pas à sa place, bien sûr...

Dominique, qui se tenait assis en face du bureau de cette dernière, une revue à la main, les vit sortir et se diriger à l'autre bout de la salle. C'était un garçon aussi corpulent que Philippe était mince, plus grand aussi, à qui l'on aurait pu donner deux ans de plus que son âge. Sa corpulence venait on s'en doute d'une gourmandise bien ancrée, doublée d'un solide appétit, qu'une faible attirance pour le sport ne venait pas contrebalancer. D'un tempérament normalement placide, il pouvait se montrer parfois impatient et même se révéler ombrageux à l'occasion. Quand il était dans ces dispositions d'esprit, il n'hésitait pas à foncer tête baissée dans des histoires sans toujours en mesurer les conséquences. S'il avait été un animal, cela aurait été un petit cousin du sanglier en somme ! Ceci dit il était fiable et fidèle en amitié et avait le cœur sur la main. Son point faible, c'était sa forte corpulence, qu'il acceptait mal et dont il avait un peu honte en secret, surtout vis-à-vis des filles. C'était un sujet sur lequel il ne faisait pas bon aller le provoquer.

Mais revenons au CDI. Dès qu'il vit mademoiselle Talbot s'éloigner, accompagnée de son ami, il se leva aussitôt d'un air nonchalant, laissa comme par mégarde tomber un stylo qui, en fait, bien lancé, roula en direction de la photocopieuse, ce qui lui donnait un prétexte pour s'approcher d'elle. « Vaut mieux se méfier des mouchards! » se dit-il en commençant par inspecter le dessus de la machine, sur laquelle un papier scotché indiquait en grosses lettres écrites au feutre noir « en panne ». Il souleva le rabat qui couvrait la vitre et n'aperçut rien d'anormal. Les côtés de l'engin étaient eux aussi vierges de tout indice. Il restait la corbeille à papier et le sol. A présent il fallait faire vite, car il entendait dans le fond de la bibliothèque la voix de mademoiselle Talbot qui semblait en colère.

« Qu'est-ce que c'est que cette pagaille! Pourquoi ce livre est-il classé dans les « VO », Verne c'est VE! Certains jeunes ne sont même pas capables de reclasser correctement un livre après l'avoir emprunté! C'est effarant! Voilà mon garçon, je me doutais bien qu'il s'agissait tout bêtement d'un problème de ce genre. Si vous veniez plus souvent à la bibliothèque vous vous en seriez douté ! » « Poils aux pattes » n'avait manifestement pas été convaincue que Philippe soit un grand lecteur de romans...

« Je vous remercie beaucoup mademoiselle, pour votre aide et vos conseils », répondit ce dernier, en provoquant l'étonnement de deux adolescentes assises à proximité, qui n'avaient pas l'habitude de le voir parler avec tant d'humilité. « Serait-il malade ? » se demandèrent-elles en riant sous cape.

La documentaliste avait déjà tourné le dos à Philippe et retournait d'un pas vif vers son bureau et son cher journal. Dominique n'avait rien trouvé d'anormal dans la corbeille à papier. « Le voleur n'est pas si bête de jeter un indice à la poubelle, il a dû tout contrôler avant de partir », se disait-il en cherchant désespérément du regard. « Et la mère Talbot qui revient! Vite, un petit coup d'œil sous la photocopieuse, j'ai juste le temps. » Le garçon se baissa et essaya de voir sous la machine sans y

parvenir, il y avait trop peu de place. « J'ai une idée ! » Fouillant dans son cartable, il en sortit une règle plate de 30 centimètres et il la glissa dans l'espace de l'épaisseur d'un à deux doigts qui séparait le fond de la photocopieuse du sol. Et il ramena à lui, enrobés de poussière, un crayon cassé, une petite vis et une feuille de papier, qu'il fourra prestement dans sa poche. « Que faites-vous là, vautré sur le sol ? Le rugissement de la documentaliste près de ses oreilles le fit sursauter, mais il garda suffisamment de sang froid pour se relever lentement avec dans la main son stylo et sa règle qu'il n'avait pas lâchés.

- Mademoiselle, je cherchais juste ça. Il avait roulé sous la machine, dit-il en s'efforçant de paraître calme.

- Hum... C'est bon ! répondit-elle en lui tournant le dos. Ensuite, elle regagna son bureau et referma la porte. »

A présent, les deux amis rejoignirent sans rien dire le fond de la salle où ils cherchèrent une table de libre pour discuter discrètement. Mais la table du fond était toujours occupée par les deux filles de tout à l'heure. L'une était aussi blonde et voyante, avec son tee-shirt et son cycliste d'un vert « fluo », que l'autre était brune et discrète. « Mais c'est Philiiiiippe, le gentil petit toutou à miss Talboooooot! Mais c'est qu'elle t'aime bien la demoiselle mon Philippounet, quel succès tu as ! » déclara la blonde à leur approche de sa voix flûtée en battant des cils.

- Mais c'est « Dorothéée l'hyper pétasse du collège » qui me parle, répliqua Philippe en se trémoussant et en minaudant pour imiter le comportement habituel de son interlocutrice.

- Oooh!... Tu as vu ce qu'il m'a dit? questionna-t-elle en prenant à témoin sa copine Christine. »

Cette dernière, qui avait un petit faible inavoué pour Philippe, hocha la tête en signe d'approbation, par solidarité féminine surtout, car elle n'était pas mécontente au fond que quelqu'un rive son clou à la trop arrogante Dorothée. Le premier round étant terminé, les deux adversaires se faisaient face, à cour d'arguments, se fusillant du regard. Dominique, qui n'aimait pas les histoires, tira alors son ami par la manche et le prenant à l'écart, lui murmura à l'oreille : « On n'a pas que ça à faire! Tu oublies pourquoi on est là ?

- Non, mais t'as vu ce qu'elle m'a dit! Elle se prend pour qui celle-là?

- Oui, j'ai vu, mais il faudrait maintenant s'en débarrasser, si on veut discuter tranquillement. J'ai trouvé trois petits trucs sous la photocopieuse, ajouta-t-il pour appâter son ami.

- C'est vrai? Attends, j'ai une idée pour les faire partir. Asseyons-nous à côté d'elles à la même table et laisse moi faire. Aussitôt dit aussitôt fait et, se tournant ostensiblement vers la blonde Dorothée, Philippe commença à se curer vigoureusement le nez avec son doigt en la regardant droit dans les yeux.

- Oh le sale cochon! s'exclama cette dernière. C'est dégoûtant! Viens, on s'en va, j'en ai assez vu pour aujourd'hui ! »

Et joignant le geste à la parole, elle s'éloigna, le menton haut, image vivante de la dignité blessée, accompagnée par Christine qui faisait ce qu'elle pouvait pour ne pas éclater de rire. « Alors... Qu'est-ce que tu as trouvé? questionna Philippe dès qu'elles eurent disparu.

- Regarde: tu vois, une vis, un bout de crayon et une demi-feuille de papier. C'était sous la « photocop » et quand Talbot m'est tombée dessus, je n'ai pas eu le temps de faire le tri. J'ai tout embarqué.

- Fais voir ! Philippe jeta un regard rapide au crayon cassé et à la vis, puis il prit dans sa main la feuille de papier pour y jeter un coup d'œil avant de s'en débarrasser. D'un côté elle était blanche, sans aucune inscription, de l'autre elle était presque noire.

- C'est une photocopie ratée, le type a dû mal régler le bouton de la luminosité sur la machine et c'est sorti tout sombre, ça m'est souvent arrivé, dit vivement Dominique sensible à la déception de son ami.

- Ratée peut-être, mais on arrive à lire quand même répondit Philippe. Regarde, ce n'est pas complètement noir, on voit nettement toute une suite de lettres et de mots sur presque tout le

papier. Mais dis donc, c'est un texte écrit à la main et en plus ce n'est pas du français... Quelle drôle d'écriture, tu as vu comment il écrit ce mec! Pas évident de piger ce truc... Regarde, les mots sont séparés par des points ! Ah, attends, ici on lit CARTHAGO et là LEG... et puis je ne sais pas.

- C'est LEGIO !

- Tu as raison. Dis-donc... mais on dirait du latin. Ma sœur en fait et ça me rappelle ce qu'elle baragouine quand elle apprend ses leçons. Quelqu'un qui s'y connaît pourrait traduire ce machin, j'en suis sûr. Mais ça va faire du boulot. Tu vois, le papier qui a été photocopié ne devait pas être en très bon état. Regarde sous mon doigt ces traits en travers, là où c'est plus clair, ça correspond à des plis dans le document original.

- Mais... Tu crois que c'est le voleur qui a laissé ce bout de papier? questionna Dominique.

- Cela m'étonnerais, c'est peut être tout bêtement quelqu'un qui faisait du latin et qui a eu besoin de faire une photocopie, mais on ne sait jamais... Ce n'est pas impossible. Le type a certainement tout nettoyé après son passage, mais si ce bout de papier lui a échappé pendant son travail, il a pu tomber et glisser sous la photocopieuse. Avant son départ, il peut avoir oublié de regarder dessous.

- Même s'il l'a fait, on n'y voit rien, je le sais puisque j'ai essayé. C'est grâce à ma règle que j'ai pu le récupérer.

- Bon, de toute façon, ça ne coûte rien de le garder et de le montrer aux autres, conclut Philippe en enfermant leur trouvaille dans son cartable. J'y pense... continua-t-il, je pourrais peut-être demander à ma sœur Aurore ce qu'elle en pense! Elle fait du latin et elle aime ça en plus !

- Tu veux la mettre dans la confidence? s'inquiéta Dominique.

- Non, je lui demanderai de se débrouiller pour traduire sans lui dire pourquoi.

- Ben voyons... Et tu crois qu'elle va t'obéir? Sans poser aucune question ? On dirait que tu ne la connais pas!

- Oooh que si je la connais! T'en fais pas, je trouverai bien une solution. »

Au même moment, à l'autre bout du bâtiment, dans le couloir où étaient regroupés tous les services administratifs du collège, Yannick et Quentin approchaient de la porte du secrétariat. Quentin, était le troisième copain de Philippe. C'était un garçon de petit gabarit, plus menu et fragile que les autres, moins fort donc, mais beaucoup plus agile. C'était un excellent grimpeur, qui ne connaissait pas le vertige et n'avait pas peur de se hisser tout en haut des arbres les plus élevés, de marcher même sur les toits, surtout quand sa mère ou son père ne regardaient pas, bien sûr... Moins sûr de sa force que les autres, il bénéficiait de leur protection physique contre les gêneurs et apportait sa souplesse, sa ruse et son agilité pour aller là ou d'autres avaient peur de se rendre, comme par exemple dans les endroits très étroits. Passer par un « petit trou de rat » sans souffrir de claustrophobie ne lui posait aucun problème. Sinon Quentin avait un point commun avec Philippe : il était fin psychologue et ressentait le caractère des personnes sans besoin de les analyser.

Par bonheur pour Quentin et Yannick, l'une des deux secrétaires du collège était absente, car elle travaillait à mi-temps, seulement les après-midi. Celle qui était présente, c'était la fameuse Sylvie, la « gonzesse bien roulée » évoquée précédemment par Yannick, qui était bien plus sympa avec les élèves que l'autre. Et c'est vrai qu'elle était jolie, avec ses grands yeux bleus et ses longs cheveux châtain tombant de part et d'autre d'un fin visage qui surmontait une silhouette svelte et nombreux étaient les garçons de troisième à avoir besoin de renseignements d'ordre administratif, ces derniers temps... « Il va falloir faire vite »! se dit Yannick en écoutant d'abord pour vérifier qu'il n'y avait pas de visiteur, puis en frappant à la porte, le cœur battant. « Entrez! La voix de la jeune femme retentit à l'intérieur de la pièce.

- Bonjour mademoiselle!

- Bonjour vous deux!

- Voilà, nous avons trouvé une clef du côté de l'entrée principale et on s'est dit qu'elle appartenait au collège ». La clé venait en fait de la maison de Yannick...

- Ah bon? C'est chou d'être venu la ramener, mais personne ne m'a signalé de perte et... Mais attendez, je vais vérifier tout de suite au tableau des clefs. Elle se leva de son bureau où trônait un superbe ordinateur et se dirigea vers une grande boîte métallique accrochée au mur qu'elle ouvrit en tournant une petite clef.

- Tenez, voici la clef dit Yannick en lui tendant l'objet.

- Voyons..., comparons avec celles qui sont accrochées... Là ça ne colle pas, ici non plus... Non, je crois que ça ne correspond pas. Vous savez, comme elles viennent du même fabricant, toutes les clefs du collège sont bâties sur le même modèle, seule la forme des dents change d'une clef à l'autre. La vôtre est d'un format différent.

- Vous êtes sûre? demanda Yannick en approchant.

- Oui tout à fait, d'ailleurs regardez par vous-même, vous voyez?

- Hum, c'est vrai, tu vois Quentin, elle ne vient pas d'une porte du collège. Mais j'y pense, peut-être avez-vous des clefs qui sont absentes du tableau, je vois des crochets où il n'y a rien...

- En effet, certaines personnes gardent la clef de leur salle de cours ou même de la porte d'entrée sur elles. Normalement il faut les remettre ici au tableau après utilisation, mais vous savez ce que c'est...

- Vous devez être embêtée souvent, avec ces histoires de clefs! glissa habilement Quentin qui voulait la faire parler.

- Là c'est sûr! Il y a même certains professeurs qui sont restés enfermés le soir après la fin du travail!

- Pas possible? Vous nous faites marcher! s'exclama Yannick les yeux ronds de surprise pour l'encourager à continuer.

- Mais si, c'est le Principal, qui habite un appartement juste à côté du collège qui est venu délivrer monsieur Virenque. Il n'était pas content! Il a même demandé à avoir un double de la clef de la porte principale en permanence à sa disposition. Parce qu'il travaille tard le soir pour corriger les devoirs.

- Il ne le fait pas chez lui?

- Si, en général, mais parfois il préfère rester ici pour être plus tranquille. Il a des enfants jeunes, qui sont bruyants. D'ailleurs, monsieur Schneider a accepté de lui donner un double.

- A lui tout seul? Les autres ont dû être jaloux!

- Non pensez-vous, ils sont contents de rentrer chez eux le soir! Et le matin, la porte du collège est ouverte dès 7 heures par le Principal. C'est un lève-tôt! Mais... attendez, maintenant que vous le dites, il y en a eu un qui a protesté; j'étais en congé, mais ma collègue me l'a raconté. C'est monsieur Knecht, il voulait aussi sa clef, alors il l'a eu. Il est célibataire alors il n'est pas pressé de retourner chez lui le soir.

- Ah ah ah, c'est vrai que comme il est fagoté, il n'est pas près de se marier celui-là! s'exclama Quentin avec son petit rire qui s'accordait si bien avec sa petite taille.

- Oh les vilains petits moqueurs! Voulez-vous vous taire! Allez, hop, dehors! Laissez moi continuer mon travail. Ah, tenez, voici votre clef» rétorqua Sylvie qui les chassa de son bureau en riant.

- Et voilà le travail! On peut dire qu'on a eu de la chance de tomber sur elle, qui aime parler avec les élèves. Si ça avait été sa collègue, la Julie, on n'aurait rien appris, c'est une vraie porte de prison, celle-la! dit Yannick à son compagnon tandis qu'ils s'éloignaient dans le couloir.

- J'espère que les autres ont trouvé quelque chose! Le mieux c'est qu'on aille les voir au CDI. »

Quelques minutes plus tard, les quatre garçons étaient réunis à la même table et se lançaient dans une conversation animée où chaque groupe tenait à raconter dans le moindre détail ce qu'il avait fait. La sonnerie annonçant la fin des cours retentit et ils se levèrent pour quitter le CDI. Au passage ils eurent un sourire en constatant que « Poils aux pattes » était toujours profondément plongée dans son article du Midi Libre et ne semblait pas décidée à s'en aller.

## 2 Un renfort bienvenu

Dans un beau ciel bleu parsemé de quelques nuages, qui s'effilochaient interminablement en direction du sud, un soleil déjà ardent écrasait de ses rayons la petite ville languedocienne de Clermont-l'Hérault. En ce début du mois de juin, aux alentours de trois heures de l'après midi, les dix mille habitants du lieu avaient du mal à supporter les chaleurs d'un été précoce. Blottie au pied de trois collines boisées de pins dont l'une est coiffée d'un superbe château-fort datant du XIII<sup>e</sup> siècle, c'était une cité paisible, qui vivait du commerce des produits de la vigne, de l'artisanat et du tourisme. Sa situation au confluent de la route nord-sud venant du massif Central par Lodève et de la route côtière est-ouest Montpellier-Béziers avait favorisé son développement économique.

Dans le quartier nord de la ville, à proximité du stade, se trouvait une belle maison au toit presque plat, recouvert de tuiles rouges. C'était là que nos quatre héros étaient confortablement assis, à l'ombre d'une terrasse aux piliers couverts de lierre, en train de siroter du Coca-Cola et du jus d'orange. Ah qu'il était bon de discuter de choses passionnantes, en attendant les bonnes glaces que la mère de Philippe leur avait promis! La conversation durait déjà depuis une heure et les garçons en étaient arrivés à l'heure des bilans:

« Tout ce qu'on a récolté ce matin, c'est un bout de papier et le nom de deux professeurs qui ont une clé pour rester travailler au collège le soir! C'est maigre, regrettait Quentin en hochant la tête. D'ailleurs, qui nous dit que le voleur n'a pas croché la serrure du collège pour entrer... Tous les cambrioleurs font ça!

- Houais hé bien moi je ne suis pas d'accord avec toi, répondit Yannick et tu sais pourquoi? Un cambrioleur qui ne trouve rien de mieux à faire dans tout le collège que de voler une rame de papier et faire 40 photocopies, c'est quoi à ton avis?

- Un sacré naze ! rugit Dominique de sa grosse voix, ravi d'avoir précédé la réponse des autres.

- Et qui te dit qu'il n'y a pas eu d'autres affaires volées? reprit Quentin, qui ne s'avouait pas encore battu.

- On l'aurait appris ce matin, tout le monde aurait été au courant. De plus, pour un vol sérieux, le Principal n'aurait pas manqué d'appeler les gendarmes! Or ils ne sont pas venus! C'est quelqu'un du collège et ce n'est pas l'argent qui l'intéresse, sinon il aurait pris les ordinateurs, ou les instruments de la salle de musique tu comprends Quentin? reprit Yannick sur un ton plus conciliant, afin de ne pas vexer son copain.

- Virenque et Knecht. Ce ne sont pas des professeurs de cinquième, ça. Le premier enseigne les maths et le second... quoi déjà? s'interrogea à voix haute Philippe qui ne voyait pas très bien où tout cela pouvait les mener.

- Le français, répondit Yannick qui commençait à ne plus y croire lui aussi. »

« Et le latin ! » lança une voix forte et claire qui provenait de derrière leur dos. Surpris, les quatre garçons aperçurent en se retournant Aurore, la sœur de Philippe, qui venait d'apparaître toute souriante sur le seuil de la porte donnant à la cave. C'était une belle adolescente de 13 ans, svelte et brune, au visage rond et au regard énergique, d'allure sportive, douée d'un naturel optimiste et positif, presque toujours souriante. Aurore avait la tête bien faite (elle réussissait mieux en classe que son frère car elle était capable d'étudier même ce qui ne l'intéressait guère), mais elle avait en même temps un côté garçon manqué. Petite, elle était capable de se lancer sur un toboggan de piscine et de plonger dans la partie profonde (où l'on n'a pas pied) sans savoir encore nager... Une vrai casse-cou, avec comme point commun avec Philippe une grande curiosité pour tout ce qui l'entourait, personnes et choses. « Tiens bonjour Aurore, tu es là? On te croyait en train de faire du théâtre, répondit Dominique.

- Annulé! La responsable est tombée malade, répondit l'adolescente. Je peux m'asseoir quelques instants? J'ai soif moi aussi!

- Vas-y, fais comme chez toi, tu ne vois pas que tu nous déranges? grogna Philippe, agacé par l'intrusion de sa sœur au beau milieu d'une conversation secrète.
- Mais non elle ne nous dérange pas, intervinrent en cœur ses trois copains. Assieds-toi avec nous et parle-nous de ce prof de latin.
- Merci. Je disais simplement en arrivant que Knecht enseigne le français et parfois le latin. Il remplace mademoiselle Perrier, la prof titulaire quand elle est absente. D'ailleurs, il n'est pas commode, celui-là, heureusement que cela n'arrive pas trop souvent! Par contre il est vraiment très fort. En ce moment c'est lui que j'ai en latin justement, car Mademoiselle Perrier est en congé maternité.
- Ah bon, il fait du latin? On ne le savait pas, répondit Yannick d'un air négligent, mais au fond très intéressé par la nouvelle. »

Il a la clé du collège à sa disposition, il connaît le latin et le papier trouvé sous la photocopieuse est rédigé en latin. Cela fait beaucoup pour un seul homme; à mon avis on commence déjà à avoir un début de piste, réfléchissait-il en fixant son verre de coca des yeux. « Tiens... qu'est-ce que vous avez là? Demanda Aurore en saisissant prestement sur la table la feuille de papier noir, que personne n'avait songé à camoufler. Drôle d'écriture..., mais... c'est du latin! Vous vous intéressez au latin, vous, maintenant ? Dites-moi que ce n'est pas vrai ! Et elle éclata de rire.

- Et voilà, j'en étais sûr, elle se mêle de tout! explosa Philippe qui avait du mal à se défaire d'un sentiment de jalousie à l'égard de sa sœur.
- Écoutez les garçons, si vous croyez que ça ne se voit pas que vous préparez quelque chose, avec vos mines de conspirateurs! Si c'est ce papier qui vous embête, je peux vous aider, le latin j'adore ça! intervint Aurore qui flairait une histoire intéressante.
- Et qu'est ce que tu en pense de ce texte en latin? demanda Yannick pour la tester.
- Ce que j'en pense... Cette écriture... Je n'ai jamais vu ça. C'est sûr que ce n'est pas la copie d'un élève, c'est clair de chez clair même ! Personne n'écrit comme ça au collège, même pas les profs. La preuve, ce sont des lettres d'imprimerie, majuscules et minuscules, il faut être très patient pour écrire comme cela. On dirait un texte écrit par quelqu'un qui avait le temps de former de belles lettres, bien régulières... Comme on faisait autrefois à l'école primaire, paraît-il. Mais si vous m'en disiez plus au sujet de cette feuille, je pourrais peut-être mieux vous aider...
- D'accord, Aurore, répondit Yannick qui calma d'un geste la réaction négative naissante de Philippe, je vais tout t'expliquer, je crois qu'on n'a pas le choix. Et il lui raconta rapidement comment ils en étaient venus à s'intéresser à ce curieux bout de papier.
- Ah, je comprends mieux à présent votre intérêt subit pour le latin, répondit Aurore en souriant. Bon, maintenant, comment pourrait-on faire pour en savoir plus sur ce texte... Attendez, je crois que j'ai une idée. Philippe, tu sais où sont rangés les gros livres de la vieille encyclopédie Larousse de papa ?
- Non ! Répondit-il avec mauvaise foi, car il ne digérait toujours pas l'intrusion de sa sœur dans leur histoire.
- Mais si, tu sais bien, c'est une vieille édition, qui date des années 20 du siècle dernier, on y trouve des choses qu'on ne pourrait pas avoir avec une encyclopédie récente. On les a feuilletés ensemble il y a quelques mois.
- Ah oui... ces vieux trucs! Ils sont à la cave, papa les a mis dans l'armoire de la chambre d'amis, car ils sont trop lourds pour la bibliothèque. Tu y vas? Je viens avec toi. »

Après quelques minutes d'absence, le frère et la sœur réapparurent devant les trois garçons qui avaient attendu sagement leur retour. Ils portaient chacun péniblement trois énormes volumes dont la reliure était usagée mais encore solide. On les déposa sur la table et la recherche commença. Habilement, Aurore sollicita l'aide de tout le monde: « On va tous s'y mettre! Je cherche une page illustrée où l'on voit différents modèles d'écriture, je suis certaine de l'avoir vue dans un des volumes de cette encyclopédie, mais j'ai oublié à quel endroit.

- Et ce n'est pas la peine de vous casser la tête à contrôler toutes les pages les copains! Il suffit de regarder sur la tranche du livre et de repérer les endroits où se trouvent les pages illustrées. On les voit bien, elles n'ont pas le même aspect que les autres! ajouta Philippe qui voulait éviter de laisser toute l'initiative des opérations à sa sœur.

- Super! J'adore fouiller dans les vieux bouquins ! s'exclama Dominique en saisissant à bras le corps le plus proche de lui.

Après un bon quart d'heure de recherche, les cinq premiers volumes avaient été contrôlés et rien n'avait été trouvé. Aurore se saisit du dernier et commença à le feuilleter. Arrivée à la lettre M, elle s'arrêta brusquement et poussa un cri de joie.

- Génial! Voyez, c'est à MANUSCRIT qu'il fallait chercher. Voyons voir, houlà mais regardez, ça ressemble beaucoup à notre feuille de papier ça ; c'est un exemple de texte original d'un auteur romain. Voyez : toutes les lettres sont en majuscules, les mots sont séparés par des points et non pas par des espaces comme nous le faisons aujourd'hui :

IMP•CAESARI•DIVI•NERVAE•FILIO•NERVAE•TRAIANO•OPTIMO•AUG•GERMANICO•D  
ACICO•  
PONTIF•MAX•TRIB•POTEST•XVIII•IMP•VII•CO•VI•P•P•FORTISSIMO•PRINCIPI•SENATU  
S•P•Q•R

La traduction est indiquée en dessous. Cela veut dire : *A l'empereur César, fils du divin Nerva, Nerva Trajan, très bon, Auguste, vainqueur des Germains, vainqueur des Daces, grand pontife, revêtu de la puissance tribunitienne pour la 18<sup>e</sup> fois, général vainqueur pour la 7<sup>e</sup> fois, consul pour la 6<sup>e</sup> fois, père de la patrie, empereur très valeureux, le Sénat et le peuple romain.*

- Et qu'est-ce que l'on voit sur notre feuille ? interrogea Yannick. Sans leur laisser le temps de le faire, il se répondit à lui-même : on voit que c'est écrit à la main car les lettres sont irrégulières, ce qui ne serait pas le cas s'il s'agissait d'un texte tapé sur un ordinateur puis imprimé avec une imprimante ; on voit aussi que les lettres sont toutes sans exception des majuscules séparées par des points. Cela veut dire deux choses à mon avis. Soit c'est quelqu'un qui s'est amusé à copier à la main un texte latin à la manière des Romains, mais pour quoi faire ? Soit c'est...

- Un texte romain, écrit par un vrai Romain il y a 2000 ans! lança Quentin qui commençait à s'exciter.

- Oh là, tu veux dire que quelqu'un aurait pris un document dans un musée pour le photocopier ? répondit Philippe.

- Ou aurait trouvé un document en faisant des fouilles... comme dit-on déjà ? Ah oui, archéologiques et aurait fait des photocopies, lança Dominique qui ne voulait pas être en reste, surtout devant Aurore. Cette dernière, devant le tour imprévu pris par la conversation, se mit elle aussi à penser à haute voix :

- Voyons, où en sommes-nous ? On a quarante photocopies effectuées sur la machine de Mademoiselle Talbot, dans la nuit du jeudi 3 au vendredi 4 juin. Une feuille de papier trouvée sous la photocopieuse le samedi 5 matin, qui est une copie d'un texte latin écrit à la main à la manière des Romains. Un prof de français et de latin, monsieur Knecht, qui a la clé du collège et qui peut donc aller où il veut...

- Non, pas où il veut car mademoiselle Talbot ferme la porte du CDI à clé tous les soirs répondit Philippe, toujours pratique. Soit c'est quelqu'un d'autre, soit c'est lui, mais alors il a trouvé le moyen d'entrer au CDI sans clé. Yannick lui répondit :

- A mon avis, c'est lui, car qui s'amuserait à photocopier quarante pages d'un texte latin à part un prof de latin ? Quoique, soyons rigoureux. Rien ne nous dit que les photocopies concernaient des textes en latin, il s'agissait peut-être d'autre chose et la feuille trouvée sous la photocopieuse y était peut-être depuis longtemps. On n'est pas bien avancé...

- Je propose de partir d'une idée et de chercher à la vérifier, lui répondit Aurore qui avait un cerveau bien organisé. Partons du principe que ces quarante photocopies ont été faites pour copier une petite quantité de textes en latin et que ça a été fait par monsieur Knecht, car il a une clé du collège, ce qui lui permet d'opérer discrètement la nuit et essayons de contrôler cette supposition en faisant notre petite enquête. Après on verra bien si c'est vrai.
- OK, je suis d'accord, répondit Quentin qui avait un tempérament de fonceur et n'aimait pas trop que l'on discute à perte de vue sans agir. Mais comment faire ?
- Il faut vérifier deux choses, lui répondit Yannick, qui commençait à y voir plus clair. D'abord le problème Knecht. Peut-il entrer au CDI la nuit et comment ? Puis le problème des photocopies. S'agissait-il de copies de textes en latin ? Pour répondre à ces deux questions, il nous faut nous répartir le travail comme le font les policiers dans les films. Qui veut s'occuper du cas de monsieur Knecht ?
- Je suis toute indiquée pour cela car je l'ai en cours de latin, mais il me faudrait de l'aide, intervint Aurore, qui adorait les mystères.
- Quoi ? Tu veux te mêler encore de nos affaires ? lança Philippe qui avait décidément du mal à admettre la présence de sa sœur dans leur groupe.
- Écoute Poun, ta sœur est au courant de tout et en plus elle nous a bien aidés, je crois que la moindre des choses est de l'accepter avec nous, lui répondit Yannick, qui fut aussitôt approuvé par Dominique et Quentin. »

Pendant que Philippe s'avouait battu en grommelant, la petite équipe s'attaqua au problème de la répartition des tâches. Aurore se vit épaulée par Quentin et Yannick pour tirer au clair le cas Knecht, tandis que Philippe et Dominique furent chargés de découvrir la vérité sur les photocopies nocturnes. Pendant les deux semaines suivantes, l'équipe de « détectives » composée de Aurore, Quentin et Dominique multiplia les tentatives pour lever le doute concernant les activités nocturnes de monsieur Knecht. Hélas, aucun résultat ne vint récompenser leurs efforts et ils commençaient à désespérer, quand le hasard s'en mêla et leur donna un petit coup de main.

Aurore ce jour-là, avait cours de latin avec monsieur Knecht comme tous les vendredis de 9 H 00 à 11 H 00. Elle était assise à côté de sa meilleure copine, Diama, qui était une jeune noire d'origine sénégalaise un brin timide, dont les parents –des commerçants en vêtements- étaient installés à Clermont depuis vingt ans. Elle était très jolie, avec son sourire éclatant et ses magnifiques yeux en amande, encore rehaussés par ses cheveux tirés en chignon sur la tête. Aussi discrète qu'Aurore était assurée, elle n'avait pourtant pas ses yeux dans sa poche et c'est elle qui fit remarquer à Aurore un détail surprenant : lors de la récréation de 10 H 00, le trousseau de clés de monsieur Knecht resta posé sur un coin du bureau, alors que son propriétaire s'éloignait vers la salle des professeurs. La plupart des élèves étaient déjà sortis de la salle. Aurore prit sa décision en un éclair : c'était le moment ou jamais pour jeter un coup d'œil sur ses clés ! Avisant Diama à ses côtés, elle lui demanda brusquement : « Dis, tu serais d'accord pour me rendre un grand service ? » Cette dernière, surprise, la regarda un instant puis acquiesça de la tête. Aurore lui expliqua rapidement son plan improvisé : « T'es cool Diama. C'est très simple, tu te mets devant la porte de la salle, là, et tu fais le guet. Si quelqu'un vient, tu donnes deux coups contre la porte pour me prévenir. Moi je serai à l'intérieur.

- Mais... que vas-tu faire ? questionna Diama, vaguement inquiète.
- Oh rien de bien méchant, ne t'en fais pas, je t'expliquerai tout plus tard, lui répondit Aurore. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. En quelques secondes Diama se retrouva dans le couloir, appuyée à la porte d'un air nonchalant en parcourant vaguement une revue télé, tandis qu'Aurore se dirigeait vers le bureau du professeur. Par chance, la salle était située au premier étage, ce qui évitait d'avoir à se soucier des regards extérieurs. Le trousseau de clés de monsieur Knecht comportait quatre clés. La plus grosse était sa clé de voiture, elle était reconnaissable à sa forme particulière et au logo Peugeot incrusté dessus. Par contre les trois autres n'étaient pas identifiables. « Il doit bien y avoir la clé de son appartement en ville, mais à quoi correspondent les deux dernières, » se demandait Aurore. Subitement elle eut une idée. Saisissant son téléphone portable, elle composa le numéro de Yannick.



Ce dernier se trouvait dans la cour quand son téléphone sonna. Surpris par l'appel, il réagit vite et interpellant Quentin pour qu'il le suive, il se précipita vers la salle de cours où l'attendait Aurore. Passant en trombe devant une Diama stupéfaite, ils se ruèrent dans la salle et furent mis au courant de la situation en quelques mots par Aurore : « Vous avez vu à quoi ressemblent les clés du collège l'autre jour au secrétariat. Regardez ces trois clés. C'est le trousseau de Knecht. Est-ce qu'une clé vous rappelle quelque chose ?

- Il y a une clé de bagnole, lâcha Quentin, qui fut vite interrompu par Aurore.
- Je sais. Je parle des trois autres.
- Attendez, celle-là ressemble à la clé d'entrée du collège, intervint Yannick, regarde Quentin, tu te rappelles de cette clé avec des trous dessus ?
- Mais tu as raison. Je m'en souviens bien. C'est la clé d'entrée du collège, elle est bien reconnaissable avec sa forme compliquée. On n'en voit pas beaucoup comme ça d'habitude. Reste les deux autres et pas d'étiquettes pour nous aider, répondit Quentin.
- Bon, logiquement, il y en a une qui est celle de son logement en ville, reprit Yannick, je penche pour celle-ci, car elle ne nous dit rien. Par contre, celle-là, là, avec ce « L » gravé sur la partie ronde, ressemble comme deux gouttes d'eau aux clés de toutes les portes intérieures du collège, vous ne trouvez pas ?
- Exact, Yannick, tu as raison, lui répondit Quentin, ça veut dire que c'est le même fabricant. Knecht a donc la clé d'entrée du collège et une clé qui lui permet d'accéder à un local à l'intérieur. Mais lequel ? Et si c'était le CDI, tout bêtement ?
- C'est peut-être ça, Quentin, mais comment le savoir ? Cela peut être aussi la clé de la salle des profs, objecta Aurore.
- 

A cet instant deux coups furent frappés contre la porte de la salle, faisant sursauter nos trois amis. C'était Diama, qui les prévenait du retour imminent du propriétaire du trousseau de clés ! Tandis qu'Aurore regagnait vivement sa place, les deux garçons s'éclipsèrent rapidement, dans le couloir, s'attirant une remarque aigre-douce de monsieur Knecht, qui arrivait à grandes enjambées : « Tiens, des candidats supplémentaires pour mon cours de latin ! » Un peu plus tard, pendant que l'enseignant développait les subtilités d'un point délicat de déclinaison latine, Aurore réfléchissait. « Cette clé avec le « L » est-elle celle du CDI ? Comment le savoir ? Le mieux est peut-être d'aller sur place à la fin du cours, à 11 heures, pour essayer de voir ce qu'on peut apprendre. » C'est ce que firent Aurore et Diama. Elles passèrent leur heure de libre avant midi au CDI, à fureter et à guetter une occasion favorable pour apercevoir la clé de la porte, mais en vain, car mademoiselle Talbot gardait son trousseau de clés sur elle.

Entre temps, Aurore avait expliqué à Diama les raisons de sa curiosité et lui avait parlé de leur enquête débutante. Quand la sonnerie retentit, à 12 heures, elles se retrouvèrent toutes deux fort dépitées dans le couloir, regardant la propriétaire des lieux s'éloigner, après avoir fermé à double tour la porte de son domaine. A ce moment, le destin leur donna un deuxième petit coup de main, comme il sait le faire parfois... Alors qu'elles étaient là, à se demander encore ce qu'elles allaient faire, tout en se dirigeant lentement vers la sortie, elles aperçurent avec surprise monsieur Knecht, qui arrivait droit vers elles. Aurore eut un mouvement intérieur de panique à l'idée que l'adulte ait repéré leur manège de tout à l'heure et vienne pour les sermonner. Mais il passa devant les deux adolescentes sans mot dire et, sortant son trousseau de clés de sa poche, il ouvrit la porte et entra au CDI ! Stupéfaites, les deux amies se regardèrent les yeux grands ouverts, puis se sourirent. Mission accomplie !

### 3 Poun la magouille joue les «hackers»<sup>2</sup>

Le lendemain, deux semaines après le première réunion et à la même heure, Yannick Quentin et Dominique se réunirent chez Philippe et Aurore où ils retrouvèrent aussi Diama, qui avait accepté avec enthousiasme de faire partie de l'équipe. Les quatre garçons et les deux filles étaient en pleine discussion pour estimer la valeur de ce qu'ils avaient appris. « Donc la réponse à la première question que l'on se posait il y a quinze jours est oui. Knecht a bel et bien en sa possession la clé de la porte d'entrée du collège et la clé du CDI expliqua Yannick d'un air satisfait. Et on doit une fière chandelle à Aurore, car sans elle, on en serait toujours au point de départ, ajoute-t-il.

- Bon, l'essentiel c'est le résultat de tout ça. Knecht est à présent le suspect numéro un. Mais pourquoi a-t-il la clé du CDI ? s'interrogea Philippe.
- On s'est renseigné discrètement auprès de Sylvie au secrétariat et elle a dit que monsieur Knecht avait besoin d'un accès Internet pour ses recherches en vue de la préparation d'un concours très difficile, l'agrégation. Et au CDI, il y a un PC avec une connexion Internet à haut débit et un abonnement 24 heures sur 24, précisa Quentin. Ce prof a bien sûr un PC chez lui avec Internet, comme tout le monde, mais manque de pot pour lui, son ordinateur est tombé en panne récemment et il n'est pas réparable. C'est pourquoi le Principal a accepté de lui prêter un PC du CDI provisoirement pour ne pas le pénaliser pour son concours. Ainsi qu'une clé pour pouvoir travailler le soir.
- Ah voilà tout s'explique, répondit Dominique qui commençait à trouver cette histoire épatante.
- Et vous, qu'avez-vous trouvé ? questionna Diama en se tournant vers Philippe et Dominique.

Philippe prit un air gourmand, puis regardant Dominique avec un clin d'œil, il raconta ce qu'il considérait désormais comme son exploit personnel numéro un. « Ce n'était pas une mission facile. Comment prouver que les 40 photocopies effectuées sur la machine de « Poil aux pattes » concernaient bien des documents en latin ? Je vais commencer par le début, même s'il y a certaines choses que vous savez déjà. On a bien pataugé au départ, hein Dominique ? On a d'abord interrogé discrètement la femme de ménage, sous prétexte de récupérer des copies perdues, pour savoir si elle avait vu des copies ratées dans les poubelles du CDI. Normalement, quand tu fais quarante « photocops », il arrive à un moment où à un autre que tu te trompes et jette à la corbeille plusieurs essais ratés, que ce soit parce que le réglage de la luminosité de la machine est mauvais ou pour toute autre raison. Mais la femme de ménage n'avait rien remarqué, ce qui prouve que notre voleur avait nettoyé avant de partir. Sauf pour la feuille qu'on a retrouvée sous la machine, qui avait dû y glisser sans qu'il le voie. Pas question d'interroger la mère Talbot, bien sûr.

Un jour j'ai pensé à questionner mon père. Je sais qu'il adore tout ce qui est technique – normal il est informaticien- et je lui ai demandé de me parler des photocopieuses et de leurs performances. Il m'a répondu entre autres que les nouvelles machines pouvaient garder en mémoire les photocopies effectuées. Et que c'était en général des photocopieuses haut-de-gamme avec un disque dur capable de stocker les enregistrements, comme sur un ordinateur et qui pouvaient d'ailleurs être reliées aux ordinateurs en réseau. Mais l'espoir a été de courte durée. La « photocop » du CDI est un vieux clou qui date de Louis XIV et que Poil-aux-pattes ne veut pas changer tant qu'elle marche encore. Quelle radine, celle-là ! Ainsi, la piste qui aurait consisté à essayer de « faire parler » la photocopieuse tombait totalement à l'eau.

---

<sup>2</sup> Un « hacker » est une personne extrêmement compétente en informatique, qui s'introduit dans les réseaux des entreprises ou du gouvernement, sans demander d'autorisation, avec pour but d'en démontrer les failles de sécurité. Un hacker ne casse rien. Il cherche seulement la renommée. Il ne faut pas le confondre avec un « cracker » ou un « pirate » qui eux agissent pour l'appât du gain ou pour détruire des données.

On était complètement perdus avec Dominique, quand tout à coup vous êtes venus nous parler de votre succès avec les clés du père Knecht. Le fait qu'il ait la clé du CDI en permanence renforçait les soupçons à son égard. En même temps, on s'est dit que si c'était lui qui avait fait les quarante photocopies, il avait été bien naïf de prendre ce risque, car le fait qu'il soit un des rares à avoir accès à la clé faisait de lui le suspect numéro un pour nous, mais pour le Principal aussi, qui est loin d'être un imbécile.

C'est alors qu'un coup de théâtre s'est produit. Mardi dernier, Dominique, qui traînait au CDI, a vu le père Knecht entrer discrètement avec un paquet de feuilles de papier pour photocopieuse. Il l'a donné à mademoiselle Talbot avec un sourire un peu gêné. Comme ce n'est pas dans l'habitude des profs d'aller acheter du papier pour la photocopieuse de la miss Talbot –c'est une société qui vient livrer ça de temps en temps- on s'est dit qu'il venait réparer son « emprunt ». Pour en être sûr, Dominique s'est débrouillé pour passer près de la photocopieuse et il a pu compter combien de feuilles il y avait dans le paquet : 500 ! Le compte était le bon. On avait enfin la preuve que c'était bien lui qui avait fait les photocopies la fameuse nuit où tout avait commencé.

Notre enquête semblait donc terminée. Plus aucun mystère à éclaircir ! C'est alors que l'on s'est posé la bonne question. Toujours la même depuis le début, en fait. Pourquoi monsieur Knecht avait-il risqué de se faire accuser de larcin en faisant toutes ces copies LA NUIT et en « empruntant » un paquet de 500 feuilles de papier, au lieu tout simplement de demander l'autorisation à mademoiselle Talbot de le faire pendant la journée? Après tout, c'est normal qu'un prof de latin fasse des photocopies de textes en latin ! Pourquoi faire compliqué et prendre des risques quand on peut faire simple ? Il fallait qu'il y ait un sérieux motif pour cela. Après bien des hésitations, à la fin, la seule explication que l'on a trouvée était qu'il ne voulait peut-être pas que l'on voie LES DOCUMENTS qu'il photocopiait.

Notre enquête continuait donc, mais au lieu de chercher QUI avait fait les photocopies, ça on le savait désormais, il fallait trouver CE qui avait été photocopié. S'agissait-il bien de papiers avec des textes en latin et pourquoi étaient-ils si importants ? Ce qui correspondait d'ailleurs à la mission de départ que vous nous aviez confié à Domi et à moi, vous vous rappelez ? Maintenant j'en viens à ce que vous ne savez pas encore. On n'ignorait pas depuis quelques semaines déjà qu'un ordinateur du CDI, le numéro 3, était réservé par le Principal à monsieur Knecht et à lui seul, ceci à titre provisoire. C'était pour son concours et les élèves avaient interdiction de s'en servir. Mademoiselle Talbot avait d'ailleurs placé un petit écriteau dessus pour interdire son utilisation. Un jour que je voulais surfer sur Internet à partir d'un ordinateur du CDI, je n'ai pas fait attention et je me suis assis au PC numéro 3, le dernier à droite, qui était mon préféré avant qu'on l'interdise aux élèves. Mal réveillé, je l'ai mis en route, car il était éteint –ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille- et quelle ne fut pas ma surprise de constater que j'étais arrêté en fin de démarrage par une fenêtre réclamant un mot de passe à l'ouverture de Windows, alors que sur les autres PC il n'y en a pas.

C'est là que j'ai réalisé que je m'étais trompé d'ordinateur. J'étais en train de l'éteindre quand Knecht est arrivé par hasard et m'a enguirlandé comme rarement dans ma vie. « Qu'est-ce que tu fous là ? Tu n'as pas le droit de toucher cette machine ! Dégage ! » Et comme je ne parlais pas assez vite à son goût, il m'a flanqué une tape de sa main sur la tête, ce qui m'a fait très mal, car il a une grosse bague au doigt. Là je me suis dit : « Mon coco, celle-là tu t'en repentiras ! ». En fait c'est cet incident qui nous a fait réfléchir et nous a mis sur la bonne piste. Je me suis dit que Knecht ne faisait peut-être pas que des recherches sur Internet en vue de préparer son concours de l'agrégation, quand il utilisait ce PC numéro 3. Après tout, avoir un PC réservé pour lui seul pendant des mois pouvait l'avoir incité à y stocker des travaux personnels –comme l'affaire des photocopies-, ceci d'autant plus que d'après la miss Talbot il avait placé un mot de passe, très difficile à deviner pour en verrouiller l'accès. Ce mot de passe il ne le partageait pas avec elle, la patronne du CDI, ce qui l'énervait fort. En somme, il nous restait à essayer de faire parler l'ordinateur de monsieur Knecht. L'espoir de trouver quelque chose de cette manière indirecte était peut-être illusoire, mais on n'avait pas d'autres solutions que d'essayer.

- Mais vous ne pouviez pas regarder par-dessus son épaule tout de même ! interrogea Yannick, intéressé par le récit.
- Non. Mais... Hi hi, j'ai un papa informaticien tra la la lalère, chantonna Poun la magouille en se tortillant comme un vers et en balançant ses bras au-dessus de sa tête d'un air taquin.
- Philippe, tu vas nous le dire ce que tu as trouvé ou pas ? s'impatienta Aurore, un peu vexée que son frère soit devenu le pôle d'attraction du petit groupe.
- Bon voilà, voilà, j'y viens, faut pas s'énerver, hou hou hou. Je me suis rappelé ce que disait toujours mon père, à savoir qu'il n'y avait rien de plus indiscret et de plus bavard qu'un ordinateur. Alors, je l'ai questionné. Il adore parler de son métier, c'est normal et moi j'aime beaucoup les ordinateurs et il le sait. »

Et là Philippe raconta comment son père lui avait expliqué les différentes manières de « hacker » un ordinateur. C'est-à-dire comment désactiver les protections qui empêchent quelqu'un d'autre que son propriétaire d'accéder à son contenu. Puis quand ce fut fait, il continua : « Alors voilà, on avait une machine avec probablement des secrets dessus, mais on ne pouvait pas y accéder en présence de Mademoiselle Talbot et de toute façon il était pourvu d'un mot de passe sérieux. On était coincé deux fois !

- Mais alors, comment avez-vous fait ? interrogea Quentin très intrigué.
- On s'est dit qu'il fallait se débrouiller pour que ni la miss Talbot ni monsieur Knecht ne soient là pour que l'on puisse opérer précisa Philippe.
- Mais ils sont toujours là ! répondit Yannick.
- Non, Knecht a des cours et ses cours sont prévus à l'avance. Il suffisait de consulter le planning au secrétariat. Et d'un. Pour Talbot c'était plus dur. Elle est toujours là et elle n'est jamais malade la vieille chouette ! intervint Dominique.
- On ne pouvait quand même pas y aller la nuit, au risque de se faire surprendre par monsieur Knecht et d'être punis ou soupçonnés de vol, reprit Philippe. Restait la journée. Pour Talbot et Knecht, on s'est dit qu'il n'y avait qu'un moment où ils étaient absents ensemble pendant la journée : c'était au moment du repas de midi. Knecht rentre toujours chez lui pour manger, son cas était réglé. Pour Talbot, on a chronométré pendant trois jours combien de temps elle mettait pour manger à la cantine du collège et on est tombé sur une moyenne de 45 minutes, avec plus ou moins 10 minutes. C'était peu mais on s'est dit qu'il n'y avait que là que l'on pouvait agir. Mais il y avait un problème. Elle fermait toujours la porte à clé pendant son absence. Comme on ne pouvait pas avoir de clé il fallait s'en passer.
- Mais... Ce ce ce, n'est pas possible, bégaya Quentin.
- Mais si, mon Quentin, tout est possible quand on fait marcher son imagination, surtout quand c'est celle de Poun la magouille ! répondit Dominique. A ces mots, l'intéressé ne sentit plus de joie et jeta un gros regard de reconnaissance à son copain. Dominique reprit : On n'avait qu'à se laisser enfermer à midi dans le CDI. L'idée était de Philippe. Brillante, non ?»

Philippe profita du fait que son ami reprenait sa respiration pour continuer le récit à sa place : « On s'est dit ensuite que se faire enfermer à deux au CDI serait moins facile et un peu plus suspect en cas de problème et qu'il valait mieux que ce soit moi qui sois à l'intérieur, car je connais mieux les ordinateurs. Pendant ce temps, Dominique me « couvrirait » en étant à l'extérieur, pour me prévenir d'un retour imprévu de Talbot par un coup de téléphone portable. Pour cela j'avais emprunté celui de ma mère et Dominique avait pris celui de son grand frère. On était bien équipés ! Il ne restait plus à Dominique qu'à se placer à la cantine à un endroit où il ne perdrait pas des yeux la mère Talbot et c'est ce qu'il a fait. Bon, mais pour se laisser enfermer, il fallait se cacher, car la Talbot regarde toujours avant de partir manger s'il reste quelqu'un. Alors on a bien observé les lieux et on a constaté qu'il y avait un recoin sombre du côté de la bibliothèque, au fond du CDI, où on pouvait échapper au coup d'œil que jette la Talbot quand elle part à midi.

- Mais quelle excuse vous aviez prévu de donner, au cas où elle t'aurait vu en partant? questionna Aurore en plissant les yeux.
- Mais que je m'étais endormi sur la lecture d'un livre et que je n'avais pas entendu la sonnerie. Normal, j'étais censé avoir très mal dormi la nuit d'avant à cause d'un début d'angine répondit Philippe avec un large sourire où celui qui le connaissait bien pouvait lire : Et paf !
- Bon, qu'est-il arrivé ? s'impacienta Yannick, que ces petits accès répétitifs de jalousie entre frère et sœur agaçaient.
- Eh bien tout a marché comme prévu. Hier, j'ai traîné dans le CDI entre 11 heures et midi – je n'avais pas de cours à ce moment là- et j'ai fait semblant de ne pas me presser quand la sonnerie a retenti et que les autres élèves sont partis. Dès que le dernier eut tourné les talons, je me suis accroupi au fond de la bibliothèque, entre les rayonnages, comme si je voulais relacer ma godasse. La mère Talbot a jeté un coup d'œil –heureusement sans aller jusqu'au fond de la pièce- en demandant s'il restait quelqu'un. Je me suis bien gardé de répondre. Puis j'ai entendu la porte se fermer et la clé tourner dans la serrure.
- Là, la Talbot m'a agressé verbalement car je traînais près de l'entrée du CDI en l'attendant, raconta Dominique: « Vous n'allez pas manger ? Allez, ouste ! On ne reste pas là ! ». Alors j'ai fait semblant de partir puis je l'ai suivie jusqu'à la cantine où je l'ai vue s'installer pour manger avec la secrétaire du Principal, vous savez, la Julie, celle qui sourit quand il lui tombe trois dents. Qui se ressemble s'assemble dit le dicton! Puis j'ai appelé Poun sur le portable pour le prévenir qu'il pouvait commencer son travail.
- Mais ce n'était pas discret la sonnerie d'un téléphone portable ! Vous n'aviez pas peur que quelqu'un trouve bizarre d'entendre un portable sonner dans le CDI à l'heure du repas de midi ? s'inquiéta Diama.
- Non car on avait mis les deux appareils, celui de Philippe et aussi le mien sur vibreur. Cela chatouille la jambe quand ça sonne dans la poche, c'est marrant, la rassura Dominique. On avait convenu de faire 3 sonneries.
- Et si monsieur Knecht n'était pas allé manger chez lui ce jour là et était allé au CDI entre midi et deux ? questionna Quentin, qui pensa avoir trouvé la faiblesse du plan génial de Philippe.
- Il y avait Aurore que j'avais chargé de surveiller son départ à midi et qui a prévenu Dominique à la cantine. Domi m'a donc averti avec le portable pour Talbot et pour Knecht en même temps, répondit Philippe. Knecht était rentré à pied pour déjeuner chez lui, comme il le fait d'habitude, car il n'habite pas très loin du collège. Bon, maintenant, voilà comment ça s'est passé au CDI. »

Suit le récit de l'exploit de Philippe raconté par son auteur : « Je savais que j'avais seulement 35 minutes en gros pour agir. C'était peu, car avec l'informatique, on sait quand on commence, on ne sait jamais quand ça va finir... Je vais essayer d'être bien clair. Mon père m'avait expliqué qu'avec le système d'exploitation<sup>3</sup> Windows, le même que celui qui est installé sur les ordinateurs du CDI, on ne pouvait pas contourner facilement le mot de passe demandé au démarrage. Et qu'il y avait plusieurs méthodes pour cela mais que la voie la plus discrète était la suivante :

Le PC de Knecht au CDI a un disque dur avec Windows et je ne peux pas y accéder car Windows a été configuré pour monsieur Knecht et pour lui seul. Comment ? Par le fait qu'au milieu du chargement de Windows on vous demande votre nom d'utilisateur et votre mot de passe ; le couple *votre nom plus votre mot de passe*, ça s'appelle le compte d'accès. Impossible d'ouvrir Windows sans avoir de compte d'accès. On peut essayer un million de fois, le résultat sera le même : on vous

---

<sup>3</sup> Le système d'exploitation d'un ordinateur est un logiciel qui sert d'intermédiaire entre la machine et l'utilisateur. Il affiche sur l'écran du PC un bureau avec des fenêtres, des icônes, des onglets, des menus déroulants, sur lesquels on peut cliquer avec la souris pour déclencher des actions. Le plus répandu des systèmes d'exploitation s'appelle Windows et il en existe plusieurs versions. C'est un produit de la société américaine Microsoft. Il en existe d'autres, comme Linux par exemple.

demandera toujours le mot de passe de Knecht. De ce côté là on est bloqué, car si on n'ouvre pas Windows, on ne peut pas lire les fichiers qu'il y a sur le disque dur de Knecht. Bref, on tourne en rond...

LA SOLUTION : Contourner le Windows de Knecht avec un autre système d'exploitation qui se charge au démarrage à la place de Windows, ce qui permet d'éviter son mot de passe ! Bien entendu, sur ce système on a tous les droits d'accès. On connaît le nom et le mot de passe, sinon ce n'est pas la peine... Pour cela j'avais un DVD sur lequel j'avais une version spéciale de Linux, qui ne s'installe pas sur le disque dur mais reste en mémoire vive<sup>4</sup> seulement, ce qui ne laisse pas de traces et c'est ce que je voulais justement...

- C'est quoi Linux ? interrogea Quentin.

- Linux est un système d'exploitation concurrent de Windows. Il est beaucoup moins connu, mais il est super et en plus il est gratuit, lui répondit Philippe.

Je continue. Mais comment fait-on pour que le PC de Knecht démarre sur mon DVD avec Linux au lieu de démarrer sur son disque dur avec Windows? Il faut procéder d'une certaine façon dont je tairai le détail par discrétion car mon père ne veut pas que je divulgue cette manipulation. Ne grognez pas, c'est comme ça, une promesse est une promesse ! Sachez seulement que si on l'a fait, quand on place un DVD avec Linux dans le lecteur de DVD, le PC démarre avec Linux au lieu de démarrer avec Windows ! Du coup, plus de mot de passe de Windows ! C'est ce que j'ai fait. Il ne me restait plus qu'à démarrer le PC de Knecht. On avait complètement contourné le mot de passe très compliqué du père Knecht. C'est pas beau la technique, hein ? Il ne me restait plus qu'à fouiller le disque dur, à la recherche des fichiers qui parlaient de textes en latin. Dix minutes s'étaient déjà écoulées depuis le départ de Poil aux pattes. Il ne fallait pas perdre de temps ! J'avoue que je me suis senti un peu gêné de regarder dans les fichiers de quelqu'un d'autre sans sa permission, mais à ce moment là je me suis rappelé l'engueulade de Knecht et surtout son coup sur la tête, alors j'ai continué...

Je précise que comme ce n'était pas l'ordinateur personnel de Knecht mais celui du CDI prêté pour son travail, il n'y avait donc rien de personnel dessus. En fait j'ai vite vu qu'il y avait un dossier dont le nom était « *ma trouvaille* ». J'avais amené sur moi une bonne clé usb à forte capacité que j'avais prévu d'utiliser pour copier ce que je trouverais et l'emporter chez moi. J'ai donc fait une copie de ce répertoire et d'un autre dont le nom était « *archéologie romaine et textes latins* ». Vous ne pouvez pas savoir comme c'est long la copie de fichiers quand on est dans cette situation ! Surtout qu'il s'agissait en partie d'images de documents passées au scanner et donc très volumineuses !

- Mais tu as pu finir à temps ? demanda Yannick qui connaissait pourtant la réponse.
- Oui. 30 minutes après le départ de « poil aux pattes » j'avais tout regardé et copié ce qui m'avait paru intéressant. Heureusement que le père Knecht est un type organisé. Ce n'était pas la pagaille sur son disque dur comme pour certaines... répondit Philippe en regardant lourdement sa sœur.
- Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait moi ? Dès que je touche au petit ordinateur sacré de Mōssieur, Mōssieur pique sa petite crise, rétorqua Aurore, irritée que ses faibles connaissances en informatique soient montrées du doigt.
- Bon, ça va vous deux, arrêtez de vous chamailler. Philippe laisse Aurore tranquille et raconte-nous la fin de ton histoire, intervint Quentin. »

En quelques instants, Philippe acheva le récit de son exploit et expliqua comment les quelques minutes qu'il lui avait fallu pour tout remettre en ordre –récupérer son DVD, sa clé usb et éteindre le PC- avaient été les plus longues de sa vie. Un coup de téléphone de Dominique : « Elle se lève de table », vint l'avertir après 32 minutes d'efforts de l'arrivée imminente de Mademoiselle Talbot. Cette dernière avait mangé plus vite que de coutume, comme par hasard... Il venait juste d'éteindre le PC et

---

<sup>4</sup> La mémoire vive stocke temporairement les programmes ou les fichiers dont on se sert quand on utilise le PC. Elle se vide totalement quand on éteint l'ordinateur. Par contre le disque dur garde tout, même quand la machine est éteinte.

était en train de vérifier si tout était normal. Il eut juste le temps de se précipiter le cœur battant au fond de la bibliothèque, au moment où la clé de mademoiselle Talbot tournait dans la serrure. Il lui fallut attendre que les premiers élèves arrivent pour s'éclipser discrètement devant quelques regards interrogateurs... Mission réussie !

« Hourra ! Pour Philippe et pour Aurore » proposa en fin diplomate Yannick. Et les quatre adolescents de sauter de joie en poussant des cris d'Indiens, vite rejoints dans la bonne humeur par le frère et la sœur réconciliés dans le succès commun. Ce qui provoqua la galopade effrénée de la chatte de la maison, Juliette, qui dormait sous la terrasse dans un recoin discret et s'échappa affolée en zigzaguant dans le jardin, les oreilles repliées en arrière sur la tête.

Quand les rires provoqués par cette grotesque apparition se furent tus, ce fut Yannick qui reprit la parole : « Bon, maintenant, il nous faut regarder de près ce qu'il y a dans les fichiers informatiques de monsieur Knecht, mais je crois que tu l'as déjà fait... Philippe. » « Oui, je l'ai fait et dans le répertoire *ma trouvaille* du PC de Knecht, je n'ai rien trouvé d'intéressant si ce n'est peut-être ce fichier qui s'appelle *Texte inconnu de Tite-Live* ? Tenez, je l'ai imprimé hier soir, le voilà, il a 3 pages. Mais bon, il est malin le père Knecht, il n'a pas crypté ses données<sup>5</sup> mais il a tout mis en latin, pour être sûr que personne ne pourrait comprendre ce qu'il avait écrit. »

Aurore saisit prestement le document dans la main de son frère et déclara que comme elle était la seule à faire du latin avec Diama, c'était donc à elles deux de jouer à présent et qu'on allait voir ce que les filles savent faire ! Et elles s'éclipsèrent ensemble vers l'intérieur de la maison en riant, un gros dictionnaire latin-français sous le bras, laissant là les quatre garçons, pas mécontents au fond d'avoir une aide pour tirer au clair ces fichus textes. Quel plaisir de siroter un bon jus de fruit entre copains pendant que les filles jouaient les « intellos » de leur côté ! Une bonne heure et demie plus tard, Diama et Aurore reparurent sous la terrasse où les garçons s'étaient installés pour discuter de leur enquête et de bien d'autres choses passionnantes encore, comme l'art et la manière de modifier le moteur des mobylettes pour augmenter leur vitesse, les jeux sur ordinateurs surtout et les astuces pour gagner à tous les coups etc. Une revue de jeux vidéo trônait sur la table et ses pages écornées montraient qu'elle avait été consultée et pas qu'une fois...

« Ah, vous voilà enfin, les filles, lança Dominique un peu taquin. Il vous en a fallu du temps...

- J'aurais bien aimé t'y voir, toi qui ne comprends pas un seul mot de latin, rétorqua Diama, irritée de voir son travail et celui de sa copine si peu reconnu.
- Bon, voilà que ça recommence... lança Yannick, pressé de savoir ce qui avait été découvert. Allez, dites-nous ce que vous avez trouvé.
- *Vox clamantis in deserto* répondit Diama du tac au tac avec un large sourire.
- Quoi ? Demanda Philippe stupéfait.
- *Veni, vidi, vici* ajouta Aurore qui comprit l'intention de son amie de river leur clou à ces « messieurs ».
- Devant les yeux arrondis de surprise des quatre garçons, Diama et Aurore partirent d'un joyeux fou rire qui se prolongea un moment, puis elles consentirent à livrer le résultat de leurs efforts, estimant s'être suffisamment moqué des quatre garnements.
- *Vox clamantis in deserto*, ça veut dire *la voix qui crie dans le désert*. C'est la dernière phrase du texte de Knecht. Tu me demandais bien ce qu'on avait trouvé ? J'ai répondu à ta question, expliqua Diama en regardant Yannick dans un sourire.

---

<sup>5</sup> Un logiciel de cryptage ou de chiffrement permet de rendre incompréhensible un texte que l'on veut garder secret même s'il tombe dans les mains de ceux qui ne devraient pas le connaître. Par exemple le texte : « Il fera beau demain » peut devenir « *?/Vy/\$%sr=aPen^\$\*ornhLtqrzn890va* » ce qui ne veut rien dire. Celui à qui on envoie ce texte doit savoir comment le déchiffrer. Pour cela il lui suffit de connaître un élément secret que l'on appelle la clé de chiffrement. En pratique, il lui est demandé un long mot de passe pour obtenir de nouveau le texte en clair.

- Veni, vidi, vici signifie *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. C'est ce que nous avons fait avec Diama, on a pris le texte, on l'a vu, on l'a vaincu, ajouta Aurore en relevant la tête avec fierté. Ce sont des citations latines très connues, la première vient de l'Évangile et parle de Jean Baptiste, la deuxième a été prononcée par l'empereur romain Jules César. Vous connaissez, je pense ?
- Ben oui, on les connaît tous les deux, le Baptiste et le Jules, on en a parlé au catéchisme et en Histoire, se risqua Yannick, malgré tout impressionné par la culture des deux filles.
- Bon ce n'est pas tout ça, mais pourquoi Knecht s'est-il caché la nuit pour faire ses photocopies ? lança Quentin.
- Oui, oui, dites-nous pourquoi ! crièrent en cœur les quatre garçons, impatients de savoir si leur aventure allait se poursuivre ou tourner court. »

Aurore prit alors la parole, tout en prenant son temps pour ménager ses effets: « La réponse est... MONSIEUR KNECHT A PEUT-ÊTRE FAIT UNE GRANDE DÉCOUVERTE! Un silence stupéfait accueillit cette révélation inattendue, puis ce fut Yannick qui prit la parole :

- Une découverte ? Dans quel domaine ?
- Dans le domaine historique, répondit Diama. Mais on n'en est pas sûres et lui non plus d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, ce qui eut le don de porter à son comble la confusion dans l'esprit des quatre garçons.
- Bon, racontez-nous ce que dit ce texte maintenant et on y verra plus clair je pense, lança Yannick qui savait garder la tête froide dans ces situations. »

C'est Aurore qui lui répondit : « Bon, voilà ce que l'on a trouvé : je ne vais pas vous lire toute la traduction du texte de Knecht, d'abord ce serait pas la peine et puis il y a quelques détails que l'on n'a pas très bien compris, Diama et moi. La plus grande partie du texte écrit sur le PC par Knecht consiste en une étude pour évaluer la valeur d'un document qu'il prétend avoir trouvé. Ce qui est important pour nous, c'est ceci : Vous savez que le titre de ce fichier informatique est *Texte inconnu de Tite-Live* ? Ce titre, c'est Knecht qui l'a choisi et ce n'est pas un hasard, c'est même un point capital. Qui est Tite-Live ? Tous ceux qui font du latin le savent ! On leur fait traduire des tonnes de textes de Tite-Live depuis des générations... Ils finissent par en rêver la nuit ! Mais avec Diama on a cherché dans la vieille encyclopédie pour compléter nos connaissances.

Voilà ce qu'on a trouvé : Tite-Live était un écrivain et un historien romain qui vivait de 59 avant Jésus Christ à 17 après Jésus Christ. Son œuvre essentielle s'appelle *Histoire de Rome*, un travail énorme qui comportait 142 livres. Oui Philippe, tu peux ouvrir grand tes yeux, 142 livres ! Le travail de toute une vie et une mine d'information pour les historiens d'aujourd'hui, puisque son récit commence de la fondation de Rome, en 753 avant JC et va jusqu'à l'époque de sa mort –celle de Tite-Live pas celle de Rome- au début de l'ère chrétienne, soit une durée qui couvre sept siècles ! Malheureusement, seule une partie de son œuvre est parvenue jusqu'à nous. Et là, écoutez bien, car c'est le plus important : les livres de Tite-Live sont numérotés de 1 à 142. Ceux que l'on a retrouvés et que les historiens utilisent depuis longtemps sont les numéros 1 à 10, puis il y a un trou. Ensuite on a la série de 21 à 45 et puis c'est tout. On a donc 35 livres au total. Le dernier livre que nous ayons, le 45, se termine dans l'année 167 avant JC. Maintenant voici le point capital : KNECHT PENSE AVOIR RETROUVE LES LIVRES 46 A 50 !

- Eh alors ? s'interrogea Quentin qui ne voyait pas en quoi le fait de retrouver de vieux bouquins poussiéreux perdus depuis vingt siècles pouvait avoir quelque importance aujourd'hui.
- Alors ? Je vous rappelle que Knecht a pris bien des précautions pour cacher sa découverte : photocopies la nuit, au risque de passer pour un malhonnête, ce qui est peut-être arrivé –on ne sait pas ce que lui a dit le Principal- protection de son fichier informatique en l'écrivant en latin, mot de passe complexe sur son ordinateur auquel même Mademoiselle Talbot n'a pas accès. Pourquoi toutes ces cachotteries ? s'interrogea Aurore.



- Oui c'est quand même bizarre pour quelques vieux bouquins poussiéreux, pensa à haute voix Dominique. Il faudrait peut-être essayer de se renseigner pour en savoir plus...
- Moi j'ai la solution » intervint Philippe. Il suffit de faire appel à mon copain Google !

Aussitôt dit aussitôt fait. Les six adolescents se précipitèrent en criant vers l'ordinateur familial qui trônait dans le bureau du père. Le résultat fut stupéfiant. Des dizaines de liens vers des musées, des sites historiques, des pages personnelles d'amateurs d'histoire antique apparurent instantanément. C'était le trop plein et les six jeunes passèrent une bonne heure à cliquer de liens en liens, parcourant des milliers de kilomètres virtuels en quelques minutes.

« Houais, on n'est pas très avancés. On a appris des choses sur le père Tite-Live et on a confirmé qu'il n'y avait que les livres 1 à 10 et 21 à 45 qui étaient parvenus jusqu'à nous, mais comment savoir si ce qu'a trouvé Knecht est important ou pas ? » s'interrogea Dominique. « Attendez, on a oublié qu'on a un atout, le texte trouvé sur la feuille qui avait glissé sous la photocopieuse. Il est en latin, il semble d'époque romaine, il est peut-être de Tite-Live ! » répondit Yannick. C'est alors que Diama eut l'idée qui allait se révéler décisive : « Quand on ne sait pas par soi-même, il faut demander l'aide de quelqu'un d'autre. On devrait peut-être taper « Tite-Live spécialistes » dans Google pour trouver des noms de gens qui sont des experts de l'écrivain romain, il doit bien en exister. Peut-être pas bien loin de chez nous. On pourrait leur demander ce qu'ils pensent du texte de la photocopieuse ». Bravo Diama tu es géniale, s'exclama Philippe qui réagit aussitôt et tapa dans la fenêtre de Google : « Tite-Live spécialiste ». Le résultat dépassa leur attente. Une bonne dizaine de noms s'affichèrent avec différentes précisions sur leurs travaux. « Un Russe à Grenoble, un dénommé Girard à Toulouse, il n'y en aurait pas un à Montpellier, c'est à 40 kilomètres de Clermont, ça serait super ! pensa à haute voix Dominique, toujours pratique.

- Mais tu as raison, vas-y Philippe, ajoute Montpellier à Tite-Live et à spécialiste, intervint Aurore qui prenait goût à la recherche.
- Voilà, voilà, je lance la recherche par un beau clic de ma belle petite souris grise et qu'est-ce qu'on voit ... Mais il y en a un, il s'appelle Doumergue, un nom bien de chez nous, en plus. Son adresse personnelle n'est pas indiquée, juste l'adresse de la faculté où il travaille, lui répondit Philippe enthousiasmé.
- Je propose que l'on aille le voir pour lui montrer notre papier écrit en vrai romain, lança Quentin tout excité.
- En vrai latin, corrigea Diama en riant de tout l'éclat de ses dents blanches.
- Romain, latin, en tout cas ce n'est pas du français. Mais il est où ce papier au fait ? interrogea Dominique.
- C'est moi qui l'ai, je vais le chercher dans ma chambre, répondit Philippe et il s'éloigna rapidement dans l'escalier.
- Ah j'oubliais, le plus important peut-être. Knecht cite le château fort de Clermont dans le texte que nous avons traduit tout à l'heure. Il dit je cite : *Donjon du Château fort de Clermont, 275 degrés, 260 pas*, précisa Aurore pendant l'absence de son frère.
- Tiens, ça ressemble à la description de l'emplacement d'un trésor... remarqua Quentin, qui était un grand amateur de romans d'aventures.
- Mais tu as raison, lui fit écho Yannick. Je suis scout et on nous apprend à nous servir de cartes de l'Institut Géographique National, l'IGN. 275 degrés, c'est une direction que l'on peut suivre à condition d'avoir une bonne boussole en main. Il faut partir du donjon du château et marcher plein ouest (275 degrés c'est en gros ça) sur une distance de 260 pas et après on trouve...
- Tite-Live ! lança Quentin qui commençait à trouver tout ça passionnant.
- Plutôt son *Histoire de Rome*, précisa Yannick en riant. Tiens Philou t'es de retour, écoute ce qu'on vient d'apprendre et en quelques mots il expliqua à son ami leur découverte.
- Mais c'est formidable, il faut y aller tout de suite ! lança le garçon surexcité par la nouvelle.

- Oui, oui, on y va ! s'enthousiasma Dominique. Yannick, amène ta boussole et moi je compterai les pas.
- Tu compteras les pas... Mais quels pas sont les bons ? Ceux de Knecht ? Les tiens, Domiche ? Ou ceux de Quentin qui a de plus petites jambes ? s'interrogea Philippe. Et les degrés, ce sont les mêmes que nous ?
- Mais tu as raison, intervint Diama. Ce n'est pas très précis ce terme de « pas ». Si c'était des mètres encore... Par contre pour les degrés, je te rassure tout de suite, c'est une unité de mesure qui servait déjà bien avant les Romains et qui n'a pas changé depuis... Il y en a bien 360 en tout pour faire un cercle, le 0 degré correspondant au nord géographique.
- N'oublions pas que ces mots ont été traduits du latin précisa Aurore. Ce petit malin de Knecht avait pris la précaution de rédiger en latin même ses commentaires personnels sur sa découverte!
  
- Tu as raison, lui répondit Yannick la tronche. Ce doivent être des pas de l'époque romaine et on peut avoir de grosses surprises avec ça. Une erreur de seulement 50 mètres et c'est foutu, car je suppose que l'emplacement évoqué par Knecht n'est pas évident à trouver, sinon tout le monde serait au courant depuis 2000 ans. Ah, ces histoires d'unités de mesure c'est embêtant ! Tiens, regarde les Anglais avec leur « pied » qui vaut 30 centimètres et qui sert pour mesurer l'altitude des avions...
- Bon, inutile de perdre son temps tant qu'on ne sait pas exactement ce qu'il en est répondit Philippe. Je propose de se répartir les tâches. Nous les garçons, on tire au clair cette histoire de pas romains et de château fort, vous les filles, comme vous parlez latin, vous vous débrouillez pour obtenir un rendez-vous avec ce spécialiste de Montpellier. D'accord ?
- Ouais, vous pouvez même lui téléphoner en latin si vous voulez, lança Quentin avec son sourire farceur.
- C'est malin ! répondit Aurore en lui jetant un regard noir. »

Après cette dernière remarque, la séance fut levée et les six adolescents se séparèrent le cœur plein d'espérance devant le développement insoupçonné que prenait cette histoire. L'avenir allait leur montrer qu'ils étaient très loin d'être au bout de leurs surprises !

## 4 Opération Tite-Live

On était dans la troisième semaine du mois de juin au collège Saint-Exupéry de Clermont-l'Hérault et la fin de l'année scolaire était dans tous les esprits. Professeurs et collégiens avaient pris ce faux rythme de travail qui caractérise cette période et qui permet de sauver la face, tout en se laissant doucement envahir par le sentiment du devoir accompli, ainsi que par l'esprit des vacances. Mais pour nos six héros, le temps n'était pas encore au farniente. Il fallait tirer au clair cette affaire au plus vite ! L'équipe formée de Diama et Aurore n'avait pas perdu son temps. Les deux amies avaient pris un contact téléphonique avec la Faculté de Montpellier qui leur avait aimablement communiqué les coordonnées de monsieur Doumergue, l'expert de Tite-Live, qui leur avait accordé un rendez-vous pour le samedi suivant, à son domicile. Le convaincre n'avait pas été difficile ; la phrase magique « un texte de Tite-Live qui leur semble très curieux » avait tout de suite produit son effet : Provoquer l'intérêt. Le jour prévu, ce furent cinq jeunes collégiens -Quentin était absent pour raisons familiales- qui prirent le car entre Clermont et Montpellier, sous un orage battant, mais l'espoir au cœur et le sourire aux lèvres.

Aurore serrait précieusement contre elle un porte-documents dans lequel elle avait glissé le mystérieux texte tombé de la photocopieuse. Le voyage dura environ 45 minutes et à l'arrivée à Montpellier, l'orage avait disparu pour laisser place à un magnifique ciel bleu dans lequel brillait le brûlant soleil du Midi. « Un bon présage peut-être », pensa Philippe. Quelques trajets en bus plus loin,

nos cinq amis se retrouvèrent devant le portillon d'entrée d'une villa typiquement méditerranéenne, avec son toit aplati aux tuiles rouge clair et ses cyprès qui jetaient leur silhouette élancée vers le ciel, comme des cierges sombres. C'était la maison de monsieur Doumergue. A leur coup de sonnette, le propriétaire des lieux apparut. C'était un homme grand et fort aux cheveux gris, d'environ 60 ans, qui s'avancait vers eux, avec un je ne sais quoi de goguenard dans le regard qui montrait qu'il n'attendait pas grand chose de sérieux de cette entrevue. Le jeune âge de ses visiteurs y était bien entendu pour quelque chose. Il les fit entrer dans le salon où des bouteilles de Coca-Cola et de jus de fruit étaient déjà posés sur la table, à côté de verres et de friandises diverses. « Voilà un homme qui comprend les jeunes », pensa en lui-même Dominique, à qui monsieur Doumergue apparut tout aussitôt bien sympathique.

Après les remarques d'usage sur le beau temps et les longueurs du voyage, un silence s'établit peu à peu autour de la table basse du salon. Il annonçait que les choses sérieuses allaient commencer. Monsieur Doumergue s'était rejeté en arrière dans son fauteuil, les yeux plissés, tandis qu'il observait avec tendresse cette jeunesse dont l'énergie, la confiance et l'ouverture d'esprit lui faisaient chaud au cœur. C'est lui qui prit l'initiative :

- « Bon, les enfants, vous n'avez pas fait tout ce voyage pour me parler de la météo du jour, j'imagine ? Qu'avez-vous à me montrer sur ce vieux Tite-Live ? demanda-t-il avec bonhomie en les regardant droit dans les yeux.
- Nous avons trouvé un texte photocopie qui nous a paru curieux, répondit Aurore sans trop entrer dans les détails. D'ailleurs le voici. Et joignant le geste à la parole, l'adolescente sortit la feuille de papier de son porte-documents et la tendit à l'adulte. »

Monsieur Doumergue prit la feuille dans les mains, chaussa ses lunettes et plongea son regard vers le texte mystérieux. Un long moment se passa. Philippe, qui observait de très près les variations dans le comportement du corps et du visage des autres –c'était une longue habitude chez lui- avait cru discerner un raidissement dans le maintien corporel de l'adulte. Par contre le visage était resté impassible. Après ce qui sembla être aux jeunes une éternité, monsieur Doumergue laissa retomber sa main avec la feuille de papier entre ses doigts et demanda avec une grande curiosité dans le regard : « Est-ce que je peux vous demander où vous avez trouvé ce texte ? » Les adolescents se regardèrent les uns les autres, un peu désarçonnés par une question qu'ils n'avaient pas prévue si tôt. C'est Yannick qui prit la parole :

- Nous avons trouvé ce papier dans la rue.
- Dans la rue ? lui répondit monsieur Doumergue de sa voix douce avec un large sourire qui montrait qu'il n'en croyait pas un mot. Vous savez les enfants, si vous voulez que je vous aide, il faudrait peut-être m'aider aussi un peu, lança-t-il en les interrogeant du regard à tour de rôle. Devant leur mutisme il se décida à lâcher du lest : Ce texte que j'ai en main est très curieux. Cela ressemble comme deux gouttes d'eau à du Tite-Live, je le vois à de multiples détails dont je vous fais grâce, car cela vous ennuerait, mais cela ne peut pas être du Tite-Live !
- Mais pourquoi ? demanda Aurore étonnée et aussi très déçue.
- Mes jeunes amis, il y a 35 livres de Tite-Live qui sont connus de nous. Les livres 1 à 10 et les livres 21 à 45. Le dernier livre de Tite-Live qui soit parvenu jusqu'à notre époque, le numéro 45, parle de faits qui se situent dans l'année 167 avant Jésus Christ. D'accord ? Or ce texte que vous m'avez apporté raconte la prise de Carthage par les Romains et cette affaire s'est passée en 146 avant JC ! Donc, ou il s'agit d'un faux très habilement imité par un fin connaisseur de l'auteur et de l'époque, ou il s'agit... Je n'ose y penser tant ce serait magnifique... Ou il s'agit d'une trouvaille archéologique majeure ! Cela aurait un retentissement international !»

Un silence de mort retomba d'un coup sur le salon où les enfants et leur hôte retenaient leur souffle. Devant l'ampleur des conséquences entrevues, la pensée de chacun s'était arrêtée. « C'est

comme si le fantôme de Tite-Live était venu nous rendre visite... » pensa Philippe qui était très sensible aux atmosphères. Monsieur Doumergue fut le premier à reprendre l'initiative. « Maintenant si vous pouviez m'en dire plus sur l'origine de ce document, je pourrais peut-être vous aider davantage... ». Aurore comprit que l'on ne pourrait éternellement cacher la vérité à cet homme perspicace. « Monsieur, nous avons trouvé ce papier près d'une photocopieuse, répondit-elle sans trop s'avancer.

- Près d'une photocopieuse, voyez-vous ça ? C'est normal, s'agissant d'une photocopie, dirons-nous, répondit monsieur Doumergue avec un peu d'ironie. Mais encore ?
- On n'en sait pas plus. C'était au collège Saint-Exupéry de Clermont. On pense que c'est un professeur qui a fait cette photocopie, mais on n'en est pas sûrs, risqua Aurore sans vouloir tout révéler. Diama et moi on fait du latin et ça nous a paru bizarre, ce texte écrit à la main avec des points entre les mots, on n'avait jamais vu ça.
- C'est normal, car c'est comme cela que les Romains écrivaient. Les textes que l'on vous donne à traduire en latin sont réécrits à notre manière d'aujourd'hui. Tout cela est bien bizarre... Bon, je vous suggère la chose suivante : nous allons essayer chacun de notre côté de nous renseigner pour en savoir plus et on se retrouve dans une quinzaine de jours, samedi premier juillet, pour faire le point. Entre temps on pourrait se donner des nouvelles par téléphone ou par messagerie électronique peut-être ?
- D'accord. Voici mon adresse électronique : [ph.dumont@yahoo.fr](mailto:ph.dumont@yahoo.fr) » lui répondit Philippe. Et la vôtre est ?
- La voici : [r.doumergue@gmail.fr](mailto:r.doumergue@gmail.fr), lui rétorqua monsieur Doumergue dans un sourire. Je constate que vous êtes des jeunes à la page... C'est bien. »

Le reste de la conversation entre les cinq jeunes et leur hôte porta sur Tite-Live et les événements de l'histoire romaine, un sujet qui passionnait tellement monsieur Doumergue, qu'il fallut presque le supplier pour pouvoir le quitter, car l'heure avançait et le car pour Clermont n'attendrait pas. Au cours du trajet du retour les jeunes amis firent le point sur leur découverte. « On sait maintenant pourquoi Knecht s'est montré si cachottier en faisant ses photocopies de nuit. Il voulait garder sa découverte secrète ! » dit Dominique très excité. « Et s'il a fait 40 photocopies, cela veut dire qu'il a découvert un bon paquet de textes du vieux Titi » lui répondit Yannick. « Je rappelle que Knecht pense avoir retrouvé les livres numéro 46 à 50, ce qui fait cinq livres, donc beaucoup plus certainement que quarante photocopies.

Maintenant, aux garçons de montrer ce qu'ils savent faire » intervint Aurore. « Je vous rappelle que vous avez une mission : fouiner du côté du château fort pour savoir ce qu'y trafique le père Knecht. » « Oui, youpi, au château fort ! » s'écrièrent les trois garçons en cœur. « Moi je n'ai pas perdu mon temps chez Doumergue. Je l'ai amené à me parler des unités de mesures qu'utilisaient les Romains et il m'a dit qu'un pas romain faisait 1,48 mètres d'aujourd'hui. Vous vous rendez compte de l'erreur que l'on aurait commise si l'on avait essayé d'imiter les pas de Knecht ! On aurait fait 260 pas d'un mètre tout au plus. On se serait trompés d'environ 120 mètres sur l'emplacement réel ! Bon, je reprends : 260 pas romains égalent... Pas de calculatrice, bon je calcule à la main. Aurore, passe-moi un bout de papier et un crayon. Voilà : 260 multiplié par 1,48 ça fait 384,80 mètres. Allez, on va arrondir à 385 mètres. Tout ça à partir du donjon du château. A l'abordage ! On y va ! » s'exclama Yannick plein d'enthousiasme.

Tôt le lendemain matin, par un beau dimanche ensoleillé, Philippe, Yannick, Dominique et Quentin se retrouvèrent montant la pente raide qui mène au château fort de Clermont-l'Hérault. Sur chacun de leurs dos ballottait au rythme de leurs pas un sac qui contenait le repas de midi que leur avait préparé leur mère à qui l'on avait expliqué qu'on allait faire un pique nique entre amis. Leur moral était au beau fixe. Quel plaisir de partir vers le mystère quand on a 12 ans et que l'on voit se dresser devant soi les remparts encore bien conservés d'une forteresse où des chevaliers du Moyen Age passaient autrefois sur leurs fiers chevaux, les jours de fête, sous les vivats du bon peuple ! Il suffisait d'un soupçon d'imagination pour imaginer les sièges auxquels le château avait dû faire face,

avec les assauts de féroces guerriers grim pant sur leurs échelles, les grosses pierres jetées par les catapultes, les cris, le choc métallique des épées sur les boucliers, les flèches sifflant du haut des remparts... L'esprit de Philippe était en pleine action, tandis qu'il soufflait en suivant le sentier qui mène à l'intérieur de l'enceinte médiévale. Le long du chemin, sur les murs, des lézards gris dressaient la tête à leur passage, puis s'engouffraient précipitamment dans des fentes, entre les pierres. De grands pins parasol bruissaient doucement dans le vent matinal, leurs fines branches se découpant sur le ciel d'azur. A leurs pieds, leurs aiguilles rousses tapissaient le sol, tandis qu'un parfum d'éternité flottait alentour. Le moment exceptionnel que les quatre garçons vivaient en grim pant vers l'inconnu dans ces lieux chargés d'histoire était de ceux que l'on garde en soi une vie entière...

« Hé les connards, vous allez où comme ça ? » La voix qui les interpellait et les tirait de leur douce rêverie provenait d'un muret qui dominait le sentier. Perché à son sommet, une demi-douzaine de garçons de leur âge étaient assis et les regardaient d'un air narquois. « C'est la bande de Navarro ! » murmura Philippe entre ses dents. Et ils continuèrent à avancer sur le sentier, tandis que les quolibets fusaient à leur égard : « Alors, on monte à notre château ? Vous avez demandé la permission à qui, au juste ? Hououou les petits chéris à la maman... ». La rivalité entre le groupe de Poun la magouille et celui du jeune Navarro était bien connue des adolescents de Clermont et leurs rencontres avaient parfois été l'occasion de petites bagarres, à coups d'épées de bois, de frondes, mais jamais à mains nues, car dans la culture locale de cette petite ville, on mimait plus la violence qu'on ne la pratiquait en fait. D'ailleurs il n'y avait pas de haine entre les deux groupes de jeunes et ce qui les opposait relevait juste d'une rivalité ancestrale et molle de quartiers, celui du Clermont de la plaine contre celui de Rougas, qui borde le château dans les hauteurs. Rivalité de personnes aussi, qui oppose Philippe le fils de « bourgeois » à un « fils d'ouvrier ». Suivi de ses cinq acolytes, Navarro descendit de son mur et vint bloquer le passage devant le groupe qui montait. « On ne passe pas ! » déclara-t-il avec un sourire ironique en levant le bras. « Et pourquoi ? » répondit Philippe.

- Parce-que !
- Hou ! la belle raison que voilà, se moqua Yannick qui sentait la moutarde lui monter au nez. On a l'occasion de vivre une vraie aventure et il faut que l'on tombe sur ces cons, se dit-il à par lui...
- Tu veux la bagarre, toi, l'intello de mes deux ? lui répondit-on.

Philippe réfléchit un instant puis il leva les mains, paumes en avant, en signe de paix et bredouilla une phrase apaisante :

- Ok, on va vous donner quelque chose si vous nous laissez passer, car on n'est pas là pour se bagarrer mais pour se balader.
- Alors on fait moins les fiers aujourd'hui que l'autre jour, hein ? leur jeta Navarro d'un air supérieur. Faut payer un droit de passage pour aller au château, vous ne saviez pas ? Comme je suis sympa, ce sera quatre sandwiches pris dans ceux que vous trimblez dans votre sac, hé hé. Plus des boissons, bien sûr... C'est vrai qu'on a faim et soif nous, pas vrai les copains ? lança-t-il provoquant de gros rires dans sa bande, qui rassurée, abaissa d'un cran son degré de vigilance.

Philippe fit mine de poser son sac pour en sortir de la nourriture et ce faisant, il jeta un coup d'œil éloquent à Dominique et balança la tête de droite à gauche. Ce dernier, qui avait compris le signal, se lança alors brusquement sur le centre du groupe d'en face, les poings en avant, chargeant comme un taureau en criant de toutes ses forces. 70 kilos lancés à pleine vitesse cela ne s'arrête pas comme ça quand on n'a que 12 ans ! D'autant que dans sa charge le brave Domiche était appuyée de chaque côté et un peu en retrait par Philippe et Yannick, tandis que Quentin, le plus frêle, le suivait juste derrière. Les quatre copains avaient répété cette tactique secrète maintes fois. Bref ce fut un groupe compact en forme de flèche qui percuta le garçon d'en face au centre du sentier et le projeta sur le côté, le faisant tomber sur un coude qui s'écorcha sur les cailloux et commença à saigner.

Les autres s'écartèrent instinctivement, surpris de cette réaction brutale et imprévue. Le temps qu'ils resserrent les rangs, nos quatre amis étaient passés. A présent, l'étroitesse du chemin aidant, plus rien ne s'interposait entre le château et le groupe de Philippe, mais pas question de s'en aller comme cela. On avait sa fierté quand même... Ils se retournèrent donc tous pour faire face et Dominique, toujours lui, s'avança un peu et toisa leurs adversaires du regard un par un sans mot dire. Le message était clair : que celui qui veut la bagarre fasse un pas, je l'attends.

Sentant un flottement dans les rangs adverses, Philippe se dit que c'était le moment et tirant Domiche par la manche, il donna le signal du départ. Dès qu'ils eurent le dos tourné, un concert de cris et d'insultes éclata, mais plus aucune tentative ne fut faite pour leur barrer le passage. « On ne répond pas », chuchota Yannick qui considérait que l'honneur était sauf et que l'on avait mieux à faire que de perdre son temps avec ces « primates »... Cette rencontre inopportune obligea le petit groupe à temporiser dès qu'il fut hors de vue, pour s'assurer que Navarro et ses acolytes ne les avaient pas suivis. Pas question de mener une enquête secrète avec ces types sur les talons ! Après un bon moment de surveillance, passé à observer et à écouter, cachés dans les fourrés bordant le sentier, ils furent suffisamment sûrs de leur fait pour reprendre leur progression. Quelques lacets encore et ils arrivèrent en vue de la porte principale du château.

Arrivés à l'intérieur des murs, les quatre amis se dirigèrent sans hésiter vers le donjon qui dressait sa tour au faite ruiné à 10 mètres au-dessus du reste de la forteresse. Ils avaient fait ce parcours tant de fois déjà, pour venir ici jouer à des batailles rangées, avec des épées de bois fabriquées à partir des branches tirées des arbustes qui bordent les murs extérieurs. Mais cette fois-ci ce n'était pas comme avant, on ne faisait plus semblant, il y avait une vraie énigme à éclaircir ! Tandis que Philippe avait emporté un téléphone portable par mesure de sécurité, Yannick détenait dans sa poche la boussole dont il se servait lors des sorties dans la nature qu'il faisait avec les scouts de Clermont. Habité d'un pressentiment, il avait aussi glissé dans son sac à dos une carte très détaillée de l'IGN<sup>6</sup> où l'on pouvait voir toute la région. Quant à Quentin, il avait mis dans son sac une fine cordelette de 30 mètres de long sur laquelle il avait fait 29 traits à la peinture rouge, soit une marque tous les mètres. Ainsi, ils pourraient mesurer avec précision le trajet qu'ils effectueraient sur le terrain pour arriver aux 385 mètres souhaités. Mais rejoignons à présent nos quatre garçons au pied du donjon où ils venaient d'arriver, tout excités d'être enfin près de pousser la porte du mystère...

« Bon, Yannick, sors ta boussole et montre nous où l'on doit aller », dit Quentin qui brandissait déjà sa ficelle et n'était pas d'un naturel patient. Yannick s'exécuta et pris en main une magnifique boussole qu'il manipula quelques instants. « Voilà. Je l'ai réglée sur 275 degrés. Je pointe maintenant pour faire coïncider l'aiguille aimantée avec la flèche et je trouve... Le donjon ! Hi hi ! Attendez, on va passer de l'autre côté, ce sera plus facile. Voilà, nous y sommes. Je pointe et je trouve... Ce buisson en boule là-bas, près du rempart. Vous voyez, c'est comme ça que l'on fait. On vise avec la boussole, on prend un point de repère dans le paysage, qui correspond exactement à la direction de 275 degrés et l'on y va, puis on recommence en visant de nouveau et en prenant un nouveau point de repère et ainsi de suite. Cela s'appelle faire une marche à la boussole. Bon, il suffit maintenant d'aller au buisson que j'ai désigné en mesurant avec la corde de Quentin. En avant ! Dominique, tu aides Quentin ? » Quelques instants plus tard, les garçons se retrouvèrent exactement à 45 mètres de leur point de départ, au pied du buisson. C'est là que leur première difficulté apparut. « Maintenant je pointe de nouveau et...

Mais ça tombe en plein sur le rempart et il n'y a aucune sortie pour passer de l'autre côté ! » s'inquiéta Yannick qui venait de comprendre tout à coup que la procédure qu'ils utilisaient était plutôt recommandée pour les terrains plats ou du moins sans obstacles majeurs. Or la muraille faisait au moins six mètres de haut et deux mètres cinquante d'épaisseur à cet endroit. Comment garder une mesure de distance juste dans ces conditions ? « Mais comment il a fait, le Knecht ? Le plus proche passage pour passer de l'autre côté du rempart se trouve là-bas, à 100 mètres. Si l'on y va, nos mesures

---

<sup>6</sup> IGN : Institut Géographique National. C'est un organisme chargé d'établir les cartes géographiques de toutes les régions de France.

avec la corde seront toutes fausses ! Les quatre apprentis détectives étaient dans de beaux draps... Ce qui s'annonçait facile se révélait compliqué. Yannick se grattait la tête, vexé de voir sa science de la boussole si vite mise en échec par un simple mur. Puis une idée lui vint. « Attendez. Il suffit de mesurer à partir du buisson jusqu'au rempart côté intérieur. Puis on envoie quelqu'un faire le tour. On le guide par nos cris jusque de l'autre côté du mur d'enceinte. Quand il y est, on lance un caillou en l'air, par-dessus le rempart, dans la direction de 275 degrés. Celui qui est de l'autre côté repère le point de chute et cela nous donne notre prochain point de départ. Au passage par la porte à travers le mur on en profite pour mesurer son épaisseur, ce qui nous permet de l'ajouter à celle que l'on a déjà. Ok ? » Devant tant de logique, le groupe ne put que s'incliner et aussitôt dit aussitôt fait. Quentin fut envoyé de l'autre côté et, guidé par les « par ici » criés par Philippe il se retrouva du côté extérieur du rempart et au même niveau que ses amis qui étaient à l'intérieur.

Un petit caillou fut jeté par Dominique par-dessus le mur dans la direction de 275 degrés que lui indiquait Yannick. Le premier essai fut raté et la pierre retomba à l'intérieur, après avoir ricoché sur le mur d'enceinte du château. A la deuxième tentative, le caillou partit vers le ciel dans une magnifique parabole et disparut derrière les créneaux. A cet instant précis on entendit un « aïe ! » sonore venant de l'extérieur. C'était ce pauvre Quentin qui avait reçu le projectile sur le sommet du crâne ! « Au moins il est bien au bon endroit ! » déclara Yannick à voix basse en pouffant de rire avec ses deux copains. « Tu vas bien Quentin ? » demanda Philippe sur un ton qui se voulait inquiet. Une bordée de jurons étouffés lui répondit suivi de la réponse de l'intéressé : « Vous auriez pu faire attention quand même ! » Maîtrisant leur fou rire, Yannick Philippe et Dominique coururent en direction de la porte et rejoignirent le pauvre Quentin qui se tenait la tête. « Tu as noté où est tombé le caillou, j'espère » lui lança Philippe toujours blagueur, ce qui lui valut un regard noir de reproche de l'intéressé, suivi d'une tentative de coup de pied vengeur qui se perdit dans le vide, Philippe ayant anticipé.

Après quelques mots de réconfort bien choisis, Quentin –qui n'avait somme toute qu'une grosse bosse- reprit son calme et le petit groupe se retrouva prêt à reprendre sa marche à la boussole. Yannick avait calculé qu'en ajoutant le trajet entre le buisson et le mur à l'épaisseur de ce dernier, on en était à 60 mètres de parcourus depuis le donjon. A présent les regards des garçons se portaient vers la direction de marche que leur indiquait la boussole de Yannick. Et ce qu'ils voyaient n'était vraiment pas du tout réjouissant ! A un jet de pierre de leur position, un véritable mur de ronces de près de deux mètres de haut leur barrait le passage sur un front d'une longueur telle qu'il était inutile d'essayer de le contourner. Et en grim pant sur le rempart, le plus agile des quatre, Quentin, constata que cet obstacle était très profond et qu'il faudrait traverser une bonne centaine de mètres de ces arbustes épineux avant de retrouver un terrain facile. « Encore des problèmes ! Décidément ce n'est pas facile comme parcours... Mais comment a-t-il fait Knecht ? » se lamentait Dominique. C'est à ce moment que la lumière se fit dans l'esprit de Philippe. « Mais il n'a pas fait comme nous. C'est évident, sinon on verrait des traces de passage dans ces ronces et on ne voit rien du tout » remarqua-t-il d'un air songeur.

« Qu'en penses-tu Yanniche ? J'ai pas raison ? » Yannick approuva d'un oui de la tête à la remarque. Voyons, réfléchissons se dit-il à lui-même en silence. Comment a fait Knecht ? Il a pourtant écrit *Donjon du Château fort de Clermont, direction 275 degrés, 260 pas !* Soit 385 mètres. Qu'est-ce que cela veut dire... Comment faire sans partir du donjon en mesurant la distance comme nous ? Mais la réponse ne voulait pas se présenter à son esprit. A ce moment, le ventre de Dominique se mit à gargouiller et l'intéressé déclara que l'on pourrait faire une petite halte pour se restaurer, ce qui aiderait à réfléchir. Il faut dire que pour Dominique, manger aide à tout et que c'est une des grandes passions de sa vie. Mais là, il n'avait peut-être pas tort, comme la suite de cette histoire allait le démontrer... Proposition adoptée aussitôt et voilà nos quatre amis en train de fouiller dans leurs sacs à la recherche des bons sandwiches et des boissons fraîches qui y étaient rangés. Un silence profond s'établit pendant que chacun dégustait ce deuxième petit déjeuner. Un peu déçus de cette difficulté imprévue, chacun rassemblait ses pensées et faisait le bilan de ce début d'expédition difficile.

Puis Yannick prit la parole : « Voyons, réfléchissons. On peut décider de continuer à travers les ronces. Il suffirait d'aller chercher quelques cisailles ou des machettes dans la cave de nos pères et on pourrait s'ouvrir un passage en coupant à travers ces broussailles. Mais ce serait une solution fatigante et peu élégante, comme dirait mon prof de maths. On doit trouver mieux. Si Knecht a trouvé, on doit pouvoir en faire autant... » A ce moment, il fut interrompu par Dominique qui lui demanda : « Tu n'aurais pas amené une bouteille de coca ? J'ai oublié la mienne ! » Agacé et tout en réfléchissant à son problème, Yannick fouilla sans regarder dans son sac. Et à la place de la bouteille de coca, il en ressortit par erreur sa carte IGN qu'il avait emportée et oublié depuis. Pris par ses pensées, il restait immobile, la carte à la main, oubliant de satisfaire la demande de Dominique qui s'impatienta : « Tu crois quand même pas que je vais boire ta carte ? »

Cette question déclencha un mécanisme mystérieux dans l'esprit de Yannick qui se mit à sauter sur place en criant : « J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! Hi hi hou hou ha ha ! » Stupéfaits, ses trois amis se tournèrent vers lui et l'entendirent dire : « Voilà. Tu as bien fait d'avoir besoin de coca, Dominique, tu es un génie, sans toi je n'aurais pas trouvé ! » A ces mots ce dernier ne se sentit plus de joie et pour montrer sa satisfaction il saisit avec les dents son sandwich, leva les deux mains et se mit à mimer la danse du ventre en ondulant de tout son corps. Mais perdant l'équilibre sur un caillou, il se retrouva les quatre fers en l'air, couché sur le dos, son sandwich toujours planté dans la bouche ! Sacré Domiche, pas question pour lui d'ouvrir les dents pour lâcher sa nourriture !

Ce spectacle grotesque provoqua une hilarité générale qui se calma assez vite, car chacun avait hâte de savoir ce que Yannick avait découvert. Devant les regards interrogateurs de ses amis, ce dernier expliqua sa solution : « On voulait s'y prendre comme dans les histoires de pirates, où le héros part d'un repère, suit une direction en comptant la distance et arrive au trésor. Or nous, nous avons une carte extrêmement précise de la région. Pourquoi ne pas s'en servir ? C'est sûrement ce qu'a fait Knecht, car il n'y a pas d'autre solution. Il suffit de tracer sur la carte un trait qui part du donjon, dans la direction exacte de 275 degrés. Toujours sur la carte, sur ce trait on mesure la distance de 385 mètres à partir du donjon et cela nous donne un point qui est l'emplacement recherché. Après il suffit d'y aller en se servant de la carte et en contournant ces ronces. Voilà, c'est tout. »

« Hourra, vive Yanniche » hurlèrent ses trois amis, ravis d'avoir une solution à leur problème. Ce dernier sourit de satisfaction puis déclara : « Par contre il me faudrait un crayon, un rapporteur et une règle graduée, pour calculer mon point d'arrivée sur la carte et on n'en a pas. Je vous propose de redescendre à ma maison pour chercher tout ça. Poun, tu m'accompagnes ? On en a pour une heure au plus. Cela permettra à Domiche de finir son repas ! » Un peu déçus de ce contretemps, mais heureux de la découverte de Yannick, les quatre amis se séparèrent et Dominique et Quentin s'installèrent confortablement sur place, près des sacs, tout en jetant un regard sur leurs deux camarades qui s'éloignaient en direction de Clermont.

Yannick et Philippe marchaient dans les rues tortueuses du quartier de Rougas qui jouxte le château, tout en discutant gaiement de leur sortie. Par précaution, ils avaient évité le chemin où la rencontre avec Navarro et son groupe avait eu lieu. Il était environ 9 heures en ce dimanche matin et il y avait déjà une certaine animation dans les rues. A un moment, Yannick s'arrêta et dit à Philippe : « Regarde la super bagnole qui est garée là près de la mairie ! On dirait la même que celle que j'ai vue devant le collège l'autre jour. C'est une BMW grise. » Intéressés, les deux amis obliquèrent vers la droite pour observer de plus près la merveille. Arrivés à proximité, ils constatèrent que quelqu'un était assis au volant du véhicule à l'arrêt. « Houlà, il n'a pas l'air commode celui-là, avec son visage maigre comme un squelette et ses lunettes de soleil » pensa Philippe en l'observant discrètement. A ce moment, les deux amis stupéfaits virent monsieur Knecht, qui habitait à proximité, sortir de chez lui et se diriger vers le marchand de journaux situé plus bas dans la rue.

Tandis que l'attention de Yannick était accaparée par l'apparition du professeur qui ne les avait pas vus, Philippe, qui possédait un champ de vision exceptionnel, perçut du coin de l'œil un mouvement dans le véhicule. L'homme aux lunettes de soleil avait tourné la tête et suivait fixement du



regard le dos de Knecht qui s'éloignait. « Tiens, curieux, pourquoi regarde-t-il Knecht comme ça ? Il le connaît ? Alors pourquoi ne l'a-t-il pas salué ? » se dit en lui-même le garçon. Faisant un signe à Yannick, il l'invita du regard à le suivre à l'écart devant la vitrine d'un magasin d'articles de sports situé tout près. « Surtout ne fait semblant de rien. « Le squelette » dans la bagnole a regardé Knecht sans arrêt quand il est passé. On va attendre que Knecht ressorte du magasin pour voir ce qui va se passer. » Un instant plus tard, l'enseignant ressortit avec un journal en main et retourna vers son domicile, du pas nonchalant de celui qui a tout son dimanche devant lui. Et là encore, les deux amis constatèrent que « Squelette » tournait la tête avec curiosité mais avec discrétion, pour suivre des yeux la progression du professeur de français-latin.

Quand ce dernier entra chez lui, Philippe fit un signe à Yannick et tous deux reprirent leur route vers la maison de ce dernier. « Bizarre quand même ce comportement, tu ne trouve pas ? » interrogea Philippe. « Bah, le père Knecht doit lui rappeler quelqu'un, » hasarda Yannick. Et n'y pensant plus, les deux garçons poursuivirent leur marche jusqu'au domicile de ce dernier qu'ils atteignirent quelques minutes plus tard. La maman de Yannick, se montra étonnée de leur retour rapide mais n'insista pas, habituée qu'elle était aux allers et retours souvent imprévisibles des jeunes de cet âge. Les deux garçons lui donnèrent une vague explication et s'installèrent très vite dans la chambre de Yannick. Ce dernier posa la carte sur le bureau pour procéder au tracé de la ligne des 275 degrés à partir du donjon. Au moment où il prit en main le rapporteur, « Yannick la tronche » se souvint tout à coup d'un détail :

« Mais attends, ces 275 degrés, ils correspondent au nord magnétique (le nord qu'indique l'aiguille de la boussole) ou au nord géographique (le nord qu'indique le haut des cartes) ? ». Devant les yeux arrondis de surprise de Philippe, Yannick comprit qu'il lui fallait s'expliquer plus clairement. « Tu vois, aux scouts on nous apprend à nous servir de la carte et de la boussole pour nous diriger dans la nature. Et on nous a dit que l'aiguille de la boussole ne pointe pas exactement vers le nord géographique, qui est le vrai pôle Nord. Il y a un décalage de quelques degrés. Par contre le haut des cartes est orienté en plein vers le nord géographique. Tu vois le problème ? Non ? Bon je t'explique. La différence entre le nord de la boussole et le nord des cartes est actuellement -dans la région de Clermont-l'Hérault- de 2 degrés et 4 minutes et cela diminue tous les ans. C'est dû au fait que l'aiguille des boussoles est attirée par le champ magnétique terrestre, qui est variable. D'ailleurs regarde là, sur le côté de la carte. Tu vois ces deux flèches qui forment un petit angle ? Elles représentent la valeur de la différence entre le nord de la boussole et celui de la carte. Il y a un chiffre qui est indiqué, tu vois ? Si Knecht a écrit 275 degrés en se référant au nord de la boussole et que je trace mon trait en prenant comme référence le nord de la carte, je vais avoir une erreur de direction de 2 degrés et 4 minutes. Plus la distance est longue, plus on va se tromper à l'arrivée. Là la distance est de 385 mètres...

Attends je calcule. Passes-moi la calculatrice, là sur ta droite. Bon, sur un parcours de 1000 mètres, l'erreur serait de... 5,54 mètres. Pour nous, avec 385 mètres elle serait en gros du tiers, soit 1,84 mètres. Houlà, je ne pensais pas que ça ferait si peu... C'est du pet de lapin ! Ne ris pas, car si on avait dû faire un parcours de 20 kilomètres, l'écart à l'arrivée aurait été de près de 111 mètres. Ouf. Je crois que comme Knecht s'est servi de la carte, on va considérer que les 275 degrés prennent comme référence le nord de la carte. Je prends le rapporteur, le crayon papier et je trace mon trait. Voilà. C'est fait. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à mesurer 385 mètres le long de ce trait. Cela c'est plus facile. Ma carte est à l'échelle du 1/25000. Donc un millimètre sur la carte représente 25000 millimètres sur le terrain. 25000 millimètres ça fait 25 mètres puisqu'un mètre égale 1000 millimètres. Je divise 385 par 25 et j'obtiens 15,40 millimètres.

Je prends mon double décimètre, je place le zéro sur le donjon, je m'aligne avec le trait et à 15,40 millimètres de distance je trace un petit point. Voilà, c'est là qu'est caché ce vieux Tite-Live, » lança Yannick en souriant ! Philippe était estomaqué devant la science mathématique et cartographique de son ami. « Heureusement qu'on t'a avec nous, » dit-il en ne cachant pas son admiration, ce qui alla droit au cœur du brave Yannick. Il ne restait plus aux deux amis qu'à reprendre

le chemin du château où ils rejoignirent Dominique et Quentin qui s'étaient presque assoupis en les attendant. Il est vrai qu'ils avaient un beau repas à digérer...

Quand tout le monde fut au courant du curieux incident du « squelette » et de Knecht, l'équipe des jeunes enquêteurs reprit ses recherches, Yannick marchant devant avec en main la carte et la boussole et le reste suivant en file indienne pour contourner la grosse masse de buissons épineux. Yannick avait vu sur la carte que leur objectif ne correspondait à aucun point caractéristique, mais qu'il se trouvait à proximité immédiate d'une capitelle. Ce sont des constructions que l'on rencontre fréquemment dans la campagne languedocienne. Il s'agit de cabanes de berger bâties en pierres par nos ancêtres qui ont la forme d'un igloo et peuvent mesurer jusqu'à 3 à 4 mètres de haut, avec une ouverture en guise de porte, qui donne sur une pièce unique de quelques mètres carrés. La marche des garçons était ralentie par les buissons de ronces et par de hauts tas de pierres. C'étaient les vestiges des murets de séparation des modestes vignes, que les anciens habitants de la région s'obstinaient à faire pousser sur cette terre ingrate de collines pierreuses.

Vers midi ils aperçurent sur leur gauche le sommet arrondi de la capitelle qui émergeait au-dessus d'un petit chêne. « C'est là ! » hurla Quentin qui avait précédé tout le monde. La petite troupe se rassembla autour de la construction et tout le monde se tourna à présent vers Yannick qui arrivait avec sa carte à la main. Ce dernier prit immédiatement la direction des opérations : « Bon, la capitelle est à environ 50 mètres plein nord du point que nous recherchons. Je vous propose de reprendre notre méthode de départ. Quentin, tu sors ta ficelle et Domi tu l'aides. Poursuis-nous vers le point de repère que je vais t'indiquer. Tu vois cette souche d'arbre à une vingtaine de mètres au pied du talus ? Bon, on y va. » Et la marche reprit, avec une ardeur nouvelle car chacun sentait que désormais le but était proche. Arrivés à la souche, une nouvelle visée fut effectuée par Yannick qui ne trouva aucun point caractéristique à désigner.

Jamais à court d'idées, il resta sur place et envoya Philippe en avant, se servant de lui comme repère vivant, le guidant à coups de « à droite », « à gauche » jusqu'à ce qu'il soit placé exactement sur la bonne direction et à une trentaine de mètres de lui. Là, il ne resta plus aux deux autres membres de l'équipe qu'à effectuer une dernière mesure à l'aide de la corde graduée. « Cinquante mètres depuis la capitelle ! Nous y sommes ! » hurla Quentin. Après une dernière vérification topographique de Yannick, qui examina longuement le terrain alentour en comparant avec sa carte, puis se déclara satisfait du résultat, le regard de chacun se porta à présent sur leur environnement proche. Ils étaient parvenus au pied d'une petite barre de rochers calcaires qui faisait quelques mètres de haut, bordée de buissons épineux, à côté de laquelle s'étendait un terrain plat et caillouteux, vestige d'une ancienne vigne. « C'est là qu'il est caché le Tite-Live ? » lança Quentin avec un clin d'œil. « Je te rappelle qu'il est mort depuis 2000 ans et que l'on cherche des vieux papiers de son époque » lui répondit Dominique en riant. Yannick intervint avec sa pensée logique coutumière : « Bon. Je vous propose de partir de ce point, là, que je trace sur le sol et de chercher en faisant des cercles autour. On va bien voir ce qu'il en sortira.

Examinez bien le sol à vos pieds à la recherche d'un indice d'ouverture quelconque...» Mais hélas, cette méthode ne donna rien du tout et une heure et demie plus tard, après bien des essais ratés et quelques faux espoirs, les quatre amis durent s'avouer battus. Déçus et irrités, les bras et les jambes écorchés, ils s'étaient assis en cercle sur quelques grosses pierres, se demandant amèrement si leur aventure allait tourner court. Après un bon moment de réflexion, il fut clair pour tout le monde que c'était le cas. C'était l'échec !

Il ne restait plus à nos quatre amis qu'à redescendre à Clermont, ce qu'ils firent, l'esprit brouillé, le corps fatigué et le cœur lourd. Chacun se sépara pour rentrer chez lui et comme c'est souvent le cas dans ces moments là, on entendit quelques critiques voilées envers Yannick au sujet de sa méthode pour retrouver le lieu secret de Knecht. Critiques injustifiées, car Yannick avait fort bien conçu son plan et ce n'était pas de sa faute si le site de la découverte de Knecht était si bien camouflé. Quelques jours passèrent ainsi et nos amis, qui avaient annoncé à Aurore et Diama leur recherche

ratée, avaient repris le cours de leur existence en oubliant un peu leur quête, quand Philippe eut une conversation avec son père qui lui ouvrit des horizons.

En discutant de choses et d'autres avec lui, ils en vinrent à parler des occasions ratées, des insuccès et des échecs que l'on peut rencontrer dans sa vie. Le père de Philippe lui déclara alors que l'échec était une chose très positive ! Devant l'étonnement de son fils, il développa son idée : « Tu sais, même les gens qui semblent les plus forts ont connu de gros ratages, très souvent dans leur vie et en connaissent encore ! Ce n'est pas parce qu'ils n'en parlent pas volontiers qu'il faut l'ignorer. Personne n'est infaillible en ce bas monde. Il ne faut pas avoir peur de se tromper... Tiens c'est comme ça qu'on apprend à parler une langue d'ailleurs. En se lançant pour la parler et en se trompant. Peu à peu on se trompe moins et on progresse. Ceux qui ont trop peur de faire une erreur, ou craignent qu'on se moque d'eux, tu auras remarqué qu'ils ne font aucun progrès à l'oral car ils n'essayeront pas !

C'est aussi comme ça qu'on apprend à marcher. L'échec est très positif à une condition : voir ce qui n'a pas marché et en tirer la leçon. Puis recommencer, sans se laisser décourager, ne pas baisser les bras. C'est ça qui fait souvent la différence entre l'échec définitif et le succès final. Tiens j'ai entendu l'autre jour à la radio qu'une société américaine avait organisé une fête de ses employés pour célébrer la fin d'une tentative ratée de développement. Le patron disait que comme sa société travaillait dans l'innovation, l'échec en faisait partie et donc qu'après une expérience ratée, ne pas insister pour la poursuivre était une bonne décision méritant d'être célébrée... C'est vrai qu'en France on a du mal avec ce genre d'idées mais bon...

Pour la magouille pensa beaucoup à cette conversation dans les heures qui suivirent et se mit à réfléchir à leur tentative ratée. C'est le lendemain, alors qu'il rentrait chez lui après ses cours, que le déclic se produisit. Heureux, il s'écria pour lui-même : « Papa t'es génial ! » et courut vers le téléphone pour appeler ses amis. Le soir même, ils étaient tous réunis autour de lui, sous la terrasse de sa maison, attendant ce que Philippe avait à leur dire, car il était resté vague sur les raisons de son appel. Après que chacun se fut servi en boissons et petits gâteaux, Poun la magouille intervint avec ces mots : « Je vous ai réunis pour parler de la découverte de Knecht, car j'ai eu une idée. Voilà, on n'a rien trouvé, on est tous bien déçus et c'est vraiment bizarre car on sait que Knecht a trouvé, lui ! Dans le fond, plus ça va plus je me dis que c'est normal que l'on n'ait rien trouvé. Attendez, ne criez pas ! J'explique...

Si c'était si facile de trouver les vieux papiers du père Tite-Live, ils auraient été découverts il y a bien longtemps ! On a tout fouillé à la recherche d'une ouverture, d'un passage, qui permette d'accéder à un souterrain, d'un puits, de quelque chose de spécial. On a même gratté le sol, mais on n'a rien vu. Pourtant le papier de Knecht était bien sous la photocop. Et Knecht, aussi bien que le vieux Doumergue, étaient d'accord pour dire qu'il y a quelque chose de très spécial dans ce texte et qu'il pourrait bien être d'époque. Il ne faut donc pas abandonner, mais chercher encore en procédant autrement, voilà ! » A ces mots tout le monde se mit à parler en même temps et dans ce brouhaha la voix de Philippe eut du mal à se faire entendre à nouveau : « Attendez, je n'ai pas fini. Voilà « the big solution » à mon avis. Nous n'avons pas trouvé l'endroit secret de Knecht tous seuls. Ok, bon, cool, inutile de s'acharner. Comme je le disais à l'instant, changeons de méthode, tout simplement. Il n'y a qu'à attendre que Knecht aille sur le lieu de sa trouvaille et l'observer en cachette, il nous mènera lui-même à son secret ! »

La simplicité biblique de ce plan parut si remarquable à tous qu'ils en crièrent de joie. Mais le premier mouvement passé, des difficultés apparurent. « Oui, mais comment saura-t-on que Knecht se décide à monter là-haut ? On ne va pas le surveiller tout le temps quand même ! » objecta Yannick la logique. « Mais bien sûr. C'est pourquoi l'on va se débrouiller pour choisir nous-mêmes le moment où Knecht ira sur les lieux ! » répondit Philippe la finesse. Logique, finesse, les deux manières dont notre esprit travaille. Yannick, Philippe, deux amis bien complémentaires en somme... « Mais comment faire pour qu'il aille à sa cachette juste quand on le souhaite ? On ne va pas aller lui dire, monsieur Knecht, soyez un type hyper sympa, allez faire un petit tour là-bas, mais prévenez-nous quand vous

irez... » remarqua Quentin en riant. Philippe fit alors le signe chut en dressant son index devant ses lèvres et leur dit à voix basse : « Voilà comment nous allons procéder... »

## **Le secret de Monsieur Knecht**

Le lendemain matin, un lundi, Aurore et Diama étaient installées à leur place dans la salle de cours, attendant la venue de monsieur Knecht, qui remplaçait toujours la prof titulaire de latin, absente pour congé maternité. « Bon on fait comme Philippe a dit. Je crois que c'est la seule solution pour le faire réagir, mais il faudra avoir du cran ! » déclara Aurore à son amie. Le professeur arriva peu après et le cours se passa comme à l'accoutumée, avec une page d'un auteur latin –aujourd'hui c'était Salluste– à traduire. D'abord détendues, nos deux amies sentirent leur estomac se serrer d'appréhension au fur et à mesure que l'heure tournait. A la fin du cours, tandis que le reste de la classe se dirigeait vers le couloir, les deux amies prirent leur courage à deux mains et s'approchèrent du bureau de monsieur Knecht. Elles durent encore attendre, dans un silence de plus en plus crispant, que ce dernier ait fini de ranger ses nombreuses copies pour lui adresser la parole. Puis c'est lui qui parla le premier : « Oui mes demoiselles ? Vous voulez me dire quelque chose ? Je vous écoute. » Aurore, respira un grand coup et tendit une copie de la feuille tombée de la photocopieuse à monsieur Knecht en lui demandant : « Voilà monsieur. On a trouvé ça l'autre jour au CDI. Cela traînait par terre et comme il s'agissait d'un texte en latin, on s'est dit que vous pourriez être intéressé. » Le visage de l'adulte ne bougea pas d'un muscle tandis qu'il se saisissait de la feuille et qu'il l'examinait longuement.

« Hum, vous avez trouvé ça au CDI ? Vous en êtes sûres ? » demanda-t-il en les scrutant du regard. « Oui on en est sûres. C'était près de la photocopieuse. Pourquoi ? » demanda Diama prenant l'air étonnée. « Oh, pour rien » répondit vite monsieur Knecht. « Vous ne le trouvez pas bizarre, ce texte ? » demanda Aurore. « Voyez, il est écrit à la main, les mots sont séparés par des points, comme les inscriptions que l'on voit sur les monuments romains. On dirait une photocopie d'un texte d'époque ! » A ces mots Knecht sursauta et les regarda avec les yeux grands ouverts. Mais il ne dit rien. Enfin, Aurore se décida à lâcher la phrase décisive : « Vous savez, je connais très bien quelqu'un qui s'y connaît en archéologie romaine. C'est monsieur Doumergue de l'université de Montpellier... Je lui ai montré l'autre jour une copie de ce papier et il a été très intéressé. D'après lui, soit c'est un faux très habile, soit c'est une photocopie d'un document authentique.

Mais on s'est dit qu'il fallait vous le montrer également. Après tout vous êtes notre prof de latin... » Là, Knecht sembla sortir d'un rêve et leur lança précipitamment : « Vous êtes très gentilles de m'avoir apporté ce document. Je ne suis pas historien de métier mais j'ai des connaissances... Je vais l'examiner plus à fond et je vous dirai ce qu'il en est. Merci encore... Ah, c'est très bien de s'intéresser à l'histoire romaine comme vous le faites... » Les deux adolescentes sourirent en guise de remerciement et quittèrent la salle. Peu après elles aperçurent leur prof de latin qui s'éloignait dans le couloir. Ouf...

Dès qu'il eut tourné le dos, Aurore dit à son amie : « Heureusement qu'on a pu garder notre sang froid. Je suis toute retournée.

- Tu crois qu'il a mordu à l'hameçon ? questionna Diama.
- Oui je crois. Tu as vu comme il était embêté à la fin ? répondit Aurore. »

Et sur ces mots, les deux amies se dirigèrent vers le couloir pour rejoindre la cour du collège. Mission accomplie !

A 17 heures trente, dès la fin des cours, ce fut le branle bas de combat à la maison de Dominique. Ce dernier ainsi que Philippe et Yannick s'y étaient réunis, tandis que Quentin stationnait à la sortie du collège. La maison de Dominique avait une particularité. Elle était située à deux cents mètres de l'appartement de monsieur Knecht, en direction du château, ce qui en faisait un endroit

stratégique. Quentin, qui était très vif et débrouillard, avait été chargé de surveiller seul la sortie du prof, qui n'avait pas encore quitté le collège. Il s'était muni d'un téléphone portable qu'il avait emprunté (non sans mal) à sa grande sœur. Tandis que les garçons discutaient, installés dans le jardin, un bref coup de fil de Quentin les avertit que Knecht rentrait chez lui. Il portait son habituel gros cartable qu'il balançait en marchant, encore plus furieusement que les autres jours. « C'est le moment ! » lança Philippe.

Tandis que Dominique partait rejoindre Quentin aux abords du domicile de Knecht, Yannick et Philippe quittèrent la maison et se dirigèrent à grandes enjambées vers les hauts de Rougas, situés juste en dessous du château fort. Bien entendu l'espoir de Philippe était que la démarche d'Aurore et de Diama pousse le prof de latin –inquiet de voir que son histoire puisse être révélée- à aller sur les lieux pour remettre en place les documents qu'il avait découverts. Les garder chez lui ne serait guère prudent. En effet, Philippe considérait que Knecht avait dû conserver au moins en partie les écrits originaux du vieux Tite-Live à son domicile, après les avoir photocopiés. Ne serait-ce que pour les regarder, les admirer, les toucher... C'est humain. Or, après l'intervention des deux jeunes filles, il devait avoir des craintes.

Si la découverte du papier trouvé sous la photocopieuse s'ébruitait et que sa nature véritable ressorte, ce qui était inévitable, avec un spécialiste comme monsieur Doumergue dans le coup, lui Knecht risquait d'être impliqué. En effet, le principal et Mademoiselle Talbot étaient au courant qu'il avait photocopié de nuit des documents et son état de professeur de latin était connu de tous. On pouvait lui reprocher de n'avoir pas révélé sa découverte archéologique, comme la loi lui en faisait obligation normalement. Il pouvait même être poursuivi devant la justice à cause de ses cachotteries... Une simple perquisition de la police à son appartement suffirait pour le faire accuser. Par contre, si les preuves étaient camouflées à temps dans un lieu connu de lui seul... Et quelle cachette serait meilleure que celle où il avait trouvé les documents, puisqu'elle avait résisté à la curiosité de tous pendant deux mille ans !

Quant à nos quatre garçons, leur idée était d'observer discrètement monsieur Knecht quand il se rendrait à son endroit secret, afin de découvrir où il se trouvait. Tous les détails de ce plan avaient fait l'objet d'une discussion serrée la veille, lors de la sortie infructueuse au château fort. Après débat, il avait été estimé que le parcours le plus probable qu'allait suivre Knecht serait celui qui passe par le château, car c'était le plus direct. Il avait été décidé que Quentin ferait équipe avec Dominique et que Yannick accompagnerait Philippe. Deux groupes de deux avaient été préférés à un seul groupe de quatre, jugé trop bruyant et trop voyant. Chaque groupe pourrait communiquer avec l'autre grâce aux téléphones portables de Quentin et de Yannick qui seraient réglés sur vibreur pour éviter les sonneries indiscretes, surtout la nuit, car l'on présumait que l'enseignant voudrait probablement opérer à la faveur de l'obscurité.

Des vêtements sombres avaient été choisis pour mieux passer inaperçus et chaque garçon avait glissé une lampe électrique aux piles neuves dans sa poche. Philippe avait même poussé le sens du détail jusqu'à se renseigner auprès de son « ami » Google pour savoir à quelle heure se couchait le soleil : 21 heures 50, heure locale. Tandis que Quentin suivait discrètement Knecht qui rentrait chez lui, Dominique avait rejoint l'emplacement prévu, au 26 avenue Charles de Gaulle, qui était situé à une trentaine de mètres de l'immeuble où habitait le professeur. Ce dernier rentra chez lui directement sans avoir rien remarqué et un instant plus tard Quentin apparaissait aux côtés de Dominique à qui il raconta sa filature<sup>7</sup> réussie. « Il m'a l'air très pressé le Knecht. J'ai eu du mal à le suivre avec ses jambes immenses ! J'espère que ce n'est pas pour se coucher !

- Bien joué Quentin ! Tu es l'as de la « filoché !
- Hé hé, je ne suis pas très grand et je passe très facilement inaperçu. »

---

<sup>7</sup> La filature consiste à suivre discrètement quelqu'un dans la rue ou dans la campagne sans se faire remarquer. C'est une technique très difficile face à une personne qui se méfie. Elle est pratiquée par les policiers, les agents secrets, mais aussi les malfaiteurs. En argot de métier, « filoché » veut dire filature. On dit que l'on « prend quelqu'un en filature ».

Après s'être congratulés réciproquement, les deux garçons établirent comme prévu une surveillance discrète à proximité du domicile de Knecht pour pouvoir le prendre en filature dès qu'il sortirait de chez lui. Il avait été envisagé de recommencer tous les soirs de la semaine s'il le fallait, mais chacun espérait bien sûr que le premier soir serait le bon. Après un moment, pour éviter de stationner bêtement dans la rue au pied de l'immeuble de Knecht, ce qui serait trop voyant, les deux garçons trouvèrent une solution. Ils s'installèrent dans la cage d'escalier de l'immeuble d'en face, dont les vitres étaient suffisamment poussiéreuses pour passer inaperçus, mais permettaient cependant de voir au-dehors. Pour les locataires qui passaient devant eux, ils étaient des ados qui discutaient après une journée d'école. Des personnes sortaient de temps à autre de l'immeuble d'en face, provoquant à chaque fois une réaction d'espoir chez les deux amis, mais hélas toujours pas de Knecht. Dans ces moments là, les aiguilles des montres bracelets semblent prendre un malin plaisir à se traîner avec une lenteur désespérante... De leur côté, Philippe et Yannick s'étaient assis sur un muret, dans une ruelle située plus haut, en direction du château. N'ayant pas à exercer de surveillance, ils étaient beaucoup plus détendus et en profitaient pour discuter afin de tuer le temps.

« Le Domiche, il est parfois lourd... Quelle histoire pour lui faire admettre notre plan, » dit Philippe. « Ton plan, tu veux dire... » répondit Yannick. « Mais c'est vrai qu'il a vraiment mis du temps à piger que l'on ne trouverait rien en s'obstinant à chercher du côté de la capitelle, surtout si l'on pense que ces vieux papiers sont restés en place depuis l'époque romaine sans être découverts. Je me demande d'ailleurs comme il a fait pour les trouver notre prof de latin..., » ajouta-t-il. Et de discussions en silences, la soirée de ce mois de juin suivit son cours, ponctuée par les cris d'hirondelles qui volaient très haut dans le ciel et ceux des petits enfants dont les rires résonnaient dans les rues étroites. On voyait déjà des passants qui rentraient chez eux, tandis que les ombres s'allongeaient démesurément dans les vieilles rues tortueuses du vieux Clermont. Il était à présent 21 heures et nos amis qui étaient en place depuis plus de trois heures, en avaient vraiment assez. Il n'est pas si facile, le travail de détective! Deux heures plus tard, à bout de patience, ils durent se rendre à l'évidence, le plan n'avait pas marché !

Philippe appela Dominique et Quentin et les quatre adolescents, extrêmement déçus, tinrent un conseil de guerre dans la cage d'escalier de l'immeuble, en face du logement de monsieur Knecht. Il était 23 heures et cela faisait déjà très « limite » pour rentrer à la maison sans se faire punir par les parents, car on était un lundi et il y avait cours le lendemain. On décida donc de rentrer chez soi et Philippe eut le plus grand mal à convaincre Dominique de remettre ça le lendemain. Ce dernier croyait que ça ne marcherait pas mieux qu'aujourd'hui. « Après tout, on n'est pas sûrs que Knecht ait des documents chez lui ! » déclara-t-il. Quentin penchait pour continuer quelques jours ainsi que Yannick et Philippe. Finalement, on décida à la majorité des voix mais sans grand enthousiasme de recommencer la surveillance le lendemain soir et chacun rentra chez soi.

Le lendemain, après une journée passée à subir des cours l'esprit ailleurs, nos quatre jeunes reprirent le dispositif adopté la veille et entamèrent la surveillance du domicile du professeur de latin, qu'ils avaient vu rentrer chez lui vers 18 heures. Dominique et Quentin avaient repris leur emplacement de la veille dans la cage d'escalier, ce qui leur valut une remarque acerbe d'un locataire sur « ces jeunes qui n'ont rien de mieux à faire que de traîner le soir à leur âge ». Ils évitèrent de répondre pour ne pas envenimer la discussion et l'adulte acariâtre passa son chemin sans plus insister. A 21 heures 30, toujours pas de signe de sortie de la part de Knecht, qu'ils avaient vu aller et venir chez lui derrière ses rideaux, allumer la lumière, sortir un instant sur la balcon et scruter l'immeuble en face, ce qui leur fit craindre un moment d'avoir été découverts. La lassitude d'une deuxième attente infructueuse commençait à nouveau à se faire sentir. Par téléphone, Philippe et Yannick firent état de leur impatience en envoyant quelques SMS...

Finalement, la lumière s'éteignit chez l'enseignant. Un peu tôt pour aller au lit quand même, murmura Quentin, le soleil commence à peine à se coucher. C'est bizarre tu as raison, lui répondit Dominique. Une minute plus tard, monsieur Knecht sortait de chez lui équipé d'un volumineux sac à dos et se dirigeait aussitôt vers les hauts du quartier de Rougas d'un pas alerte. Électrisé par son

apparition soudaine, Quentin lança un coup de téléphone pour prévenir les autres et lui emboîta le pas à bonne distance, suivi de Dominique. Quentin, grand amateur de romans policiers et d'espionnage, avait fait adopter par tous son plan personnel pour suivre Knecht sans être remarqué dans les endroits isolés de la colline du château. « La meilleure méthode pour prendre en filature quelqu'un sans qu'il s'en doute est de le suivre par derrière mais aussi de par-devant ! » avait-t-il déclaré, provoquant la surprise chez ses camarades.

« Mais c'est pas possible ! » s'étaient-ils écriés. « Mais si, à condition de savoir en gros où va celui que vous suivez et d'être plusieurs en communication permanente ! » avait répondu Quentin en riant de leur étonnement. Et il leur avait expliqué qu'il fallait au moins deux équipes, l'une qui précède et l'autre qui suit monsieur Knecht. La seconde avertissait par téléphone la première de ses changements de direction, ce qui permettait à la première de rester toujours bien placée, téléguidée qu'elle était de l'arrière. Il était environ 21 heures 45 en cet instant, le Soleil était au raz de l'horizon et il y avait encore pas mal de monde dans les rues de Clermont, ce qui facilitait grandement le travail de nos jeunes héros. Rien de plus facile que de passer inaperçu dans une rue animée ! Un autre facteur jouait pour eux.

Knecht ne les connaissait pas car il ne les avait pas comme élèves en classe. Leur visage faisait juste partie du décor du collège et de Clermont. Et puis comment imaginerait-il qu'il était surveillé par quatre jeunes de douze ans qui étaient au courant de sa découverte ? Il devait plutôt redouter la présence d'adultes. Quentin et Dominique manœuvraient comme deux experts, l'un sur un trottoir, l'autre sur celui d'en face, jamais au même niveau car décalés en distance et agissant sans se parler, à l'imitation. De temps en temps, celui qui était au contact laissait sa place à l'autre pour que si Knecht se retourne, il n'aperçoive pas toujours la même silhouette derrière lui. Dominique avait bien assimilé les explications de « Quentin la filoché » ! Et Quentin avait bien compris le sens de ses lectures ! A présent Knecht passait devant la salle des fêtes et empruntait la rue du château. Les deux amis auraient poussé un cri de joie, s'ils avaient pu le faire. Philippe et Yannick, qui étaient 200 mètres plus haut, furent immédiatement prévenus de la bonne nouvelle et se positionnèrent en conséquence. Ne pas se laisser dépasser !

Dans ces moments là, le cœur bat plus vite, les jambes deviennent hésitantes, la gorge se noue et l'esprit tourne à toute vitesse. Toujours en limite de vue pour rester discrets, nos deux filoches suivirent comme son ombre monsieur Knecht qui avançait d'un bon pas, en homme qui n'hésite pas sur la direction à prendre. A présent il s'engageait sur la route en lacets qui grimpe sous le château. Maintenant plus aucun achat dans un magasin ne pouvait expliquer sa sortie et d'ailleurs la présence d'un sac à dos à l'aspect bien rembourré le confirmait sans aucun doute. Ne pas se faire repérer ! Ce serait trop bête, car il va nous y mener, à sa cachette ! Là haut, à quelques rues au-dessus, Philippe ne se sentait plus de joie. Son plan fonctionnait ! Il avait mordu à l'hameçon le gros poisson ! Yannick à ses côtés admirait la virtuosité de l'artiste. « Nul en maths mais quel cerveau quand même... Chapeau ! » pensait-il en regardant son copain du coin de l'œil.

Mais plus on montait vers le château plus les rues devenaient désertes et c'était bien normal pour un lundi soir, même à la fin du mois de juin. Le gros de la population était attiré par les moyens et bas quartiers de Clermont où se concentraient la plupart des commerces et des lieux de distraction, comme les cafés, ou les bancs de la place de l'église où il fait si bon discuter le soir à l'ombre des platanes... Cela rendait la tâche de Quentin et de Dominique beaucoup plus difficile. A présent il fallait jouer très serré ! Knecht venait de prendre le sentier étroit qui mène au château fort, suivi à 50 mètres de distance par nos deux amis, qui n'avaient toujours pas été aperçus par l'enseignant. Il est vrai qu'il se retournait fort peu et semblait ne pas prendre de précautions particulières. Manifestement il ne se doutait pas de ce qui lui arrivait, car dans son esprit le papier de la photocopieuse venait d'être découvert et il pensait avoir un bon temps d'avance sur les événements.

En marchant notre professeur de latin se félicitait d'ailleurs lui-même de sa prompte décision de mettre à l'abri son trésor dans un endroit qui avait résisté à la curiosité des hommes si longtemps. Il

avait hésité toute la soirée précédente puis il s'était décidé, la prudence prenant le pas sur le désir de voir et de toucher sa découverte chez lui. Personne ne pourrait désormais l'impliquer dans une affaire gênante pour lui car il n'y aurait pas de preuves... Il grimpa d'un pas vif les derniers lacets du sentier, qui viraient plusieurs fois à droite et à gauche et entra d'un coup dans la cour intérieure de la forteresse. Quentin et Dominique avaient dû s'arrêter sur le seuil du grand portail d'accès, qu'il venait de franchir, car continuer à le suivre discrètement était impossible. Tout reposait à présent sur les épaules de Yannick et de Philippe. Ces derniers avaient trouvé une excellente cachette qui leur permettait de surveiller tout l'espace intérieur du château, qui était assez dégagé. Ils étaient perchés sur un recoin broussailleux de la muraille, au-dessus de la porte du fond qui donne sur la campagne, en direction de l'endroit secret.

Dans leur dos, le soleil bas sur l'horizon ajoutait à leur invisibilité. Ils retinrent leur souffle tandis que Knecht passait au centre du château en sifflant d'un air dégagé et en jetant des coups d'œil furtifs dans tous les sens. Là il commençait à faire attention ! La silhouette de l'enseignant s'arrêta devant une vieille citerne à moitié ruinée située dans l'angle nord-ouest des remparts. « Il ne va pas vers sa cachette ? » questionna Yannick à l'oreille de Philippe. Ce dernier lui répondit d'un signe de tête qu'il ne comprenait pas non plus le manège de l'adulte. « Qu'est-ce qu'il fait là ? Il est à près de 300 mètres de l'emplacement qu'il a désigné sur son ordinateur... *275 degrés, 260 pas à partir du donjon...* »

Tout à coup, Yannick et Philippe virent Knecht se baisser, soulever une trappe et disparaître à l'intérieur de la citerne. « Mais qu'est-ce qu'il fait, il n'y a rien là dedans ! On y a été des dizaines de fois... » chuchota Philippe. Sa décision fut vite prise. D'un coup de portable il prévint Quentin et Dominique de la situation et leur demanda d'aller voir du côté de la citerne. S'ils se faisaient repérer, ils joueraient les gamins qui s'amusent, tandis que Yannick et lui resteraient où ils étaient, prêts à prendre le relais si besoin est. Quentin avait convaincu Dominique de le laisser le précéder à la citerne. « Je ferai moins de bruit si j'y vais tout seul car je suis plus léger... ». Une bourrade dans les côtes et une grimace avaient répondu à cette allusion directe à la corpulence respectable du brave Domiche...

Se glissant habilement de buisson en buisson, prenant soin d'être le plus souvent masqué par rapport à la citerne, Quentin était parvenu à présent aux abords de l'endroit où avait disparu Knecht. Il entendit les bruits sourds que font des pierres qui roulent en résonnant à l'intérieur de la citerne. « Curieux. Que cherche-t-il en remuant ces cailloux ? » se dit-il. Méfiant, le jeune garçon se coucha derrière un gros buisson à cinq mètres de là. Bien lui en prit, car juste après Knecht réapparut, se hissa hors de la trappe et stationna un court instant sur place pour épousseter ses vêtements de quelques grandes claques de la main. La lumière commençait à baisser car il était à présent dix heures moins le quart. Prévoyant que la prochaine direction que prendrait l'adulte serait celle de son lieu secret, Yannick et Philippe étaient descendus de leur mur et marchaient vivement à travers les broussailles en direction de la capitelle. Il fallait faire très attention à présent car la campagne était déserte et l'on voyait assez loin devant soi sur cette portion de colline. Ils venaient juste de disparaître derrière une rangée d'arbustes quand Knecht franchit la muraille externe du château et s'engagea derrière eux. Quentin et Dominique s'étaient rejoints près de la citerne et attendaient un peu avant de démarrer. Il fallait aussi tenir compte des bruits de pas maintenant, ce qui n'était pas nécessaire tant qu'on était dans les rues populeuses de Clermont !

Monsieur Knecht était soucieux. Tout en marchant, il pensait aux derniers événements écoulés et se félicitait encore une fois d'avoir pris la décision de remettre en place les volumens de papyrus<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Le « **papyrus** » est une plante des bords du Nil (Egypte) dont la tige servait dans l'antiquité à fabriquer des feuilles de papier pour écrire. Le mot « papier » vient d'ailleurs de là. On parle souvent des papyrus égyptiens, mais les Romains ont fait un très grand usage du papier de papyrus dont ils faisaient des livres. Le livre de papyrus consistait en feuilles écrites sur une seule face et collées ensuite bord à bord, à droite les unes des autres. Cela formait un rouleau qui comprenait en général vingt feuilles. Ce rouleau était enroulé autour d'une baguette, la dernière feuille écrite étant toujours enroulée la première. On appelait ce rouleau le « **volumen** ». C'est l'ancêtre du livre actuel. Pour lire, on tenait ce volumen de la main droite par la baguette et on déroulait le papier de la main gauche. Les



sur lesquels étaient écrits ces textes de Tite-Live. Lui savait parfaitement à présent qu'il s'agissait de documents authentiques, car il avait eu le temps de se faire son opinion, d'après l'étude du texte lui-même, en raison aussi du matériau utilisé, des traces que le temps avait laissé dessus et par-dessus tout, du lieu préservé où avait eu lieu la découverte. Tout cela ne laissait plus planer aucun doute dans son esprit. « Cet archéologue dont a parlé la jeune Aurore va bien voir que le texte de la photocopieuse est exceptionnel, même à partir d'une photocopie je pense, même si je ne me rappelle pas de quelle page il s'agit. Pour un expert il y aura de quoi être très étonné. Bien sûr il pensera aussi à la possibilité qu'il s'agisse d'une imitation forgée de toutes pièces par un faussaire. Mais je ne peux pas prendre le risque de me faire condamner par la justice, au risque de me faire renvoyer de mon poste de professeur par le ministère de l'Éducation Nationale. Une fois que j'aurai tout replacé comme c'était auparavant, bien malin celui qui pourra m'accuser de quoi que ce soit. J'attendrai que cette histoire se calme et je reviendrai reprendre ces vieux papyrus plus tard, quand je ne risquerai plus rien. Je veux que cette découverte soit annoncée aux journaux par moi et par moi seul. Quand je le déciderai et pas avant. »

La marche de l'enseignant l'avait conduit près de la capitelle, qu'il atteignit au moment précis où le soleil, un moment bizarrement coincé entre deux arbres, disparut sous l'horizon. « Bon, j'attends la nuit avant d'opérer, c'est plus sûr, » se dit-il. Et avisant un rocher qui faisait saillie devant la capitelle il s'assit dessus, les avant-bras posés sur ses genoux et son sac posé à ses côtés. Pour un observateur extérieur, il ressemblait fort à un randonneur faisant sa dernière halte avant de rentrer chez lui. Philippe et Yannick n'avaient pu trouver de place où se cacher à proximité. Ils avaient décidé d'aller vers le lieu précis qui correspond à *275 degrés, 260 pas à partir du donjon*. Là, ils avaient repéré, à une cinquantaine de mètres plus au sud, un petit mas pour une fois assez haut, dont le toit à une seule pente avait son arête supérieure orientée du bon côté, celui où Knecht allait se trouver.

De là, on pouvait voir sans risquer d'être vu. C'était un peu loin, mais il n'y avait pas le choix. S'aidant mutuellement à grimper, ils s'installèrent discrètement sur les tuiles arrondies du toit en prenant grand soin de ne pas les faire craquer. De leur côté, Dominique et Quentin étaient allongés derrière un gros buisson, en train d'observer l'homme assis au pied de la capitelle. « Il attend la nuit. Il lui reste environ cinquante mètres à faire pour rejoindre l'endroit de sa découverte. Nous irons nous placer derrière la capitelle quand il repartira » chuchota Quentin à l'oreille de son ami.

A l'ouest, loin au-dessus des collines couvertes de vignes parsemées d'oliviers, le ciel rougeoyant laissait place à des nuances plus sombres et peu à peu l'obscurité envahissait la campagne environnante. On entendait dans le lointain les bruits étouffés de la ville, quelques aboiements de chiens, un bruit de véhicule qui démarre. Le pinceau lumineux des phares d'une voiture balaya la colline comme un doigt géant, puis disparut au loin. Tout autour de l'adulte et des quatre adolescents qui l'observaient à son insu, la Nature s'était faite plus silencieuse, tandis que leurs yeux, encore pleins de la lumière du jour, avaient du mal à passer à la vision nocturne. Yannick avait appris lors de ses sorties avec les scouts qu'il faut environ trente minutes pour que la vue se fasse à l'obscurité. Monsieur Knecht semblait le savoir aussi –ou peut-être attendait-il tout simplement l'obscurité– car il prolongeait sa pause au pied de la capitelle.

Il sonna dix heures et quart au clocher de la vieille église de Clermont, quand il se leva enfin et se dirigea lentement vers le sud. Aidés par la lumière de la Lune, qui en était à son premier quartier, Yannick et Philippe aperçurent sa silhouette noire qui approchait et ils baissèrent instinctivement la tête, jusqu'à ce que leurs mentons touchent les tuiles encore chaudes du toit. Le cœur de Poun la magouille battait très fort en cet instant béni où l'esprit d'aventure qui l'habitait rencontrait enfin la réalité. L'homme avança encore un moment, lentement, en jetant des coups d'œil autour de lui, s'arrêtant de temps à autre pour tendre l'oreille. La nuit, l'ouïe devient aussi importante que la vue... Apparemment satisfait du calme qui l'entourait, il se dirigeait à présent vers la barre rocheuse que les quatre amis avaient découverte la veille, lors de leur sortie ratée. Sur le toit d'un petit mas, à soixante pas de là, deux paires d'yeux étaient braquées sur lui sans qu'il s'en doute.

---

volumens de papyrus étant fragiles, on les conservait dans des coffrets cylindriques, appelés **capsae**. Ce sont de nombreux coffrets cylindriques contenant des volumens que monsieur Knecht avait trouvé.

Dans son dos, près de la capitelle qu'il venait de quitter, deux ombres s'étaient glissées prudemment, évitant de faire craquer du bois mort en prenant soin de marcher sur la terre ferme du sentier. Un court instant qui sembla durer une éternité, toute la scène sembla se figer pour Philippe l'imaginatif, dont les facultés étaient tendues à leur maximum. Puis, il aperçut la silhouette de Knecht approcher lentement du pied de la barre rocheuse, se baisser, il entendit un bruit sourd de rocher que l'on roule, accompagné d'un son clair plus métallique. L'ombre de l'homme parut tout à coup rétrécir puis, plus rien... Écarquillant les yeux, Philippe se souvint du vieux conseil que son cousin, de retour d'un engagement dans l'Armée lui avait transmis : « La nuit il ne faut pas fixer directement ce que tu veux voir. Il faut tourner la tête un poil de côté et regarder du coin de l'œil, car on voit mieux ainsi. »

Appliquant ce principe, il regarda à nouveau l'emplacement où se trouvait Knecht à l'instant, mais il dû se rendre à l'évidence : l'homme avait disparu et d'ailleurs on n'entendait plus aucun bruit ! « Là je crois qu'il est entré dans sa cachette secrète, » souffla-t-il à l'oreille de Yannick qui acquiesça de la tête. « Je propose que nous allions voir tous les deux sur place en disant aux deux autres de rester où ils sont » ajouta-t-il. Yannick se chargea de prévenir Dominique et Quentin d'un coup de portable, pendant que Philippe se glissait au bas du toit en souplesse, en veillant encore une fois à ne pas faire craquer les vieilles tuiles. Rejoint par son ami, ils avancèrent en courbant le dos vers la barre de rochers calcaires qui surplombait un espace découvert peuplé d'herbes folles. Arrivés à dix mètres du lieu où l'enseignant se trouvait la dernière fois qu'ils l'avaient vu, ils s'arrêtèrent pour écouter. Aucun bruit. « A croire qu'il s'est volatilisé, » pensa Yannick.

Prenant soin de choisir où ils mettaient les pieds, ils parvinrent sans bruit au pied des rochers. Sur leur gauche, une grosse roche calcaire qui devait faire dans les quatre-vingts kilos était basculée vers le champ, tandis qu'une grande barre de fer posée sur le sol luisait faiblement dans l'obscurité. Accroupi sur les talons, Philippe comprit à présent leur échec de la veille. « L'entrée de sa cachette était camouflée par un gros rocher qu'il fallait déplacer. Il a utilisé une barre à mine pour faire levier, tellement il est lourd. C'est pour ça qu'on n'a rien vu hier. Pourtant on l'a regardée sous toutes les coutures cette rangée de rochers... ». Yannick avait fait le même raisonnement que lui et penchait déjà la tête vers une ouverture sombre qu'il venait d'apercevoir au raz du sol. « Il fait noir comme dans un tunnel et on n'entend toujours aucun bruit... Aucune lumière non plus. Pourtant, impossible de se diriger là dessous sans lampe...

Knecht a dû s'enfoncer assez loin sous la terre. C'est probablement l'entrée d'un souterrain que nous voyons » chuchota-t-il à Philippe. Ils avaient trouvé ! Enfin ! Une marée de bonheur les submergea tandis qu'ils se laissaient aller à danser comme des Indiens à côté de leur découverte. L'apparition soudaine de deux ombres à quelques mètres sur leur gauche les figea sur place de frayeur et ils s'immobilisèrent le cœur battant... Ouf, c'étaient leurs deux camarades qui accouraient, intrigués par leur comportement. Mis au courant, Quentin manifesta en silence sa joie, alors que Dominique laissait échapper un éclat de rire sonore, s'attirant les regards courroucés de ses amis et des « chut » vigoureux. Comme toujours aucun bruit n'émergeait du souterrain, les quatre garçons décidèrent de se camoufler à proximité du vieux mas et d'attendre le départ de Knecht. Il n'était pas question de descendre dans le puits, au risque de se retrouver nez à nez avec l'enseignant ! C'était plutôt étroit là dedans !

Celui-ci réapparut un quart d'heure plus tard. De leur cachette, les adolescents aperçurent sa silhouette émerger de la terre, se pencher sur le rocher pour le remettre en place. Ils virent Knecht avancer de quelques mètres, puis un bruit plus clair les avertit que la barre à mine avait retrouvé sa cachette, à une dizaine de mètres de l'entrée du souterrain. Quelques instants encore et ils discernèrent la silhouette de l'adulte s'éloigner vers la capitelle. Le professeur de latin venait de prendre le chemin du retour. On le vit encore clairement s'arrêter auprès de la construction, puis il disparut à leur vue en direction du château. « Vous croyez qu'il a entendu quelque chose ? » demanda Dominique, un peu culpabilisé par son fou rire de tout à l'heure. Mais tout à leur joie d'avoir réussi, les trois autres entendirent à peine sa question et discutaient entre eux sur le temps qu'il faudrait attendre avant

d'entrer dans le souterrain. Yannick imposa son idée de laisser passer un bon quart d'heure avant de bouger. On ne savait jamais, si Knecht avait oublié quelque chose et revenait sur ses pas...

Au dernier coup de 11 heures au clocher de l'église, ce fut le signal. Il ne fallait pas perdre de temps, on n'avait que la permission de minuit ! Demain c'était mercredi, il n'y avait pas cours au collège, alors les parents s'étaient laissés fléchir d'une heure supplémentaire... Les quatre amis se précipitèrent vers l'entrée du souterrain et saisissant la barre à mine qu'ils eurent quelque mal à retrouver –tant elle était bien camouflée-, ils basculèrent le rocher en admirant au passage la perfection du camouflage de l'entrée du puits. Vraiment fort ce Knecht, d'avoir trouvé une entrée aussi discrète ! Philippe sortit sa lampe de sa poche et interrogea Yannick du regard. Pouvait-on prendre le risque d'allumer, un court instant ? Juste pour voir ? Sur son signe de tête affirmatif, il plongea son bras le plus profond possible par l'ouverture et appuya sur le bouton. Le jet de lumière éblouissant qui perça l'obscurité quelques secondes leur fit voir un puits circulaire en grosses pierres taillées, un peu plus large que les épaules d'un homme et profond de trois mètres environ.

Au fond de ce puits on devinait le départ d'un boyau en maçonnerie, au plafond en forme de voûte, assez grand pour laisser passer quelqu'un, à condition qu'il avance en position accroupie. Ce dernier était orienté en direction de l'est, c'est-à-dire en direction du milieu du champ. Une fois sa lampe éteinte, Philippe laissa échapper un « waouh ! » étouffé à l'adresse de Yannick et des autres qui sautaient d'excitation à côté de lui. Descendre au fond du puits ne fut qu'un jeu d'enfant pour ces garçons habitués aux sorties dans la nature. La faible largeur du puits permettait en effet de se laisser glisser vers le bas en collant son dos au mur tout en s'appuyant des mains et des pieds sur la face opposée. Personne n'ayant voulu rester en haut, ils se retrouvèrent tous les quatre à la queue leu leu dans le conduit souterrain aux parois verticales et au toit en forme de voûte qui partait du fond du puits.

Un mètre de largeur sur un mètre de hauteur, il ne fallait pas être claustrophobe ! Un très léger courant d'air soufflait sur leurs joues, tandis qu'ils avançaient en marchant, accroupis à la manière des canards. Le conduit descendait légèrement et la hauteur de plafond augmentait au fur et à mesure de leur progression, si bien qu'au bout d'une vingtaine de mètres ils purent se redresser et marcher normalement. La largeur était toujours juste suffisante pour laisser passer une personne. Au passage, ils admirèrent la remarquable qualité du travail de maçonnerie qui avait été effectué. Les pierres étaient ajustées avec un tel soin qu'elles auraient pu se passer de mortier pour tenir ensemble, ce qui expliquait que cette construction ait pu tenir deux millénaires. Quels bâtisseurs, ces Romains ! Il est vrai que personne n'était venu ici depuis... Combien de temps déjà ? « Seul Knecht nous a précédé ici les amis, nous sommes dans un endroit où jamais la main de l'homme moderne n'a mis le pied ! » lança Philippe, provoquant au passage un fou rire général. Fou rire qui soit dit en passant, s'expliquait aussi par la nervosité, car qui n'éprouverait aucune appréhension en avançant profondément sous terre dans un boyau très étroit, sans savoir où il mène ?

A présent ils avaient parcouru une cinquantaine de mètres et le sol sous leurs pieds était redevenu horizontal. Yannick estima qu'il avaient près de cinq mètres de terre au-dessus de leurs têtes et à l'instant où il se fit cette réflexion, ils débouchèrent dans une salle rectangulaire, de quatre mètres sur cinq environ, dont la voûte était à deux mètres cinquante du sol. « Un beau refuge en cas de danger, » pensa Yannick qui ne croyait pas si bien dire... Mais ce qui captiva d'emblée leur regard ce fut la petite niche ouvragée creusée à mi-hauteur dans le mur d'en face. En son centre se dressait une magnifique statuette de bronze représentant un jeune homme dansant sur un pied. Il était vêtu d'une tunique courte et sa tête portait une couronne de laurier. Sa main droite levait une corne vers le ciel et sa main gauche brandissait un plat. Ce spectacle fut si inattendu pour nos braves collégiens qu'ils en restèrent là, bouche bée, à contempler sans mot dire cette apparition d'une autre époque. « Eh bien ça alors ! On dirait bien que les occupants des lieux sont partis en oubliant cette statuette ! Regardez, sa base est comme soudée sur le sol de la niche.

On voit qu'elle n'a pas été bougée depuis longtemps... » se hasarda à dire Yannick. Philippe, qui était plus émotif, ressentit un grand frisson à l'idée qu'il entraînait dans un lieu que les derniers occupants avaient abandonné il y a deux mille ans... Dominique avait tourné la tête et orienté sa lampe vers le sol, où il aperçut de magnifiques amphores rangées contre le mur, des restes de poteries cassées et des débris de verreries mélangés à la terre. Levant les yeux, il se retrouva nez à nez avec une autre niche, creusée à mi-hauteur dans le mur de gauche, qui était beaucoup plus grande que la première. Un gros coffre rectangulaire taillé d'un seul tenant dans un bloc de pierre occupait le centre de la niche. « On dirait un cercueil, » dit-il sous le coup de la surprise. Cette remarque fit se retourner ses compagnons, qui braquèrent à leur tour leurs lampes sur cette nouvelle découverte. « Le couvercle est lui aussi en pierre et il a été bougé, regardez ! On voit des traces de doigts sur la poussière... » ajouta Philippe.

« Mais c'est sûrement là que sont stockés les papiers du vieux Tite-Live ! » lança Quentin, pris d'une inspiration soudaine. Cette remarque eut le mérite de ramener à la réalité nos quatre amis qui, unissant leurs efforts, firent glisser précautionneusement le couvercle. Et sous leurs yeux ébahis, des dizaines de petits coffrets cylindriques leur apparurent, rangés verticalement dans le coffre. Philippe s'en saisit d'un et le présenta devant les yeux de tous. Le coffret semblait assez bien conservé. Il en ôta le couvercle doucement. Plusieurs rouleaux de papier enroulé autour d'une baguette apparurent à leurs yeux émerveillés. Avec mille précautions, Philippe saisit un volumen dans sa main droite et commença à dérouler le papier de sa main gauche, faisant instinctivement sans le savoir le même geste que les Romains il y a vingt siècles. Et un texte latin surgit devant leurs yeux, avec des mots écrits à la main en lettres majuscules, séparés entre eux par des points...

CAIUM•CUSPIUM•AEDILEM•SI•QUA•VERECUNDE•VIVENTI•GLORIA•DANDA•EST•HUI  
C•JUVENI•DEBET•GLORIA•DIGNA•DARI...

Ouais ! Wouaw ! Génial ! Les cris de nos amis résonnèrent sous la voûte, tandis qu'ils laissaient libre court à leur joie. A cet instant, le téléphone portable de Yannick, qu'il avait malencontreusement mis sur sonnerie suite à un faux mouvement, se mit à sonner. Un silence de mort accueillit cette intrusion inattendue de la technologie du XXI<sup>e</sup> siècle dans ce décor antique... Reprenant ses esprits, Yannick porta l'appareil à son oreille : « C'est toi, mon Yannou chéri ? Quand rentres-tu ? » Le silence était si profond que tous avaient entendu.

La voix de la mère de Yannick paraissait si irréaliste et ce qu'elle disait si grotesque, en ce lieu et à ce moment, que tous partirent d'un gigantesque éclat de rire qui couvrit la voix du pauvre garçon, qui essayait de répondre à voix basse. Comment cet appel leur était-il parvenu, alors que normalement les ondes radio ne pénètrent que très peu sous terre ? Mystère des communications radioélectriques et de l'amour maternel réunis... Au moins cet appel avait-il le mérite de leur rappeler que l'heure avançait –il était onze heures trente- et qu'il leur fallait songer à rentrer. La décision fut vite prise et nos amis reprirent le chemin de la sortie, après avoir tout remis en place soigneusement. Yannick pensa même à leur faire balayer avec la main leurs traces de pas derrière eux, pour être sûrs que leur intrusion passe inaperçue. Il ne leur restait plus qu'à se hisser hors du puits, ce qui n'alla pas sans poser quelques problèmes au corpulent Dominique, heureusement aidé au dernier moment par la poigne solide de Philippe. Rouler le rocher à son emplacement fut un jeu d'enfant, enfin presque (ils s'y mirent à plusieurs quand même) et après avoir soigneusement remplacé la barre à mines dans sa cachette, nos quatre amis prirent le chemin du retour.

Ils auraient tellement eu envie de chanter, mais ils ne le firent pas, par un souci de discrétion certes, mais aussi car leur cœur était encore plein des moments inoubliables qu'ils venaient de vivre. Ils voulaient aussi savourer en silence cette marche vers Clermont qui fut un enchantement tant la soirée était belle, avec la douce brise de juin qui caressait leurs joues, les mille senteurs flottant dans l'air, tandis que l'on traversait le château endormi aux lourds remparts de pierres parsemés de lierre. « Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices ! Suspendez votre cours : Laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours ! » Comme ils comprenaient à présent ces

paroles du poète<sup>9</sup> ! Loin au-dessus de leurs têtes, là-haut dans un ciel que les nuages avaient déserté, brillèrent les constellations du ciel d'été. Au sud la Couronne Boréale égrenait ses étoiles en chapelet tandis que plus bas, juste au-dessus des créneaux du château, le Scorpion faisait admirer la rouge Antarès, une étoile géante.

A l'ouest, Vénus brillait de tous ses feux, au ras de l'horizon. Tout autour d'eux, les grands pins parasol se balançaient doucement au souffle léger du vent et murmuraient à leurs oreilles des légendes depuis longtemps oubliées. Les animaux eux-mêmes semblaient faire silence pour ne pas venir troubler ce moment de grâce et nul grognement, aucun grattement, pas un frôlement ne sortait des fourrés alentour. Plus bas, ce sont les lumières de la ville qui leur firent fête, comme autant de lampions, alors qu'ils revenaient vers elles, le long du sentier de la gloire... Vivre pleinement ces instants magiques, qui resteraient inaltérablement gravés dans leur cœur, représentait une récompense inoubliable venue gratifier leur ingéniosité mais aussi leur remarquable ténacité.



Dieu lare de maison romaine

## 6 Les choses se gâtent

Le lendemain soir, c'est une assemblée générale de nos six amis qui se tint sous la terrasse de la maison d'Aurore et de Philippe. Dominique n'était pas encore arrivé, mais la discussion allait déjà bon train. Bien sûr, pendant la journée, au collège, Diama et Aurore avaient déjà eu droit à un récit partiel des exploits des garçons. Cette fois-ci la folle équipée de la veille dans les rues de Rougas et sur la colline du château leur fut racontée par le menu. Chacun des garçons y alla de son détail particulier, de son anecdote, selon la place qui était la sienne et en fonction de ce qu'il avait perçu des événements. Le clou des récits fut bien entendu constitué par l'exploration du souterrain secret, épisode qui enflamma l'imagination de tous et qui enthousiasma les deux filles, qui posèrent un flot de questions et ne ménagèrent pas leurs félicitations pour ce succès spectaculaire. Un grand moment ! Le secret de Knecht était enfin percé à jour et tous commençaient à entrevoir à présent la portée de l'évènement. C'est Aurore qui le résuma de la meilleure façon. « En somme, Knecht a fait une énorme découverte archéologique. Je vous rappelle les propres paroles de Monsieur Doumergue : *Ou il s'agit*

---

<sup>9</sup> Il s'agit d'un poème de Alphonse de Lamartine, dont le titre est « Le lac ».

*d'un faux très habilement imité par un fin connaisseur de l'auteur et de l'époque, ou il s'agit... Je n'ose y penser tant ce serait magnifique... Ou il s'agit d'une trouvaille archéologique majeure ! Cela aurait un retentissement international !* Nous savons à présent qu'il ne s'agissait pas d'un faux...

- Mais pourquoi pas ? objecta Quentin.
- Parce que se compliquer la vie à faire des faux pour aller les cacher dans un souterrain secret n'a pas de sens. Les gens qui font ça veulent la gloire ou l'argent, voire les deux, répondit Diama, approuvée de la tête par Aurore.
- Mais c'est peut-être Knecht lui-même, le faussaire, reprit Quentin qui ne voulait pas s'avouer battu.
- J'en doute. Il faut beaucoup de moyens pour cela. Être professeur de latin et historien ne suffit pas. Il faut aussi être capable de fabriquer de faux papyrus, de rédiger à la main des textes crédibles à la manière des Romains, de trouver un endroit vraisemblable pour la découverte, etc. Un énorme boulot. Or Knecht est seul, répondit Aurore.
- Qu'allons-nous faire à présent ? En parler à monsieur Doumergue ? Ou... à monsieur Knecht ? s'interrogea à haute voix Yannick. »

A cet instant Dominique surgit en trombe sous la terrasse, haletant et les joues en feu : « Il y a eu un cambriolage chez monsieur Knecht ! Les gendarmes sont chez lui ! ». Stupéfaits par ce coup de théâtre, les six adolescents restèrent quelques secondes sans voix, le temps pour leur esprit d'assimiler la nouvelle. « Ce n'est pas un hasard, ce serait trop gros comme coïncidence. C'est lié à l'histoire de Tite-Live, j'en suis sûr » remarqua Yannick en fronçant les sourcils. « Mais alors... Cela voudrait dire que quelqu'un d'autre que lui et nous serait au courant ? » ajouta-t-il en poussant son raisonnement jusqu'à sa conclusion logique. « Dominique, qu'as-tu vu ? » questionna-t-il. Ce dernier raconta qu'apercevant de chez lui des gyrophares de voitures de la Gendarmerie stationnant devant un immeuble, il s'était rendu sur place. Interrogeant un badaud, il avait appris que c'était l'appartement de monsieur Knecht qui avait été complètement retourné en tous sens par des cambrioleurs et en plein jour encore ! Puis il avait couru pour leur annoncer la nouvelle. A ces mots tous se levèrent et partirent vivement en direction des lieux. Mais à leur arrivée, les gendarmes étaient déjà partis et tout est rentré dans l'ordre.

Une fois revenus sous la terrasse, il ne leur restait plus qu'à faire le point. Deux solutions : Ou c'était un cambrioleur qui voulait de l'argent, mais alors il n'avait pas frappé au bon endroit, car un enseignant n'est pas bien riche et ce serait vraiment une énorme coïncidence qu'il le fasse au moment même où Knecht avait fait une grande découverte archéologique. Ou il avait entendu parler de la découverte et il voulait savoir où étaient les papyrus pour s'en emparer. Cela expliquerait qu'il ait retourné tout le logement à la recherche d'un indice qu'il n'avait apparemment pas trouvé. Et monsieur Knecht qui avait ramené tous ses documents au souterrain la veille au soir ! Si le cambriolage avait eu lieu quelques jours plus tôt... Ces réflexions furent celles que se firent nos jeunes amis, l'esprit en ébullition et oubliant pour une fois de porter l'attention qu'il méritait au savoureux goûter posé sur la table devant eux. Précisons tout de même que notre brave Domiche lui, avait bien remarqué ce qu'il y avait de bon sur la table et qu'il fit honneur à sa réputation...

Pendant ce temps, Monsieur Knecht s'était rendu à la Gendarmerie où son témoignage fut enregistré soigneusement. Perplexe, il ne savait trop quoi penser de ce cambriolage. Un vol ? Quelqu'un qui saurait, pour sa découverte ? Mais comment l'aurait-il appris ? « J'en ai parlé à personne... Ce n'est quand même pas cette histoire de photocopie avec ces deux gamines et ce Doumergue dont elles m'ont parlé. Trop tôt. Il ne peut pas avoir déjà tiré des conclusions définitives d'une simple photocopie, alors qu'il n'a pas comme moi les originaux en main... Et puis je les vois mal dans le rôle de cambrioleurs ! Dans tous les cas j'ai bien fait de me résoudre à ramener les volumens dans le souterrain hier soir, sans trop attendre après la révélation des deux gamines. Mais j'y pense, j'ai une carte IGN de la région de Clermont dans mon appartement et j'avais au départ entouré d'un petit cercle au crayon à papier l'endroit où débouche le puits...

Je l'ai effacé depuis d'un coup de gomme, car je connais le lieu par cœur, mais se pourrait-il que ce cambrioleur...» pensa-t-il. Et à cette idée il sentit son cœur se serrer. Bien entendu, il se garda bien de parler de sa découverte archéologique aux gendarmes. On sait qu'il souhaitait attendre avant de la révéler. A leurs questions sur ce qu'il pensait du mobile de cette tentative de vol –rien n'avait été pris chez lui- il répondit que pour lui on cherchait de l'argent liquide et qu'on n'en avait pas trouvé. Normal, il n'en laissait jamais, ce qui est une sage précaution, fit-il remarquer, s'attirant l'approbation des enquêteurs. Ces derniers, qui ignoraient tout de la découverte de l'enseignant, conclurent provisoirement dans le même sens que lui en attribuant ce cambriolage à un vol d'argent raté. Et l'affaire en resta là. Mais le lendemain, cet incident fit commettre à monsieur Knecht sa deuxième grosse erreur, la première ayant été comme on l'a vu l'oubli d'une photocopie d'un manuscrit de Tite-Live au CDI du collège, sous la photocopieuse. L'inquiétude est mauvaise conseillère...

Au lieu de rester bien tranquille quelques semaines à vaquer à ses occupations, le temps que tout ça se calme, il décida pour se rassurer d'aller vérifier que son trésor archéologique était toujours en sûreté et viola se faisant un de ses principes, qui était de n'aller sur les lieux de sa découverte que de nuit. Dès six heures du soir, il sortit de chez lui et prit le chemin du château en marchant à grandes enjambées, heurtant au passage sans s'excuser un homme au visage décharné et aux lunettes de soleil qui le regarda durement dès qu'il eut le dos tourné. Ce soir-là le temps était couvert mais il ne pleuvait pas et la température était douce. Arrivé à proximité de la capitelle, Knecht s'arrêta un bon moment pour examiner les alentours. Bien lui en prit, car apercevant une voiture garée près d'un mas à 200 mètres de là, il décida au dernier moment de ne pas entrer dans le souterrain. « Je vais juste passer près du rocher qui obstrue l'entrée pour contrôler qu'il est bien en place... Je verrai bien si quelqu'un y a touché... » se dit-il pour se rassurer. Se levant de son siège, il descendit lentement vers la barre de rochers, du pas du promeneur qui n'a pas de but particulier.

Arrivé à un mètre de l'entrée du souterrain, il se baissa comme pour relacer son lacet de chaussure et en profita pour examiner attentivement les lieux. « Parfait, tout est bien en place. Personne ne pourrait deviner que sous ce gros bloc il y a l'entrée d'un souterrain qui date des Romains... Heureusement, la base du rocher s'ajuste parfaitement à l'entrée du puits. Je peux rentrer chez moi » se dit-il à lui-même et faisant demi-tour, il reprit aussitôt –trop vite peut-être- le chemin du retour. Quelques minutes après que sa silhouette ait disparue au loin en direction du château, la porte de la voiture qui était garée près du mas s'ouvrit. Un homme grand et bien habillé en sortit, scrutant les lieux de ses yeux gris. Un mince sourire s'esquissa sur sa face osseuse tandis qu'il réajustait de sa main gauche sa veste aux plis impeccables. Sa main droite tenait une paire de grosses jumelles noires. Quelques instants plus tard, le puissant moteur du véhicule se mit en route et l'homme démarra en direction de la ville.

Tandis que Knecht se rassurait sur le secret qui entourait encore sa découverte, l'équipe de Poun la magouille, toujours en pleine réunion, avait pris une décision. Demain soir on retournerait dans le souterrain, avec Aurore et Diama, qui mouraient d'envie de le visiter et on en profiterait pour l'explorer plus en détail à la recherche d'autres documents du passé. En effet, l'autre jour le temps avait manqué pour pousser les investigations à fond. Comme il fallait être discrets, on opérerait juste après la tombée de la nuit... La décision fut prise dans un enthousiasme indescriptible, fait de cris et de hurlements, ce qui provoqua la venue des parents d'Aurore et Philippe qui vinrent aux nouvelles, croyant à un problème. On les rassura. Ah ces adultes... Toujours peur de tout !

Pour Diama et Aurore, la journée du jeudi fut une des plus longues de leur jeune vie. Assister à des cours de mathématiques et de grammaire anglaise quand le mystère et l'aventure frappe à la porte, quel dommage... Les garçons eux, avaient les images, les sons et les émotions de la première exploration en tête pour leur tenir compagnie. Finalement, après une interminable journée, la sonnerie du soir retentit et ce fut la ruée vers la sortie du collège. Rendez-vous avait été donné à tous et à toutes devant chez Dominique au moment du crépuscule, à 21 heures 45 précises, ceci par souci de discrétion. Les garçons, un brin taquins, avaient rappelé aux filles que « l'heure c'est l'heure », qu'il ne s'agissait pas d'aller participer à « un défilé de mode en ville » et qu'il valait mieux être équipé en

tenu « très sale » pour aller sous terre... Remarques qui furent accueillies plutôt fraîchement par nos deux intéressées... L'heure ? Mais on est toujours à l'heure, nous ! Une tenue « très crado » ? On nous prenait pour qui ? Pas question ! Il fallut adopter un compromis et c'est le jean et le haut de survêtement qui fut choisi comme tenue de sortie par Aurore et Diama.

Le dernier coup de neuf heures quarante cinq venait de sonner au clocher de la belle église romane de Clermont. L'aiguillon de l'aventure avait poussé chacun à être ponctuel et c'est une joyeuse troupe qui démarra en direction du château, selon un itinéraire qui évitait soigneusement les abords du domicile de Knecht. Arrivés au pied du donjon, on décida d'une halte pour reprendre son souffle et attendre le coucher du soleil. Philippe s'éloigna pour faire un tour dans la citerne, à la recherche d'un indice, car le comportement du prof de latin l'autre jour l'avait intrigué. Mais il ne remarqua rien de particulier. On profita de cette pause avant le début des choses sérieuses pour vérifier une dernière fois que l'équipement en lampes de poche était suffisant, leur fonctionnement correct, que la corde amenée par Quentin était bien solide.

Cette fois-ci ils n'avaient pas amené de téléphones portables, car les emprunter encore une fois n'avait pas été possible et d'ailleurs leur utilité était apparue moins grande à présent que l'on connaissait les lieux. Devant le groupe de jeunes assis sur le sol, l'ombre du donjon grandissait de plus en plus, tandis que le soleil plongeait sur l'horizon et que les bruits de la nature s'apaisaient, signe précurseur de l'obscurité. Dix heures vingt. Le groupe avait profité des dernières lueurs du crépuscule pour effectuer le trajet final et peu après ils se retrouvèrent tous au pied de la capitelle. « C'est là-bas ! » expliqua Yannick aux deux adolescentes qui suivirent du regard la direction qu'il leur indiquait du doigt. « Maintenant on évite de faire du bruit. On marche doucement, les uns derrière les autres. Si on a quelque chose à dire, on chuchote. Surtout, on n'allume pas de lampe avant d'être au fond du puits. On partira quand il fera nuit noire et pas avant, car l'entrée du puits est en terrain découvert. En attendant, on s'assoit pour être moins visibles. » Ces consignes furent répétées une dernière fois par Philippe, puis le groupe s'installa dans la dernière attente avant une plongée de vingt siècles dans le passé.

La nuit était d'un noir plus intense que la dernière fois, car quelques nuages masquaient de temps à autre la Lune dont la surface avait par ailleurs diminué. « Tant mieux, on passera mieux inaperçus » glissa Yannick à l'adresse de Philippe qui acquiesça de la tête. Sur un signal de ce dernier, le groupe reprit sa marche pour franchir les cinquante derniers mètres qui les séparaient de leur but. Quelques minutes et quelques rires étouffés plus tard -on trébuche quand on y voit mal-, notre équipe d'aventuriers se retrouva de nouveau devant le rocher qui obstruait l'entrée du puits. Le faire basculer de côté avec la barre à mine de Knecht ne fut qu'une formalité. Pour faciliter la descente et surtout la remontée, un bout de la corde de Quentin fut solidement fixé à une grosse racine qui émergeait du sol et l'on jeta son autre extrémité au fond du trou noir qu'on venait de découvrir à ras de terre. Aurore et Diama étaient un peu impressionnées de devoir descendre sans lumière dans ce puits très étroit dont on ne voyait pas le fond. Mais elles firent bonne contenance devant les garçons. Quentin, le plus agile, fut envoyé en premier, suivi de Philippe et de Yannick. Ensuite ce fut au tour d'Aurore qui précéda Diama. Dominique fermait la marche. Il jeta un dernier coup d'œil à l'extérieur avant de disparaître sous la surface du sol. Tout était calme. Parfait...

Nos amis étaient à présent accroupis en file indienne dans le souterrain dont le plafond était toujours aussi bas au départ, ce qui occasionna quelques cris de douleur poussés par deux maladroits, suivis de plusieurs « chut ! chut ! » murmurés par les autres. On avança ainsi quelques mètres à tâtons, puis Philippe décida que l'on pouvait sans risque allumer les lampes. Les deux filles furent surprises dès les premières lueurs de voir l'étroitesse du passage où elles s'étaient engagées. Mais elles n'eurent pas le temps de trop se poser de questions, car la marche en avant avait repris, plus rapide à présent. Quelques dizaines de mètres plus loin, tout le monde déboucha dans la grande salle, où la statuette arracha des cris d'émerveillement à Aurore, Diama, elle, s'intéressant surtout au contenu du grand coffre de pierre. Le groupe resta là un bon moment, admirant les volumens de papyrus que chacun voulut prendre en main et dont on examina avec émerveillement l'écriture vieille de tant de siècles.



On remarqua que certains rouleaux étaient plus abîmés que les autres, le papyrus ayant mal réagi au temps qui passe et que leur manipulation risquait de les détruire. Yannick proposa la prudence et on replaça dans leur coffre les précieux documents. Se rappelant du léger courant d'air qu'il avait ressenti lors de la précédente visite, Philippe fit signe à Quentin de le suivre et après quelques recherches le long des parois, il découvrit un petit boyau qui partait au ras du sol, du côté opposé où ils étaient venus, sous la niche à la statuette. Ils ne l'avaient pas aperçu l'autre fois, car son orifice était camouflé par une pierre qui semblait posée contre le mur. Il s'agissait d'un conduit carré en maçonnerie, de cinquante centimètres sur cinquante, qui partait en direction de l'est en montant légèrement. Peut-être un conduit d'aération...

S'engager là-dedans exigeait d'avoir un solide mépris pour toute forme de claustrophobie ! Mais c'est pourtant ce que firent Quentin et Philippe. Le reste du groupe les observait de la salle, espérant très fort qu'il ne faudrait pas les suivre... Le sol sur lequel rampaient les deux garçons était sec, mais la progression difficile, dans un endroit aussi étroit et il leur fallut faire halte à deux reprises pour se reposer. Déjà, les lumières de leurs camarades semblaient bien lointaines dans leur dos. Pour revenir, il faudrait ramper à reculons, ce qui n'est pas facile du tout... En fait, ils n'avaient parcouru qu'une trentaine de mètres d'un trajet rectiligne, quand ils parvinrent à une galerie perpendiculaire à la leur. Celle-ci était beaucoup plus grande et ressemblait par ses dimensions à celle qui partait du puits.

Ils la suivirent sur vingt mètres environ et parvinrent dans une petite pièce dont le mur du fond était éboulé et qui ne comportait aucune issue. Soulevant quelques pierres de l'éboulis, Quentin poussa un cri étouffé. Sa main venait de se poser sur un crâne humain resté coincé sous les gravas et il découvrit à la lueur des lampes les restes d'un squelette allongé sur le sol. Il aperçut une cage thoracique où les côtes bien conservées voisinaient avec deux tibias, tandis qu'une main osseuse aux doigts crispés gisait dans le prolongement d'un reste de bras. Quelques boucles en métal rouillées étaient éparpillées alentour, mais ce qui frappa le plus leur vue – hormis les restes humains – fut ce glaive de légionnaire romain qui gisait là, encore enfoncé dans son fourreau, à proximité immédiate du cadavre.

La poussière qui le recouvrait démontrait que personne n'y avait touché depuis fort longtemps. L'arme était très bien conservée, avec sa poignée à l'extrémité en forme de boule et surtout le dessin très ouvragé de son étui, fait de cuivre cerclé de bronze, qui comportait sur un côté un médaillon avec un visage imprimé. Peut-être celui d'un empereur ? Leur cœur battait très fort dans leur poitrine, alors qu'ils examinaient les vestiges de ce qui fût peut-être le dernier combat d'un homme mort depuis deux millénaires qui les regardait du fond de ses orbites vides où régnait l'obscurité... Reprenant leurs esprits, ils se rappelèrent les conseils que monsieur Doumergue leur avait adressés quant il les avait reçus chez lui – « en cas de découverte archéologique, il ne faut toucher à rien, c'est exactement comme les lieux de la scène d'un crime... tous les indices doivent rester en place pour permettre aux historiens de « faire parler » les vestiges... » – et ils décidèrent d'un commun accord de ne pas ramener le glaive pour le montrer aux autres, geste méritoire car il leur en coûta vraiment. Cela aurait été si cool de revenir de leur exploration avec ce magnifique trophée en main...<sup>10</sup>

Leur trajet de retour s'effectua sans encombre et ils rejoignirent leurs amis restés dans la grande salle, qui les accueillirent avec soulagement car ils commençaient à trouver le temps bien long. Le récit de leur découverte fut accueilli par des cris de joie mais aussi des regards inquiets à l'évocation du cadavre. Yannick, Aurore et Diama partirent à leur tour dans l'étroit boyau pour aller voir sur place. Chez eux, la curiosité avait balayé l'appréhension de s'engager dans un passage si étroit. Dominique quant à lui, déclara que ce conduit n'était pas fait pour des personnes de grande taille comme lui, ce qui ma foi n'était pas faux... Il se joignit à Quentin et à Philippe pour examiner dans le détail les parois de la salle aux papyrus, mais leur espoir de découvrir un nouveau passage fut

---

<sup>10</sup> Notons que pour les volumens, nos héros n'ont pas hésité à les prendre en main car ils savaient pertinemment que monsieur Knecht les avait déjà manipulés. Le site archéologique n'était donc plus vierge sur ce point.

déçu. Un bon moment plus tard, les deux adolescentes revinrent suivies de Yannick, tous trois à la fois heureux et impressionnés par leur découverte. Au fond, c'était une tombe qu'ils venaient de visiter... Nos amis, à nouveau réunis au complet, en profitèrent pour faire le point sur leurs trouvailles. De la salle où ils se trouvaient jusqu'au puits par où ils étaient descendus, il y avait une distance de cinquante mètres environ.

Lors d'un bref instant de silence, Quentin, qui avait l'ouïe très fine, crut entendre une pierre tomber au loin dans le puits et il en fit part à ses compagnons d'aventure : « Chut, écoutez ! Il y a quelqu'un dans le puits ! » Cette affirmation fut accueillie par un silence profond et des regards inquiets, leur esprit déjà impressionné par cette exploration souterraine, ayant dû absorber de surcroît le choc de la vision de la mort. Tous tendirent l'oreille un moment, mais aucun bruit n'était perceptible. Le soulagement survint et chacun pour se rassurer de reprocher vivement à Quentin d'avoir fait peur à tout le monde par sa fausse affirmation, tant il est vrai que notre esprit est prompt à se cacher lui-même la vérité si elle le dérange. Mais ce dernier maintint avoir entendu quelque chose, se heurtant à un scepticisme général. Il fut décidé peu après de rentrer, car l'heure avançait et après tout on avait bien progressé dans l'exploration des lieux.

Et c'est avec le sentiment d'une belle réussite que nos six amis reprirent le chemin du retour, d'abord marchant, puis avançant à quatre pattes vers la sortie. Arrivé au puits, Philippe, qui était en tête, leva les yeux comme il l'avait fait la dernière fois, pour observer les étoiles par l'orifice ouvert sur le ciel. Mais cette fois-ci rien... Le noir complet. Surpris, il décida de donner un bref coup de lampe vers le haut et le cône de lumière qu'il s'attendait à voir s'échapper vers l'infini, lui renvoya l'image d'un gros rocher, tout près, qui bloquait la sortie ! Pendant une fraction de seconde, son esprit resta comme en suspens, ayant du mal à intégrer ce fait stupéfiant, car l'on ne voit le plus souvent que ce que l'on s'attend à voir... « On est bloqués ! Un rocher ferme le puits ! » A ces mots, le sang du groupe ne fit qu'un tour et des chuchotements frénétiques s'élevèrent dans l'étroit boyau. Mais tu en es sûr ? Tu as mal vu, ce n'est pas possible ! Qui donc a fait ça ? Un rocher de quatre-vingts kilos ne roule pas tout seul... Si l'on restait enfermés là sans pouvoir sortir ! Quelle horreur...

Des peurs ancestrales se réveillèrent dans la conscience de chacun, avec des images d'ongles en sang grattant en vain des parois, de bouches tordues hurlant des cris de désespoir, ombres d'êtres enfouis vivants sous la terre... Et dans le noir du souterrain, l'on ne put voir la pâleur de certains visages... Pour la magouille, dont l'imagination fertile lui avait représenté ce que pourrait être leur sort si tout cela tournait mal, se reprit très vite et décida de réagir. Rien de tel que l'action pour conjurer la peur. Et puis, c'était peut-être Knecht qui avait refermé le trou et il allait nous ouvrir. On pouvait peut-être d'ailleurs le repousser nous-mêmes ce rocher... Cherchant la corde des mains il ne trouva rien. Un nouveau coup de lampe et il constata qu'elle gisait en tas au fond du puits. Le rocher et la corde ! Il y a quelqu'un là-haut ! Grimant en opposition comme le font les alpinistes, il parvint sous le rocher et tenta de le bouger avec sa main, puis son épaule. Rien à faire. Il était bien trop lourd. « Domiche ! Je n'y arrive pas ! Essaie à ma place ! Tu es le plus costaud de nous tous ! »

Mais l'intéressé était en quatrième position dans l'étroit boyau et doubler ceux qui étaient devant lui fut tout sauf aisé... Finalement, après bien des contorsions et de multiples jurons, il parvint au fond du puits où Philippe s'effaça pour le laisser passer. Comme il n'était pas bon grimpeur, c'est poussé par les bras de son ami et de Quentin qu'il put accéder enfin sous le rocher. En dessous de lui, les lampes avaient été allumées pour faciliter son escalade. Pourquoi se cacher à présent... « J'ai besoin d'un appui ! Je ne peux pas forcer comme il faut avec les pieds collés à la paroi. Mettez-vous dessous que je monte sur vos épaules ! Philippe et Quentin comprirent et se placèrent sous leur corpulent ami. Grimé sur leurs épaules, puis sur leurs têtes, il parvint enfin à faire bouger le rocher, mais ce dernier retomba sur l'orifice du puits.

Après plusieurs tentatives infructueuses, serrant les dents et poussant de toutes ses forces avec ses jambes, Dominique parvint enfin à faire glisser le rocher de côté (le soulever n'était pas possible) et à dégager la sortie. Un hurlement de soulagement et de joie monta du fond de la terre, où le reste du

groupe avait suivi ses efforts avec appréhension. Ouf ! Le destin d'emmurés vivants, le supplice de la faim et de la soif, la folie qui gagne lentement du terrain, la mort atroce dans ce trou à rats, ce n'était pas pour nous ! Quand la vie est en jeu, la poésie des découvertes archéologiques devient toute relative... Dominique sortit à l'air libre et fixa solidement la corde qu'on lui avait lancée. Comme il venait de donner le signal de monter aux autres, toujours coincés sous terre, il se retourna brusquement, car il avait senti une présence près de lui. Et il se retrouva nez à nez avec le bout du canon d'un énorme pistolet qu'un homme grand et décharné braquait droit entre ses deux yeux ! « Tu la fermes et tu fais ce que je te dis ! Compris, le mouflet ? » Sur le hochement de tête de l'adolescent, trop estomaqué pour répondre, l'homme précisa ses intentions. « Tu vas dire à ta fine équipe de remonter illico et pas de blagues, sinon je te tire tout de suite une balle dans le genou, là, tu vois, où ça fait le plus mal ! » Du fond du puits Philippe et Quentin avaient entendu et ils prévinrent les autres qu'il y avait un type qui menaçait Dominique avec une arme et qu'il fallait monter. La voix de Domiche leur parvint, confirmant la nouvelle : « Écoutez, il faut sortir, j'ai un pistolet braqué sur la tête . C'est le monsieur à la grosse bagnole... »

Et tous comprirent que l'homme qu'ils avaient surnommé le « squelette » et qui semblait tant s'intéresser à Knecht était là, en haut du puits et qu'il ne plaisantait pas ! Devant tant d'adversité -menace de rester enfouis vivants sous terre, puis, quand on croit en avoir fini, intervention d'un homme armé d'un pistolet-, leurs systèmes nerveux surchargés ne réagirent provisoirement plus et c'est l'esprit hébété qu'ils surgirent lentement, l'un après l'autre hors du souterrain, obéissant aux ordres comme des automates. Squelette se tenait à quelques mètres, une torche électrique dans la main gauche et son arme dans la droite et au fur et à mesure qu'ils émergeaient du puits, il leur faisait signe du bout du canon de rejoindre Dominique. Ce dernier était assis sur le sol à quelques mètres de distance, bras et jambes attachés.

Là, le complice de Squelette, un homme trapu et large comme un première ligne de rugby, se saisit brutalement des adolescents et leur attacha les pieds et les mains avec du fil électrique. « Il serre fort, le bougre » pensa Philippe quand vint son tour. Le truc qui consistait à gonfler les muscles du poignet au moment où l'on vous attache, ne marcherait sûrement pas. En quelques minutes, ils furent tous les six fouillés et garrottés, les mains derrière le dos, espacés les uns des autres de trois mètres environ. Avec interdiction de bouger d'un poil. Ils n'avaient pas vraiment affaire à des amateurs... Une vague de découragement et de tristesse s'abattit alors sur eux, à laquelle se mêla la peur d'être livrés au bon vouloir de ces deux voyous. Qu'allaient-ils faire de nous ? A ce moment, Squelette prit la parole. Sa voix, leur sembla sèche et froide comme un hachoir à viande. Ajoutons un visage sans chair qui masquait mal des os saillants, des lèvres minces surmontées d'une paire d'yeux inexpressifs, comme morts et l'on peut dire que l'on se trouvait en présence d'une vraie voix de tueur qui sortait d'une tête de mort...

Quant à son acolyte, il ne dit pas un mot, mais on ne risquait pas de lui donner le bon Dieu sans confession, c'était plus que clair ! Lui c'était « la Brute » qu'on pouvait le surnommer. Squelette donna donc ses ordres : « Bon, nous n'avons pas de temps à perdre. Émile, t'as pas trouvé de téléphone portable sur la petite personne de nos jeunes amis ? Non ? Bien ça ! Vous savez pourquoi on est là, je pense ? Toi le gros, réponds ! » Dominique comprit qu'il s'agissait de lui et en dépit de sa peur il sentit la moutarde lui monter au nez. Me traiter de « gros » devant tout le monde ! Surtout devant les filles... Mais il lui fallait bien répondre. Mais pour se venger et rétablir son honneur bafoué il décida de crâner un peu. « Ben, monsieur, vous voulez aller dans le souterrain, pour visiter, je pense » se risqua-t-il à répondre sans vouloir prononcer le mot de papyrus. Un coup de pied donné par « la Brute » en plein dans les côtes le fit crier de douleur. « Ne joue pas au con avec nous ! Réponds à la question qu'on t'a posée ». La Brute avait donc une voix, car c'est lui qui venait de parler. Et sa voix était bizarrement chaude et chantante comme une voix du sud-ouest. Curieux contraste avec l'autre ! Dominique se décida à jouer franc jeu. « Je suppose que ce sont les papyrus qui vous intéressent. » « Ben voilà, on y vient... Est-ce qu'ils sont bien en bas ? » lui demanda Squelette.

- Oui, répondit Dominique.

- Tiens, tiens, mais c'est que tu en sais des choses... Où ?
- Dans la grande salle, dans une niche incrustée dans le mur.
- A combien de distance elle est du puits, ta salle ?
- A cinquante mètres environ. »

Pendant ce questionnaire, l'esprit de Poun la magouille, qui avait repris ses esprits, tournait à cent à l'heure. Ils ne sont donc jamais entrés dans le souterrain... Il va donc bien falloir qu'ils y aillent. On pourra agir à ce moment là. Mais les choses ne furent pas aussi simples que le croyait Philippe. Squelette fit signe à la Brute et ils s'écartèrent un bref instant pour discuter sans perdre des yeux le groupe d'adolescents. Un peu plus tard ils revinrent et c'est la Brute qui prit la parole : « On va faire comme ça. Vous allez rester bien sagement où vous êtes, sous ma surveillance, pendant que mon camarade va descendre voir les lieux. Si vous bougez, je m'occupe de vous. » A ces mots Squelette éclata d'un rire glacé, grinçant. « Il aime bien jouer du poignard, mon copain. A votre place je resterais tranquille ! »

Et Squelette s'éloigna vers la voiture, revint peu après avec en main plusieurs grands sacs, puis rejoignit le puits où il disparut agilement en s'aidant de la corde. Dominique examina du coin de l'œil la Brute et le vit s'asseoir près du puits sur une grosse pierre, à quelques mètres d'eux, la torche électrique braquée sur leur groupe. Ce ne serait pas facile de tenter quelque chose... se dit-il amèrement. Pourtant ce serait bien le moment, maintenant que l'autre était en bas... Il faudrait déjà pouvoir se délier les mains. Tâtant les poches de son jean, il sentit une petite bosse et se souvint qu'il s'agissait de son mini-canif qu'il avait toujours sur lui. La Brute ne l'avait pas remarqué quand il lui avait lié les mains. Pourtant il avait rapidement palpé ses poches à la recherche de quelque chose dans ce genre. C'est vrai qu'il était tout petit son couteau et la poche n'était pas placée sur les fesses, mais à un endroit inhabituel, sur le côté de la cuisse. Je pourrais essayer de me détacher les mains, pensa-t-il.

Avec d'infinies précautions, il avança ses doigts vers le fond de sa poche, craignant à tout instant que l'homme ne l'arrête. Après plusieurs tentatives, il parvint à sortir l'instrument et à le poser derrière lui sur le sol. Maintenant il fallait l'ouvrir. Ses poignets lui faisaient mal pendant qu'il agitait en vain ses doigts pour y parvenir. Le regard de la Brute fut attiré un instant par les lumières d'un avion de tourisme monomoteur qui passait bruyamment dans le ciel nocturne. Dominique en profita et ouvrit son canif puis coupa d'un coup le fil électrique qui liait ses mains. Ce faisant il se tailla la peau et retint un cri de douleur. Et d'un. A présent les pieds. Là c'était le plus dur, car si ses mains étaient masquées derrière son dos, ses pieds étaient par contre tournés vers leur gardien. En attendant le moment propice, il jeta un regard à Philippe qui était assis à côté de lui et n'avait rien perdu de la scène. Et profitant d'un coup d'œil prolongé de leur garde vers le puits, il lança le canif derrière le dos de Philippe. Il constata avec satisfaction que Poun la magouille avait déjà saisi l'instrument et était occupé à couper ses liens. Une chance qu'ils soient tous tournés vers la Brute, ce qui cache leurs mains et aussi que ce dernier ne s'attende pas à une bien grande résistance de la part de si jeunes adversaires... Maintenant, attendre l'instant propice pour s'occuper des pieds...

Leur chance leur fut donnée quelques minutes plus tard, quand Squelette appela son acolyte du bas du puits pour lui annoncer qu'il avait amené dans un sac un paquet de rouleaux et qu'il pouvait tirer sur la corde pour le hisser en surface. « Fais bien attention, c'est fragile », entendirent-ils l'homme conseiller. La Brute se leva aussitôt, jeta un regard vers le groupe d'adolescents et satisfait de leur attitude soumise, se dirigea vers l'orifice. Dominique attendit que l'homme soit penché et occupé à tirer sur la corde, pour défaire les liens qui enserraient ses pieds de quelques gestes rapides, laissant les fils électriques posés sur ses chevilles pour ne pas attirer l'attention. Il constata peu après que Philippe était parvenu au même résultat et avait donné le couteau à Yannick. A présent leur gardien tirait hors du puits le sac rempli à ras bord de volumens dans leurs étuis cylindriques, les capsae.

Quand la Brute signala à son camarade qu'il avait récupéré les documents, ce dernier lui annonça qu'il fallait qu'il retourne chercher le reste, car il y en avait plein d'autres. A ces mots, ils entendirent leur surveillant ricaner « plus il y en aura plus ça rapportera de pognon... » et il reprit sa

surveillance en s'asseyant à côté du puits, ses petits yeux soupçonneux braqués sur le groupe de jeunes. Ces derniers prirent leur air le plus abattu possible et restèrent immobiles, bien sagement à leur place. Un moment plus tard, la voix de Squelette lança un nouvel appel. Son compagnon se dirigea à nouveau vers le puits et se saisit de la corde. « C'est l'avant dernier voyage ! » entendirent-ils crier. Les trois amis qui avaient déjà défait leurs liens se regardèrent. Leurs regards disaient leur hésitation : C'est le moment, mais c'est risqué, car il est costaud le type d'en face ! Après tout, on ne sait pas ce que ces malfaiteurs feront de nous si l'on ne fait rien.

Peut-être qu'ils nous enfermeront à nouveau dans le souterrain et qu'ils bloqueront complètement son entrée, nous condamnant à la mort lente... Peut-être qu'ils nous relâcheront. Peut-on prendre ce risque ? Leur hésitation fut de courte durée. Domiche avait son regard des mauvais jours, celui où il ne fait pas bon s'opposer à lui. Sa détermination décida ses deux compagnons. Leurs regards se croisèrent à nouveau et cette fois ils furent tous d'accord. On y va, dès qu'il sera penché vers le fond du puits. Les jambes ramassées le plus possible sous eux pour bondir plus vite, ils attendirent le moment propice. La Brute avait jeté un dernier regard vers leur direction, s'était retourné, avait saisi la corde et penché sur l'ouverture, il hissait avec précautions le précieux chargement. D'un bond les trois garçons franchirent les quelques mètres qui les séparaient de l'homme et le poussèrent brutalement vers le bas. Leur intention était de le jeter par surprise dans le puits et s'il devait se blesser gravement, tant pis, c'était lui ou nous...

Ce dernier, surpris, lâcha la corde et le sac plein de volumens tomba au fond du puits. Sa tête et ses épaules étaient à présent posées sur le rebord de l'ouverture, tandis qu'il se démenait vigoureusement pour se dégager. Quelle force il avait ! Déjà, Philippe venait de recevoir un brutal coup de coude dans l'estomac et se pliait de douleur, tandis que Yannick, affolé, sentait les doigts d'acier de la Brute lui attraper le cou. Un sourire de triomphe apparaissait déjà sur la face de l'homme. A cet instant, Dominique comprit qu'ils n'en viendraient jamais à bout et, se saisissant rapidement de la barre à mine posée à proximité, il en asséna un coup rageur sur le crâne de leur adversaire. Ils entendirent un « ouf ! » bizarre et le corps de la Brute s'affala sur la terre, à côté du puits. Surpris de la réussite si rapide de leur attaque, ils se regardèrent et commirent leur première erreur. Un claquement sec retentit au fond du puits tandis qu'une balle passa en sifflant à leurs oreilles, traversant au passage le bras de Dominique, qui pris par sa furie ne se rendit compte de rien.

Squelette n'avait pas dit son dernier mot et il tirait à vue sur eux avec son pistolet de gros calibre ! Une façon pour lui de les éloigner de l'ouverture pour pouvoir sortir. Il fallait réagir et vite ! S'écartant du puits, ils avisèrent le rocher de Knecht et le poussèrent de toutes leurs forces par-dessus l'orifice. Quelques gros blocs vinrent compléter l'ouvrage, interdisant de façon définitive le retour offensif de Squelette. Ils étaient sauvés ! C'est alors que Philippe, qui s'était saisi de la lampe, constata en éclairant Dominique que son bras était couvert de sang. « Mais tu es blessé ! Fais voir ! » lança-t-il, provoquant l'émoi dans le groupe. Le brave Domiche était comme les éléphants, lent à se mettre en colère mais quand c'était parti... Un vrai fou furieux, surtout quand on se permettait des allusions au sujet de son embonpoint... En cet instant, ivre de victoire, celle qu'il avait obtenue sur la Brute, bien sûr, mais surtout celle arrachée sur soi-même, la plus importante, Dominique dansait la danse du scalp, la barre à mine au-dessus de la tête, en poussant des hurlements rauques d'Indiens...

Philippe, Yannick, Quentin, Aurore et Diama, stupéfaits, constatèrent la métamorphose du lourd, de l'indolent Dominique, si placide d'habitude, qui venait de révéler le guerrier qui sommeillait en lui ! Combien de petites vexations, voire de vraies humiliations, subies goutte à goutte, jour après jour, en raison de son aspect physique mal accepté par certains, combien de rage impuissante avait-il accumulées, pour en arriver à ce jaillissement de colère, salvateur pour eux tous !

Yannick, qui ne perdait pas le nord, fit un signe à Philippe et ensemble ils entreprirent de lier les mains de la Brute, qui gisait sur le sol, non pas mort car sa tête était fort dure, mais proprement assommé à proximité d'eux. Il ne fallait pas qu'il se réveille, celui-là, car sinon gare ! Cette tâche accomplie, un silence se fit brusquement, comme si le destin retenait son souffle. Personne ne voulait

parler et les mots étaient d'ailleurs inutiles. Tous se regardèrent à présent avec surprise. La vie est bizarre... Il y a une heure ils étaient de grands enfants qui jouaient à se faire peur dans des souterrains et à présent ils avaient repoussé par deux fois la mort avec succès ! Tandis qu'ils s'observaient sans mot dire, profitant un instant de leur sentiment commun de triomphe, chacun se prit à penser « ça alors, je ne l'aurais jamais cru... Qu'on puisse faire ça. Pour lui, pour elle, comme pour moi... ». Leur sentiment du moment était la fierté, à laquelle se mêlait de la reconnaissance à l'égard de la Vie, qui avait permis ce miracle.



Glaive de légionnaire romain

## Au-delà de soi-même

Il y a dans chacune de nos vies des moments où l'on pense avoir atteint le sommet de ce que l'on peut faire, la limite de ses forces, le terminus de ce que l'on estime pouvoir endurer comme souffrances. Si on le croit, c'est vrai. Par contre, si l'on est capable de prendre du recul vis-à-vis de ses émotions de l'instant et que l'on regarde froidement la situation, c'est la plupart du temps faux. En effet, l'expérience prouve que nos limitations ne sont en fait rien d'autre que le cercle étroit de nos pensées et de nos opinions sur nous-même et le monde et que ces limitations nous incitent à ne pas tenter ce qui sort de nos habitudes. Changer sa façon de voir en bravant sa peur, c'est aussi très souvent modifier le champ du possible, changer sa vie. Certes un esprit cynique et désabusé, qui a déserté sa part d'enfance et de fraîcheur ne le fera jamais... Nos héros se trouvaient dans un de ces moments privilégiés où l'on pouvait franchir le miroir, comme Alice au pays des merveilles et aller au-delà de nos soi-disant limites. Le signe que quelque chose en eux voulait encore grandir, se révéla par une décision surprenante et risquée qu'ils prirent pourtant tous d'un commun accord : rester sur place le temps nécessaire pour récupérer cette partie des papyrus restés en surface près du puits et les mettre en lieu sûr, puis après seulement, penser à se mettre à l'abri auprès des grandes personnes, en rentrant à Clermont pour alerter parents et gendarmes. Terminer leur entreprise d'abord et penser à se sauver après, en quelque sorte.

Cela aurait pourtant été tout simple de profiter de la neutralisation temporaire et inespérée des deux gredins pour prendre ses jambes à son cou et foncer vers la ville protectrice. C'était la décision raisonnable au fond. Demeurer sur place c'était risquer un retour offensif possible du redoutable Squelette, même si ce dernier était pour l'instant coincé dans le souterrain. Par cette décision audacieuse autant que courageuse, prise peut-être aussi avec l'insouciance de la jeunesse, ils ouvrirent peut-être sans le savoir une porte mystérieuse qui allait les faire entrer dans une nouvelle dimension de leur être. Mais revenons à notre histoire...

Squelette et la Brute placés hors d'état de nuire, le souci principal de nos amis était représenté à présent par l'état de santé de ce brave Dominique. La balle qui l'avait frappé n'avait pas touché l'os de son bras mais perforé les chairs en séton, à mi-chemin du coude et de l'épaule. Au passage, le projectile brûlant lancé à 350 mètres par seconde, avait déchiré quelques veines secondaires. Le sang s'épanchait à présent le long du bras, de façon modérée mais continue. Le bon point, c'était que la douleur avait l'air supportable, le mauvais c'était qu'il y avait une petite hémorragie qu'il fallait

stopper. Ils ne pouvaient pas laisser leur ami perdre son sang comme ça. Yannick prit les choses en main, fort de la compétence acquise grâce à son brevet de secourisme. La pose d'un pansement improvisé, fait d'une boule de tissus appliquée sur la plaie, fut préférée au garrot, car il n'y avait pas d'artère de touchée. Une ficelle maintint le tout en place, serrée juste comme il le fallait, ce qui permettait au blessé de se servir de ses deux bras.

L'initiative suivante vint d'Aurore. Se rappelant la présence de la voiture des deux malfrats à proximité, elle suggéra de fouiller le véhicule. On ne savait jamais... Philippe lui, proposa de faire les poches de leur prisonnier, qui était encore inconscient. Sur ce dernier point leur butin fut intéressant : un couteau à cran d'arrêt, un porte feuille, un mouchoir crasseux et un trousseau de clés de voiture. Par contre le véhicule était vide de tout objet personnel. On avait décidément affaire à des professionnels ! Concernant les volumens, on décida de les transporter à pied, en glissant une longue branche dans la poignée du grand sac dans lequel ils étaient entassés. Deux garçons marcheraient l'un derrière l'autre, la branche posée sur l'épaule et le sac suspendu entre eux, à la manière des tribus primitives. Trouver un arbre possédant les qualités requises pour y tailler une perche d'une longueur suffisante, ne fut pas chose aisée sur cette colline, où poussaient surtout de petits chênes rabougris. Cette tâche leur prit une bonne vingtaine de minutes, au bout desquelles ils furent enfin prêts pour le départ. Autour d'eux, la nature était calme, à part quelques aboiements de chiens dans le lointain, vers la plaine, où s'apprétaient à se mettre au lit les gens tranquilles...

Se saisissant de la branche, Yannick et Quentin se préparaient à y accrocher le sac plein des textes du vieux Tite-Live, quand le faisceau lumineux d'une puissante torche les éclaira brutalement. Une voix grinçante, qu'ils ne connaissaient que trop bien frappa leurs oreilles : « Bonjour les petits. Le marchand de sable est de retour... On lâche tout ça et on lève les mains. Hop et que ça saute ! » Pétrifiés de surprise, les six jeunes se tournèrent dans la direction de la voix et discernèrent à contre jour la silhouette de Squelette, debout à cinq mètres d'eux, les jambes écartées et son pistolet à la main. Ses vêtements tous blancs de poussière, surmontés de son visage presque sans chair le faisaient ressembler à un spectre sorti des enfers. Le regard des jeunes s'orienta vers l'entrée du puits qui était toujours obstruée par les blocs de rochers. Comment avait-il fait pour sortir du souterrain ? C'est bien sûr la question qui les taraudait, car ils ne voyaient pas quelle erreur ils avaient commise. « Oh mais c'est qu'ils n'ont pas été gentils avec mon copain, les petits chéris... » Et Squelette alla près de son camarade qu'il libéra de ses liens. Mais ce dernier restait inconscient, en dépit des bourrades de son complice.

Alors le visage de Squelette se fit dur. « Qui a fait ça ? On répond tout de suite ou je bute quelqu'un au hasard ! ». Une vague de terreur les traversa, tandis qu'ils se serraient instinctivement les uns contre les autres. Nos trois amis auteurs de l'agression se regardèrent, se comprirent et avancèrent lentement ensemble, la tête baissée... Sans avoir besoin de réfléchir, leur instinct était venu à leur aide et leur avait dicté la seule attitude raisonnable : surprendre l'adversaire en lui offrant plusieurs coupables quand il n'en attendait qu'un. Car il était plus difficile pour lui de tuer d'emblée trois personnes qu'une seule. Il y fallait beaucoup plus de colère... Et Poun la magouille rajouta habilement la touche finale : « Il nous menaçait de son couteau, alors nous avons eu peur qu'il ne nous tue... », dans une ultime tentative pour semer la discorde dans le camp adverse, ou du moins de gagner du temps.

Squelette, dont la rage avait baissé d'un cran, s'interrogea en lui-même : « Pendant que j'étais en bas, il n'a quand même pas perdu son temps à jouer au couteau avec ces petits morveux, j'espère. Il n'est pas futé, le Émile mais quand même... Hum, si je tire un coup de feu à l'air libre, je risque de semer l'alarme dans le secteur. La ville n'est pas loin. Revenons à l'essentiel, le butin, on réglera les comptes plus tard. De toutes façons flinguer des gosses c'est pas mon truc. Mais il ne faut pas qu'ils s'en doutent et qu'ils continuent à avoir très peur de moi... »

Et l'homme leur donna rapidement ses ordres : il fallait que l'un d'entre eux descende dans le souterrain pour récupérer le reste des rouleaux -c'est ainsi qu'il appelait les volumens- et les ramène

dans des sacs au bas du puits, où un autre les hisserait avec la corde. Pour les quatre autres, il fallait rester là, couchés par terre, bras et jambes écartés, sans bouger. Squelette resterait à bonne distance, l'arme en main, tenant en respect tout le monde. Pour plus de sûreté, Squelette désigna Quentin –qui était le plus malingre, donc le moins dangereux- pour descendre dans le puits et Philippe pour hisser le sac rempli de volumens. Passant près de Dominique, il le regarda d'un air mauvais et, sans mot dire, lui arracha brusquement le pansement du bras, provoquant une douleur fulgurante suivie d'un redémarrage du saignement. « Tu vas rester comme ça... à regarder ton sang couler, à te vider comme un porc » déclara-t-il de sa voix aigre avec un sourire satisfait. Ce geste provoqua une vague de consternation dans le groupe et un nouvel accès de colère rentrée chez Domiche. Mais c'est malheureusement l'autre qui avait la situation en main !

Alors que la Brute donnait les premiers signes d'un retour à la conscience, les roches qui obstruaient l'entrée du puits furent ôtées par le groupe, toujours surveillé étroitement par Squelette. Dès que ce fut terminé, Quentin descendit dans le souterrain et Philippe se plaça à proximité de l'ouverture, sur l'ordre du truand. « A toi de jouer à présent », lança ce dernier à Quentin « et pas d'histoires ! ». Quentin était à présent seul dans la galerie qui menait à la salle, progressant de toute la vitesse dont il était capable en s'éclairant de la lampe que lui avait rendu Squelette. Il fallait faire vite ! La Brute serait réveillée dans quelques minutes et alors on serait dans de beaux draps ! La réapparition de Squelette avait fait réfléchir l'adolescent. Elle n'avait qu'une explication possible. L'homme avait fait le même chemin que Yannick et lui avaient découvert, passant par le conduit étroit et parvenu près de l'éboulement au squelette –le vrai-, il avait trouvé un moyen de regagner la surface. Ce moyen, il existait toujours...

Quentin était petit, mais extrêmement vif et doué pour le sport, sa spécialité étant la course de demi-fond et la gymnastique. Ce ne fut qu'un jeu pour lui de se retrouver dans la deuxième salle en un temps record, au pied de l'éboulis qui avait fortement grossi en volume. La poignée argentée du glaive émergeait de la terre et Quentin, obéissant à un réflexe inconscient, s'en saisit. Les restes de l'homme mort avaient disparu sous un amas de gravas. Sauf le crâne, qui était bizarrement posé bien proprement sur une pierre plate, sa mâchoire inférieure ouverte largement vers le bas, comme dans un large sourire... Une blague de Squelette peut-être ? Ou un sinistre présage... Ou encore un encouragement du mort à continuer ! On choisit au fond de nous de croire en ceci ou en cela et c'est notre vision qui crée notre réalité. Quentin lui, en cette nuit de lutte, avait rejeté l'apitoiement sur soi-même et choisi la vision positive, celle qui sauve ! Il ne faut pas se laisser impressionner se dit-il, c'est une question de vie ou de mort.

Un fort courant d'air attira le regard de l'adolescent vers le haut et il grimpa sur le monticule, où il découvrit une petite ouverture au plafond. Là, un étroit couloir horizontal partait sur cinquante centimètres vers la gauche. « Squelette » avait dû déboucher ce conduit en enlevant des gravats à partir du bas et il avait dû provoquer un petit éboulement qui avait libéré le passage. Futé, le type ! Toujours guidé par le courant d'air sur son visage, il rampa et arriva à un puits vertical très étroit de deux mètres de profondeur. Levant les yeux, il discerna un coin de ciel où brillaient des étoiles... Son cœur bondit dans sa poitrine alors qu'il se jetait dans l'ascension de ce dernier obstacle. Ne pas perdre de temps, sinon Squelette allait se douter de quelque chose. La surprise totale, c'était sa seule chance !

Parvenu au sommet, Quentin passa prudemment sa tête au-dehors et effectua un tour d'horizon. La lumière de la torche de Squelette, qui surveillait ses amis, brillait là-bas, à une quarantaine de mètres sur la droite. Il fallait faire attention, l'homme était tourné de trois quarts vers ici, mais l'éblouissement provoqué par la lampe devait suffire. Il décida d'opérer un mouvement tournant pour arriver dans le dos de Squelette. Rampant puis marchant courbé vers le sol, le glaive de légionnaire romain dans sa main droite, il arriva en quelques instants à une dizaine de mètres dans le dos de l'homme, qui commençait à s'impatienter. « Il en met du temps la petite souris... » l'entendit-il dire à haute voix. « Toi là près du puits, tu lui dis de se dépêcher à cet idiot ou je me fâche ! ». Philippe s'exécuta en lançant un « Hé ho, Quentin ! » la tête penchée sur l'entrée du puits.



A présent, notre jeune ami était à cinq mètres derrière l'homme, qui se tenait debout, la lampe dans une main et le pistolet dans l'autre. Couchée sur le sol comme les autres, Diama avait relevé la tête. Elle était la seule dans le groupe à avoir aperçu la silhouette de Quentin se glisser dans le dos de l'homme qui les menaçait. Sa vision nocturne était excellente, peut-être par un legs génétique de ses ancêtres, de fiers et nobles guerriers noirs qui parcouraient autrefois la savane africaine en menant des guerres tribales faites d'embuscades et de coups de mains... Comprenant la situation en un éclair, elle décida de faire diversion afin d'aider Quentin dans la phase la plus délicate de son approche. « Monsieur, si vous voulez, je peux aller voir ce qu'il fait. Il a peut-être eu un accident. » Et sans attendre la réaction de Squelette, elle se redressa sur ses mains, faisant mine de se lever. « Ne bouge pas ! Je ne t'ai rien demandé, à toi la gazelle ! » lança l'homme sèchement.

Profitant de la situation, Quentin avait franchi d'un bond la distance qui le séparait de Squelette et, levant son glaive vers le haut, il en asséna un coup terrible sur l'avant-bras de l'homme, qui lâcha son arme en poussant un cri de douleur. Dans la foulée, Quentin plongea de toutes ses forces dans les jambes du malfaiteur qu'il saisit à deux bras dans un beau plaquage de rugby. Courageux le petit Quentin... Squelette tomba sur le côté tout en lui décochant au passage un méchant coup de poing sur la tête, qui arracha au pauvre garçon un cri de douleur. Aurore, qui était la plus proche et s'était préparée en se ramassant sur elle-même pendant le petit discours de Diama, avait bondit sur les lieux de la bagarre et s'était saisie du pistolet qu'elle brandit d'une main ferme en reculant pour établir une distance respectable entre l'homme et elle. « Haut les mains ! » cria-t-elle.

Mais le hors-la-loi, qui venait de projeter d'une ruade puissante le léger Quentin à trois mètres se levait à présent, calme, le regard froid. Jugeant la situation en un coup d'œil Squelette avança, la main tendue, vers Aurore. « Donne ce joujou, ce n'est pas pour les gosses... » dit-il et il approcha encore, la regardant droit dans les yeux. Difficile de tirer sur quelqu'un qui vous regarde, surtout pour cette jeune fille... En cet instant, Aurore se dit que si elle flanchait, sa vie et celle de ses amis s'arrêteraient peut-être là, sur cette colline, en cette nuit de juin et que le remords qu'elle en éprouverait la poursuivrait jusqu'au-delà de la mort. Ce que ne savait pas Squelette - et qu'il pouvait difficilement deviner en voyant la silhouette d'adolescente lui faisant face - c'est qu'il y avait plusieurs ancêtres soldats dans la lignée d'Aurore et que la vision d'une arme à feu était très loin de la faire défaillir... La nuit, on voit mal les regards qui sont un avertissement sur ce qui va se passer, car si les mots peuvent mentir les yeux eux ne mentent pas. Or en ce moment le regard d'Aurore était tout sauf paniqué. Une grande colère l'animait et la peur de tuer un homme ne l'habitait pas une seule seconde.

La seule peur qui la poussait à agir était celle de ne rien faire et d'avoir à en faire subir les conséquences à ses amis ainsi qu'à elle-même. Elle était persuadée que leur vie ne vaudrait pas un clou si Squelette gagnait la partie. Ce dernier était à présent à 5 mètres d'elle. Les amis d'Aurore s'étaient relevés (sauf le pauvre Quentin encore groggy) et avaient formé un demi cercle autour d'elle, face au l'homme. Mais c'est Aurore qui tenait l'arme et il était trop tard pour le refiler à quelqu'un d'autre. C'est elle et elle seule qui avait leur destin à tous en main. Il y a des moments dans la vie où les choses dépendent de la décision d'une seule personne, c'est l'instant de vérité pour elle. Il est temps se dit-elle ! Alors que Squelette faisait encore un pas, un sourire mauvais en coin, sûr de lui et de sa force, elle pointa l'arme à deux mains comme elle l'avait vu faire dans les séries TV et appuya fermement sur la détente.

La détonation, sèche et puissante, figea tout le monde : le groupe d'adolescents qui entourait Aurore et la Brute encore mal réveillée de son évanouissement, qui s'était relevée à quatre pattes en secouant la tête. Squelette, quant à lui, restait bizarrement stoppé, regardant sa cuisse droite d'où une large tache de sang s'étalait autour d'une blessure béante. Son regard allait de sa jambe blessée à l'adolescente en un mouvement de va et vient et exprimait une énorme surprise plus que de la douleur. Dur à la souffrance, le bougre ! Aurore n'ayant jamais tiré au pistolet de gros calibre, avait commise l'erreur du débutant : elle avait donné un bon coup de doigt sur la détente au moment du départ du coup. Comme elle tenait l'arme de la main droite, cela avait dévié légèrement le canon vers le bas et la gauche, ce qui expliquait l'impact sur la jambe droite de son agresseur.

Sans cela, cela aurait été le ventre de Squelette qui aurait pris et là le regard de l'homme eut été tout autre... Une erreur salutaire pour la jeune fille en somme, qui lui évitait d'avoir une mort sur la conscience. Déjà, Dominique avait saisi la barre à mine et en avait asséné un deuxième coup sur la tête de la Brute, qui essayait maladroitement de se relever. Et d'un ! Yannick et Philippe entouraient à présent Aurore, prêts à lui prêter main forte. La jeune fille ne quittait pas des yeux l'homme au pantalon rouge de sang et toute son attitude corporelle annonçait à Squelette qu'elle n'hésiterait pas à tirer à nouveau, le cas échéant. C'était le genre d'homme habitué aux bagarres depuis longtemps et qui savait lire les regards mais aussi les postures. Levant les deux mains paumes en avant en signe d'apaisement, il déclara :

« C'est bon les enfants... L'os de ma jambe n'est pas atteint. Cela saigne beaucoup mais ce n'est pas très grave dans le fond, l'artère fémorale n'est pas touchée. J'en ai vu d'autres... On ne va pas s'entre-tuer pour quelques malheureux papiers... » Malgré sa souffrance, Squelette tenait le coup avec courage et gardait l'empire de lui-même. « Nous on va partir, Émile et moi et on vous laisse ces rouleaux. Vous ne nous tirerez pas dans le dos, n'est-ce pas ? Ce n'est pas votre truc... D'ailleurs même moi je ne l'ai jamais fait... De toute façon je m'en fiche, ma vie ne vaut pas un centime ! » Et se retournant sans attendre de réponse, il se dirigea en boitant vers sa voiture, qu'il démarra pour la rapprocher de son camarade étendu par terre. Sortant de la BMW, il le chargea avec difficulté en grimaçant dans le véhicule, sur la banquette arrière. L'opération lui prit trois bonnes minutes, car sa blessure était douloureuse et il dû s'y reprendre à plusieurs fois pour soulever son corpulent collègue. Se regardant les uns les autres, nos jeunes amis observaient leur ennemi opérer et hésitaient, partagés entre le souhait d'en finir avec cette histoire et le souci de ne pas se faire rouler une fois de plus par l'homme qui se tenait devant eux.

Philippe réfléchissait rapidement. On a fouillé la bagnole et l'on n'a rien trouvé. Il n'a pas d'arme de rechange cachée dedans... On est armés et il est blessé, d'une blessure qui saigne et nécessite des soins. Je crois qu'il n'est plus dangereux et de toutes façons on va le surveiller jusqu'à ce qu'il parte et au-delà on restera encore vigilants, cela devrait aller. Puis il se décida et parla au nom de tous : « Ok. Vous partez tout de suite en voiture avec votre Mimile et nous on rentre chez nous. Je crois que c'est le mieux qu'on ait à faire. Nous, on en a assez vu pour ce soir... ». Tous comprirent au fond d'eux-mêmes que c'était une sage décision. Pousser à bout un homme de la trempe de Squelette ne serait guère sensé. Après tout, ils n'étaient pas des policiers, juste des adolescents qui venaient de faire connaissance avec la violence du monde de la pègre.

A quoi bon risquer de passer toute sa vie avec une mort sur la conscience, par besoin de gloriole, en voulant jouer les justiciers, ou risquer de subir un autre mauvais coup du sort car cet homme était dangereux et habile... Squelette, qui avait beaucoup vécu, eut un sourire en coin devant la réponse de Philippe. C'est vrai dans le fond qu'on en a tous assez vu... Après s'être fait en un temps éclair un pansement de fortune sur sa jambe pour arrêter l'hémorragie, il s'installa à nouveau derrière le volant. Phares allumés, avant de s'en aller, il baissa la vitre de sa portière, tourna sa tête décharnée dans leur direction, les regarda un instant en silence, une lueur de respect dans le regard et murmura : « Pas mal, quand même les gosses... Adios ! » Puis, démarrant en trombe, il s'éloigna, conduisant très vite sur le mauvais chemin.

Pour lui, une chasse à courre allait commencer, où il savait qu'il serait le gibier et la Police le chasseur. Autant prendre le maximum d'avance d'ici là. Tout en menant habilement sa puissante voiture sur le chemin de terre, Squelette réfléchissait à la situation. C'est drôle la vie quand même, se disait-il. J'ai mené à bien de nombreuses affaires, affronté des gars très dangereux avec succès et là, paf, un groupe d'ados de 12 ans me barre le chemin et je dois me tirer en vitesse avec une balle dans la jambe... Un sourire apparut sur le visage froid de cet homme dur et un léger sentiment de nostalgie se fit jour en lui en pensant à sa propre enfance. Pour ce qui était de leur patron actuel, à lui et à Émile, celui qui avait commandité le vol des documents, pas de problème, on lui dirait que le contrat n'étant pas rempli il n'avait pas besoin de payer. On passerait tous les deux à autre chose, les affaires juteuses

ne manquaient pas ! Mais à présent il fallait trouver un médecin et se planquer quelque part en attendant que tout ça se calme, car ça allait bouger côté Police. Tiens pour la planque j'ai ma petite idée, oh que oui, se dit-il soudain avec un large sourire...

Ce départ assez chevaleresque au fond de l'homme au visage de mort plongea nos amis dans un abîme de réflexions. En un éclair, la profondeur de la vie leur apparut dans toute sa complexité. Qu'ils étaient loin en cet instant, ces enseignements simplistes qu'on leur avait parfois inculqués sur la frontière inaltérable qui séparerait les gens « biens » des gens « mauvais ». Dans le fond, se disait Philippe, Squelette lui aussi avait été un gosse autrefois, avant de devenir ce qu'il était. Et sa réaction en partant prouvait que ce passé ne s'était pas effacé complètement de sa mémoire. Et que dans le fond de lui-même dormait une part inaltérable d'humanité.

Après le départ des deux voyous qui ironiquement avaient fait beaucoup pour leur éducation -même si c'était à leur corps défendant-, la tension nerveuse et la fatigue accumulées depuis des heures s'abattirent brusquement sur les jeunes épaules de nos héros. La décision de camoufler au fond du puits les volumens fut envisagée un moment, puis finalement repoussée, un retour offensif des deux compères pour récupérer leur butin étant toujours possible. Pendant que le reste de l'équipe travaillait à hisser en surface la partie restante des écrits de Tite-Live, Quentin et Dominique se dirigèrent à pied vers Clermont, afin d'aller téléphoner aux gendarmes et à leurs parents, à partir de la première maison qu'ils rencontreraient en descendant du château et surtout aussi pour que Domiche reçoive des soins pour son bras blessé par balle. Quentin n'avait pas voulu se séparer du glaive romain avec lequel il avait désarmé leur agresseur.

Il l'avait glissé fièrement dans sa ceinture pour pouvoir escorter Dominique, auquel on avait refait un pansement et qui commençait à donner des signes de grande fatigue. Protégés par le pistolet de Squelette, que tenait Aurore qui s'était postée à proximité pour faire le guet, Yannick Philippe et Diama étaient redescendus dans le souterrain pour récupérer les volumens restants, tous protégés dans leurs boîtes, les capsae. La tâche ne fut pas facile car il fallut faire plusieurs allers et retours successifs avec des objets qu'il fallait manipuler avec précaution. Puis il s'agit de les hisser dans le puits sans les faire tomber. A un moment, Aurore se vit obligée d'abandonner sa surveillance des alentours pour donner un coup de main à ses trois amis qu'elle entendait peiner et jurer dans le puits. Au final, l'ensemble du chargement représentait le volume de trois grands sacs. La perche étant assez longue et solide, deux furent placés sur celle-ci et portés par les deux garçons. Saisissant les poignées du troisième sac, Aurore et Diama se chargèrent de le ramener ainsi à Clermont. Tous sentaient qu'il ne fallait surtout pas traîner ici...

Avant de se séparer, rendez-vous fut fixé à tout le monde à la maison de Dominique, qui était la plus proche du château. Cette fois-ci, le retour à pied vers Clermont n'eut plus la même saveur que les jours précédents. Hébétés de fatigue, écrasés par la somme des émotions vécues, titubants sur le sentier qui descend vers la ville, leurs jambes se dérobaient sous eux tandis qu'ils progressaient en portant sur leurs épaules les lourds manuscrits qui sortaient grâce à eux d'un oubli de vingt siècles. De nombreuses haltes se révélèrent nécessaires pour se reposer et écouter aux alentours, un mauvais coup de Squelette étant plus encore redouté par nos amis, à présent qu'ils avançaient dans une nuit qui leur semblait hostile. Après les événements qu'ils venaient de vivre, les bruits nocturnes naturels étaient amplifiés et déformés par leur esprit apeuré et ils sursautaient de frayeur quand des oiseaux s'échappaient brusquement à leur passage en fouettant les branches des arbres. Plus loin ce fut un piétinement rageur dans les fourrés proches qui fit bondir leur cœur, alors que l'animal qui s'enfuyait devait être encore plus terrorisé qu'eux... Mais peu à peu, au fur et à mesure de leur descente vers Clermont, c'est la lassitude qui domina dans leurs esprits et alourdit leurs corps.

Arrivés dans la première rue de Rougas, juste sous le château, Philippe qui marchait en tête s'arrêta brusquement en poussant un soupir de déception. Devant eux, ricanant avec un air de revanche se tenait Navarro, entouré de six garçons !

- Alors ? On se balade de nuit avec des copines à présent ? Hé hé, Marcel a vu passer de chez lui votre gros taureau accompagné de la petite souris et vous savez quoi ? Le gros avait un bras qui saignait et la souris portait une belle épée à la ceinture. Alors on s'est dit qu'il y avait anguille sous roche, vous comprenez ? Montrez-moi donc ce que vous avez dans vos sacs, ça a l'air intéressant pour que vous vous donniez toute cette peine...
- C'est un trésor archéologique que nous allons remettre aux gendarmes. Laissez-nous passer, répondit Philippe d'un ton las.
- Ah oui ? Mais les gendarmes c'est nous, vous n'aviez pas remarqué ? rétorqua Navarro qui s'amusait beaucoup. Allez hop posez ça que je regarde ce que c'est ! Vous ne faites pas le poids ce soir. On est sept et vous manquez d'arguments, vous deux avec deux fillettes...
- Ah oui ? On manque d'arguments tu trouves? lui répondit Aurore d'une voix forte et froide en lui pointant le lourd pistolet de Squelette sur le ventre. Cet engin a déjà tiré deux balles ce soir, une tirée par un type sur Dominique et l'autre tirée par moi sur ce type. Tu veux être la troisième cible ?

Les yeux écarquillés de surprise, Navarro recula instinctivement de plusieurs mètres et sa bande avec lui, car à la lumière du lampadaire proche, il avait aperçu les reflets métalliques de l'arme et estimé son poids, dans la main de cette Aurore qui avait la réputation de n'avoir pas froid au yeux. Et puis ce sang, qui coulait paraît-il du bras de Dominique quand il était passé tout à l'heure, il y avait peut-être du vrai dans tout ça... Aurore avança aussitôt, l'arme pointée et le regard furibond et poursuivit son chemin tout droit vers le centre ville, suivie de Philippe, Diama et Yannick. La bande de Rougas, médusée par ce spectacle sans précédent, les laissa passer en silence.



Jeunes romains lisant des volumens

## Épilogue

Il était une heure du matin quand ils arrivèrent enfin devant chez Dominique, où deux voitures de la Gendarmerie stationnaient déjà avec leurs feux clignotants. La maison était en émoi, les parents de leur ami courant en tous sens pour répondre à la fois aux sollicitations des enquêteurs, à celles du médecin qui soignait leur fils et à leur propre besoin de faire quelque chose pour se rassurer... Peu après, prévenus par les gendarmes, arrivèrent les parents d'Aurore et de Philippe, puis ceux de Quentin de Yannick et de Diama. Tous étaient soucieux de les voir et de les toucher, de les serrer dans leurs bras pour vérifier qu'ils étaient bien saufs. En dépit de la fatigue qui les terrassait, ce brutal basculement de leur état de « héros » à celui d'enfants objets de la tendresse paternelle et maternelle, provoquait en eux des sentiments mêlés. A l'agacement d'être encore traités comme des gosses, se mêlait en eux le plaisir enfantin d'être reconnus et cajolés, le soulagement d'avoir échappé à un destin tragique, la fierté de montrer son courage aux autres et, plus enfoui peut-être, le sentiment exaltant d'avoir grandi intérieurement. Et ce soir-là, quand ils regagnèrent leur chambre où les attendaient leurs objets familiers, c'est un sommeil de plomb qui s'abattit sur eux.

Le lendemain, leurs parents les laissèrent dormir une bonne partie de la matinée, estimant avec raison qu'ils en avaient bien besoin. A leur réveil, quel plaisir d'être chouchoutés comme des princes, félicités par des tas d'adultes, sollicités pour raconter encore une fois leur aventure vécue là-haut sur les hauts de Clermont ! De son côté, monsieur Knecht avait été entendu à nouveau par les enquêteurs de la Gendarmerie et cette fois il avait dû dire toute la vérité. L'adjudant Goury, qui était à la fois un fin psychologue et un homme bon, commandait la brigade de gendarmerie de Clermont. Impressionné par l'aventure de ces jeunes, qui lui allait droit au cœur, il décida de s'en faire des alliés en leur racontant l'avancée de l'enquête, dans ses développements non confidentiels s'entend, attendant d'eux en retour qu'ils ne lui cachent rien. C'est ainsi que nos amis apprirent un peu plus tard que monsieur Doumergue avait été sollicité comme expert pour participer aux interrogatoires de Knecht.

Cela avait permis de découvrir que ce dernier avait découvert le site du souterrain par hasard, en survolant la colline en ULM,<sup>11</sup> avec un ami de sa connaissance à qui il n'avait rien dit. Il avait fait cela au printemps, à un moment où la végétation qui lève permet de voir du ciel certaines structures souterraines, en observant la différence entre les endroits où l'herbe est dense et ceux où elle est plus clairsemée.<sup>12</sup> Enregistrant par photo aérienne le tracé du souterrain jusqu'à la barre rocheuse, il lui avait suffi d'aller ensuite sur place, à pied, pour commencer ses fouilles au bon endroit. En une journée de recherche il avait trouvé l'entrée du puits. Curieusement, il n'avait pas poussé son exploration souterraine au-delà de la première salle, sa peur des endroits étroits étant plus forte que sa curiosité... Monsieur Doumergue pensait que ce souterrain faisait partie d'une villa gallo romaine et qu'il avait servi de refuge secret pour les habitants de cette villa à l'époque des Grandes Invasions barbares, au V<sup>e</sup> siècle après Jésus Christ. Pour ce qui est des manuscrits, ils étaient d'après lui du V<sup>e</sup> siècle et parfaitement authentiques.

Leur trouvaille constituait une découverte archéologique majeure... L'intention de Knecht était de mener ses propres recherches en solo pendant des mois encore avant de révéler la chose au grand jour. Pourquoi ? On l'ignorait encore. Il n'avait fourni aucune explication rationnelle, se murant dans un mutisme total dès qu'on en venait à invoquer ses motivations. Il avait simplement plusieurs fois déclaré que c'était sa « mission », à lui et à lui seul. Le problème était que son manque de compétence pratique en archéologie romaine l'avait conduit à commettre de graves erreurs dans la manière dont il avait pratiqué ses fouilles dans le souterrain. Ses fautes de procédure avaient détruit irrémédiablement des vestiges irremplaçables dont l'absence gênerait à l'avenir le travail des archéologues professionnels. C'est pourquoi la Direction régionale de Antiquités historiques avait décidé de porter plainte contre lui. Il serait donc poursuivi en Justice. Par ailleurs, le Ministère de l'Éducation Nationale allait étudier son cas pour envisager une sanction disciplinaire. Il était fort probable qu'il serait muté très rapidement dans une autre région et sanctionné d'un blâme.

L'adjudant Goury, qui, on l'a vu, avait la charge de faire toute la lumière sur cette affaire, organisa quelque temps plus tard une confrontation entre Knecht et les six jeunes. Elle permit d'apprendre que les photocopies nocturnes effectuées par Knecht au collège, qui avaient déclenché toute cette affaire, avaient pour but de préserver deux volumens abîmés de la détérioration, en travaillant à partir de leurs copies et non des originaux. Louable intention de la part de l'enseignant. Mais finalement, ce fut une impression de malaise qu'éprouva Philippe au sortir de cette entrevue. Celui de voir cet homme intelligent, professeur compétent de français et de latin, s'enfermer dans des explications embrouillées et des demi-mensonges suivis de longs

---

<sup>11</sup> ULM. Ultra léger motorisé. Il s'agit d'une sorte de petite aile volante à moteur, monoplace ou biplace, qui permet de voler par beau temps et dont l'autonomie est d'une à deux heures selon les modèles.

<sup>12</sup> Ce procédé est couramment utilisé par les archéologues professionnels et a permis de faire de très nombreuses découvertes en France et à l'étranger. En effet, la présence de sites archéologiques enfouis sous le sol –restes de murs par exemple- a une influence sur la pousse de la végétation –densité, couleur etc.-, qui n'est visible que du ciel et à certaines périodes de l'année.

silences obstinés dès qu'il s'agissait d'expliquer son comportement. Quel était son secret ? Quel moteur intérieur l'avait poussé à agir comme il l'avait fait, alors que le simple fait de révéler sa découverte lui aurait donné sa part de célébrité et lui aurait attiré l'attention et la reconnaissance de tous ? Mystère.

Quel mécanisme mystérieux s'était-il déclenché au fond de l'âme de cet homme de trente-cinq ans, au tempérament de solitaire, pour qu'il s'acharne ainsi à arracher lui-même les secrets de ce souterrain ? Nul ne le saurait jamais et d'ailleurs en avait-il conscience lui-même ? Philippe, en quittant la Gendarmerie, croisa le regard de Knecht et y discerna un mélange de tristesse et de résignation, une douleur secrète aussi, qui enfermait cet homme dans un monde clos dont il était à la fois le gardien et le prisonnier. Triste.

Peu après, nos amis reçurent la visite de monsieur Doumergue, venu les remercier d'avoir contribué au progrès de la science historique de leur pays. La rencontre eut lieu chez Aurore et Philippe, très fiers de présenter ce savant comme un de leurs amis à leurs parents. Une inversion des rôles, en quelque sorte... Le vieil homme était tout excité par la découverte « sensationnelle » qui avait été effectuée et leur serra les mains avec chaleur en les remerciant d'avoir « sauvé » ces « reliques » au risque de leur vie. Puis il leur confirma que c'était bien les livres 46 à 50 de Tite-Live qui avaient été retrouvés. Que ces volumens étaient probablement l'œuvre d'un copiste du V<sup>e</sup> siècle, qui avait donc opéré peu avant la fin de l'Empire romain, tout en gardant curieusement un style d'écriture qui avait cours bien auparavant.

Leur conservation dans ce souterrain s'expliquait par deux faits : d'abord, sur le plan matériel, par la bonne ventilation du souterrain et la protection assurée par l'auge de pierre -placée en hauteur- qui contenait les rouleaux. Ensuite, sur le plan humain, par le fait que le dernier occupant, dont le cadavre réduit à l'état de squelette gisait dans la seconde salle, était mort selon toute vraisemblance dans l'éboulement d'une partie de sa cachette. Le secret de ce lieu avait donc été conservé, un grand soin ayant par ailleurs été apporté au camouflage des sorties des deux puits. L'un étant caché dans la barre rocheuse, l'autre étant camouflé habilement sous les fondations des bâtiments, puis rendu plus inaccessible encore par l'éboulement accidentel. « Et la petite statuette ? A quoi servait-elle ? demanda Yannick toujours soucieux de précision.

- Ah, ça c'est intéressant mes enfants. Dans chaque maison, les Romains avaient un dieu domestique, le *lar familiaris* qu'ils priaient en famille. On parle aujourd'hui en français de *dieu lare*.
- Il y avait un dieu par famille ? s'étonna Philippe.
- Mais oui ! Les Romains adressaient leurs prières à des centaines de dieux ! Il y en avait pour les ruisseaux, les routes, les forêts, les villes, le feu, le vent, sans compter Jupiter, Junon, Mars, Vesta etc., qui étaient des dieux personnalisés. Ce jeune homme dansant que vous avez trouvé avec une corne d'abondance dans une main et une patère dans l'autre, symbolisait le dieu de la famille. En effectuant des fouilles, on a trouvé des statues de tels jeunes hommes dans de très nombreuses maisons qu'habitaient les Romains. Ils étaient toujours placés dans une niche creusée dans le mur, appelée *laraire*. Ce *dieu lare*, on le priait au moment des naissances, des mariages, ou lors de la mort de quelqu'un. Et on l'emportait avec soi en cas de départ définitif. Le fait qu'il soit resté là, avec les volumens, prouve qu'il s'est passé un drame dans cette villa romaine, ce qui expliquerait que personne n'ait pu les amener.
- Les gens qui vivaient auront été massacrés ou amenés comme prisonniers et celui qui était en bas de l'éboulement serait le dernier survivant de la villa avant qu'il ne périsse écrasé par l'éboulement, avança Aurore.
- Bravo mademoiselle ! C'est une excellente interprétation. C'est comme cela que ça s'est passé à mon avis, du moins c'est fort probable ! répondit monsieur Doumergue avec enthousiasme.

- Et le glaive qui était près du cadavre ? questionna Quentin qui se rappelait fort bien l'avoir utilisé sur le bras de Squelette.
- Ah lui, c'est une très belle découverte. Ils ne sont pas si nombreux les glaives romains parvenus jusqu'à nous en bon état. La lame de celui-ci est certes toujours enfoncée dans son étui et soudée à lui par la rouille, mais on va travailler pour restaurer tout cela.
- Le médaillon sur l'étui, il représente qui ? On avait pensé à un empereur ou à un homme célèbre... intervint Dominique.
- Pas mal votre idée. C'est une bonne hypothèse. Vous feriez de bons historiens les enfants. Mais en fait on l'ignore encore. Il faut étudier tout cela de très près maintenant mes amis. Vous savez, on n'a pas toujours les réponses à tout immédiatement, sinon ce ne serait pas marrant ! répondit monsieur Doumergue en riant de bon cœur. »

Puis il leur raconta bien d'autres détails encore sur les fouilles à mener, les invitant à venir voir les travaux « quand ils voudraient, car ils seraient les bienvenus ! » Il les quitta bien plus tard, après avoir raconté une foule d'anecdotes tirées de sa vie de chercheur, passée à arracher ses secrets au monde antique, aux quatre coins du monde méditerranéen. Puis il prit congé, en félicitant vivement les parents d'avoir de tels enfants ! Aurore et Philippe étaient dans leurs petits souliers et leurs amis aussi...

Comment Squelette et Émile avaient-ils été mis au courant de la découverte de Knecht, ce qui leur avait permis d'intervenir dans cette affaire ? A cette question qui taraudait nos amis depuis leur affrontement avec les deux individus sur la colline, la réponse détaillée fut fournie une semaine plus tard par l'adjudant Goury qui l'avait obtenue de la bouche de Knecht. Il se trouvait que ce dernier avait passé quelques jours en Italie, lors des vacances de Pâques précédentes. Il venait juste de découvrir les manuscrits et ayant besoin d'aide, il avait cru habile de la chercher à l'étranger. C'est ainsi, qu'il avait questionné un conservateur de musée de la ville de Florence, sur Tite-Live notamment, pour obtenir des précisions. Il l'avait fait sans prendre toutes les précautions nécessaires pour rester discret et mal lui en avait pris, car l'on suppose que ce conservateur avait deviné qu'il avait trouvé quelque chose de majeur sans avoir envie de le révéler aux autorités. Par un manque de chance extraordinaire, il s'était trouvé que ce conservateur, trahissant sa charge, était devenu le complice d'une bande de pilleurs de sites archéologiques, probablement liée à la Mafia, comme il en existe hélas en Italie<sup>13</sup>, car ce pays est extrêmement riche en vestiges du passé.

Il leur avait certainement parlé de Knecht. Ce dernier ayant laissé sa carte de visite, il avait été facile de le retrouver, ce qui expliquait la surveillance dont il avait été l'objet, puis le cambriolage à son domicile, qui avait pour but de trouver un indice sur l'emplacement de sa découverte. Cet indice avait été trouvé grâce au cercle au crayon dessiné sur la carte, puis insuffisamment effacé à coups de gomme par Knecht. En effet, le petit sillon circulaire en relief qu'avait laissé sur le papier la pointe de la mine du crayon, était toujours visible pour un œil exercé. Le fait que Squelette et Émile, des Français, aient été chargés de surveiller Knecht, s'expliquait par un désir d'efficacité, s'agissant d'un « travail » à effectuer en France et prouvait par ailleurs que cette bande basée en Italie avait des complicités internationales. Sur ce point, l'enquête avait abouti à plusieurs arrestations, en liaison avec la police de ce pays.

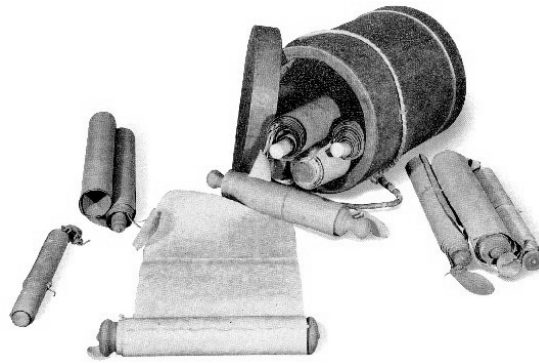
Toutes ces nouvelles furent commentées par nos amis lors d'une réunion qui les rassembla le 13 juillet au soir chez le brave Domiche, qui les accueillit avec joie chez ses parents, un petit pansement encore posé sur le bras et une belle table garnie de nourriture préparée dans le salon. Après avoir assisté de la terrasse au feu d'artifice –fête nationale oblige- tiré du château, ils retournèrent à l'intérieur pour discuter. Leur affaire avait fait l'objet d'articles dans le journal régional où leurs aventures étaient racontées par le menu, sauf... peut-être la manière dont Poun la

---

<sup>13</sup> Ces bandes vendent en contrebande des objets trouvés lors de fouilles pratiquées en secret. De riches collectionneurs les achètent, en fermant les yeux sur leur origine douteuse. Tous ces objets disparaissent dans des collections privées et sont hélas perdus pour les scientifiques, les musées et le grand public.

magouille avait « hacké » l'ordinateur du collège Saint-Exupéry de Clermont-l'Hérault, ainsi que quelques autres brouilles encore, qu'il avait été jugé préférable de passer sous silence. Ils étaient même passés à la télé de Montpellier, au journal télévisé ! En suivant l'actualité de cette affaire dans la presse, ils apprirent ainsi que Squelette et son complice Émile avaient complètement disparu sans laisser de traces...

Introuvables, en dépit du plan « Épervier » qui avait mobilisé pendant plusieurs jours les forces de Police et de Gendarmerie de la région et des investigations plus discrètes qui se poursuivaient encore. Sacré Squelette, plus d'un tour dans son sac décidément ! Et avec une jambe trouée par une balle ! En pensant à cela, Poun la magouille ne put s'empêcher d'avoir une pensée pour leur vieil ennemi et dans le fond de son cœur, d'éprouver un certain sentiment de satisfaction à l'idée qu'il coure toujours... L'idée que l'homme pourrait s'en prendre à eux plus tard pour se venger ne lui vint pas, probablement car il sentait sans pouvoir expliquer pourquoi, qu'elle ne correspondait pas à la réalité.



Une capsa et des volumens

## TABLE DES MATIÈRES

PHILIPPE ET LE MYSTÈRE TITE-LIVE.....	1
1 Mademoiselle « Poils aux pattes ».....	2
2 Un renfort bienvenu.....	12
3 Poun la magouille joue les « hackers ».....	17
4 Opération Tite-Live.....	25
5 Le secret de Monsieur Knecht.....	33
6 Les choses se gâtent.....	41
7 Au-delà de soi-même.....	50
8 Épilogue.....	56
TABLE DES MATIÈRES.....	59